

Lukas¹
Yves Navarre

1.

Je n'ai rien décidé. Il n'y a pas eu de décision, j'écris. J'ai vingt ans et des poussières et je n'ai aucune illusion. Je n'ai que Lou, c'est bien, c'est bon, c'est tout, adios family et tutti quanti. Là, elle dort. Il fait très chaud, c'est tard le matin. Elle est nue, tournée vers le mur, elle suce son pouce. Il y a toujours quelqu'un qui dort et quelqu'un qui écrit. Je m'appelle Lukas. Avec un *k*². J'y tiens. C'est ainsi qu'on m'a déclaré à la mairie.

Les illusions ne sont jamais totalement perdues. Restent toujours l'exploit des mots, l'emploi des mots, l'emploi du temps. Si Lou savait, elle se moquerait. Il faudra que j'écrive en son absence ou en son sommeil, que je m'écrive, que tout s'écrive, les poussières de mes vingt ans feront le halo de ce texte, ciel voilé. Redécouvrir, en moi, les Amériques. Je n'aimais pas les cow-boys, les vachers, je me déguisais en Indien. Le monde fut coupé en deux tout de suite, dès le premier jeu, on ne naît pas où l'on veut. Hello, family, je fais mon come back, je reviens, puisque je m'en vais, vous me manquiez terriblement quand j'étais avec vous, stop, terriblement, stop, un délit, stop, plus rien ni personne ne peut m'arrêter, stop, rien et personne, un seul mot, singulier, donc *plus rien ne peut*, stop, m'arrêter, stop. De Lou, je ne sais pas grand-chose. Elle travaille dans un magasin de fringues. Elle n'y croit pas mais elle est estimée. Elle vend bien la marchandise, genre surplus, coton délavé et cuir vieilli. Elle a deux ans de plus que moi et on lui en donnerait quatre de moins. J'habite chez elle, c'est pas chez moi. Ses parents vivent à Epinay, je n'y suis jamais allé, je préfère imaginer. Elle a deux frères aînés, mariés, avec gosses, voitures, télévisions, opinions politiques genre *oeil-pour-œil-dent-pour-dent*. Il y a des petits nuages qui passent dans le regard de Lou, avec menace d'orage quand, par étourderie, elle parle d'Epinay et de sa family. Pour la calmer, je mets mon walkman, j'écoute Beardsley Housman³ et sa voix cassée, les chansons d'avant sa cure de désintoxication, introuvables, *I am nobody*, *City* ou *No friends at all*, Je suis personne, Ville ou Pas d'amis du tout, ça me fait du bien, ça gueule dans ma tête. Résultat, je ne sais rien de Lou qu'elle, son corps, et c'est ce qu'elle veut, ça suffit, donc ça dure. Dans dix jours, fin juillet, ça fera un an, l'histoire de nous deux, intimités, confidences, l'extase et le reste. Lou est brune aux yeux noirs. Je suis brun aux yeux noirs. L'encre est bleue, j'ai déjà écrit deux pages, deux pages se sont écrites.

Journal du jour, mon jour, l'autre roman, une mobilisation antiraciste à Carqueiranne, qui a tué Laïd Benzella⁴? mort suspecte du fils de l'ancien président Ali Bhutto, dans un hôtel, à Cannes⁵; deux prisonniers font la belle en s'habillant en peintres en bâtiment; les épéistes français ont gagné à Bucarest; un homme à bout d'arguments tue son épouse à coups de tabouret, à Rennes ;

¹ Lukas est le 5e roman de Romans, un roman, publié chez Albin Michel en 1988.

² A noter que le k est emblématique chez Yves Navarre : Killer, Niagarak, Kurwenal...

³ Vraisemblablement mystification navarienne. *I am nobody* est le titre d'un ouvrage d'Emily Dickinson. Aubrey Beardsley était l'illustrateur d'Oscar Wilde. Sinon, rien de concret sur ce chanteur maudit.

⁴ Nom inconnu. Une recherche dans quelques archives électroniques dont celle du journal Le Monde n'a rien donné.

⁵ Information authentique. le 18 juillet 1985, Shahnawaz, le fils d'Ali, est retrouvé par la police (à son domicile selon Asiaweek) qui conclut à un empoisonnement. Son épouse Rehana sera condamnée, par contumace, à deux ans d'emprisonnement pour non assistance à personne en danger par le Tribunal correctionnel de Grasse (selon les archives du Monde, article du 7 décembre 1988).

ailleurs, la famine, la mort, la guerre, des savants fous, des petits commerces, Hong Kong aurait le blues, il faut que je réveille Lou, le temps qu'elle se fasse fraîche pour le boulot. Vers midi, j'irai réveiller Lala, la Transamazonienne, la divine du palier, studio 807, huitième étage, nous, c'est le 802, Lala me raconte des histoires, elle vient du Brésil, c'est un garçon, Lou dit d'elle « qui s'y trompe s'y pique, plus femme que femme, c'est fou ». De mon côté, la family supporte le résumé. Faut pas sourire. Quand Beardsley Housman gueule *star* dans ma tête, au cinquième couplet, c'est le chœur de femmes qui débute, Pearl Stone⁶ était dedans, qui le sait, pourtant sa voix domine, *What do you see when you turn the light?* qu'est-ce que tu vois quand tu allumes la lumière ? et Beardsley Housman, la voix cassée, répond *I cannot tell, but the show...*, je ne peux pas dire, mais le spectacle ... après, je ne comprends plus. Ce sont des chansons de l'année de ma naissance, de la vraie musique, pas de la mixture ti-doudoum ti-doudoum boum-boum, il y a encore des paroles. Donc ma family supporte le résumé, sourires autorisés, après tout, pourquoi non, champ libre à la page. Mon père est ingénieur. « Dans quoi? » m'a-t-on demandé mille fois. Je ne répondais jamais. À Lou, j'ai pu répondre enfin « dans la merde ». Elle a ri. Je lui ai expliqué qu'il dirigeait une société qui récupère les eaux sales des villes pour en faire de l'engrais. Lou ne riait plus et, plus ou moins gênée, lança un « il ne sera jamais au chômage ». Ma mère, elle, est psychologue, une Mrs Psy dans toute sa splendeur, rien ne lui échappe, elle analyse et comprend tout, elle ne chôme pas non plus et elle a toujours raison. Mon père l'aime ainsi, de roc, certaine. Mon frère aîné, Alex, marié, déjà divorcé, donne dans l'informatique. Ma soeur Edmée depuis qu'elle a vu *Lassie chien fidèle*, puis *Dressé pour tuer*, n'aime que les chiens. Elle en a un, genre loup en plus méchant, *Croc Blanc*⁷? il s'appelle Rack, il faut tout le temps crier « au pied » sinon il attaque. Rack ne m'aimait pas, j'ai pris mes cliques et mes claques. C'était l'année du bac, je l'ai raté. Après Edmée, garçon manqué, Lukas garçon réussi, et encore deux essais tardifs des parents pour avoir une vraie fille, les deux derniers, un blond bouclé, Cyrille, et un petit boxeur avec toujours un gros bobo en cours, Richard. Ils jouent toujours ensemble. Aux repas, quand mon père était là, nous ne nous disions plus rien, nous nous amusions à les écouter. Rack grognait sous la table, gare à celui qui le touchait du pied. Ils habitent du côté du parc Monceau. On peut faire du patin à roulettes dans le couloir qui conduit à la cuisine. Edmée fume la pipe. Ma mère est spécialisée dans les délinquants. La merde, ça va. J'ai emmené Lou, pour le dessert, un dimanche. Mon père a dit « elle a de beaux yeux », ma mère « elle n'a pas l'air vive ». Edmée m'a dit « elle est chouette », « quoi chouette? », « elle est jolie », « dis qu'elle te plaît », « d'accord, je te l'achète ». Rack était calme ce jour-là. Les deux derniers n'ont pas le droit de venir chez nous, chez Lou, ils viennent souvent. En sortant de chez les parents, salutations à peine distinguées, Lou m'a dit « c'est ça, une famille ? Viens, on va manger des gâteaux, c'est le quartier des pâtisseries ». Un beau dimanche, il faisait gris, exactement le gris des immeubles, nous étions dans un immense immeuble, au troisième étage, Lou a murmuré « ta mère a des lèvres en lames de rasoir ». C'est trop simple, trop simplement campé, ainsi écrit. C'est une autre affaire entre Lukas et Lou, Lou et les siens, moi et les miens. J'ai fait un rêve. Ce n'est pas la première fois que je le fais, je l'aime et il me hante, me hausse, m'effraie et m'indique, non pas le chemin mais le cap et la perdition, la direction. Se disperser au point de se dissoudre, beau programme. Faire bref, c'est un rêve, je suis metteur en scène de théâtre, ma pièce a été répétée cent fois, tout est prêt pour la première représentation en public, il y a sept acteurs, deux actes et pas d'entracte. J'y

⁶ Chanteuse inconnue du répertoire, mais vrai bijou.

⁷ *Lassie chien fidèle* 1938 (*Lassie come home*) publié au départ dans le *Saturday Evening Post*, le livre d'Eric Knight et Akos Szabo est devenu série télévisée dès 1954 [source www.colley.fr]. *Dressé pour tuer* 1981 (*white dog*) film de Samuel Fuller. *Croc blanc* 1910 (*white fang*) roman de Jack London.

ai écrit et j'ai dirigé. La salle est pleine de gens gris aux visages lisses, invités du premier soir. Au dernier moment je prends place sur un strapontin, dernier rang d'orchestre, en simple spectateur. Le spectacle commence. Les répliques fusent, puis, brusquement, au début de la scène 3 de l'acte I, surgit un huitième personnage, d'où vient-il ? Un inconnu, il soliloque, les autres acteurs ne peuvent plus donner la réplique, ils ne peuvent plus répondre, ils essaient de chasser l'intrus pour que tout continue. Non, il reste. Il crie « je suis le dernier des badeurs ». Lumière coupée, spectacle interrompu, fin de rêve, je me réveille à chaque fois, je m'intime l'ordre de me réveiller. Ça veut dire quoi, *badeur* ? Il m'a fallu faire le rêve six ou sept fois pour capter ce mot, un mot livré par un rêve. Et en trouver la signification, *badeur*, du verbe *bader*, patois du Sud-Ouest, « ouvrir la bouche grande par soif ou par émotion ». Or l'intrus de la pièce, le huitième personnage, c'est toujours moi. Je suis grimé, méconnaissable mais je sais que c'est moi. Un texte m'échappe. Si j'écrivais une pièce de théâtre avec irruption d'un acteur et donc d'un personnage imprévu, l'un n'étant pas toujours dans la peau de l'autre, serait-ce encore une pièce de théâtre ? Lou me surnomme « Bouche Bée », je dors la bouche ouverte et, si le film est beau, j'ouvre la bouche grande. Je suis le badeur, tchao, il n'y a pas de distribution, c'est trop facile. Le seul sujet est inattendu, écrire, malgré tout, pour une amitié diffuse et tacite, pour acquérir une part petite ou grande de cette immense affectivité dispersée, muette, qui réunit le regard qui lit à la main qui écrit. *Bader*. Ecrire en badant. De soif ou d'émotion. Le verbe n'appartient qu'au rêve. Lou vient de bouger. Je vais préparer le café et chercher le courrier, il faut au moins que je serve à quelque chose. C'est ce que dit Erika, ma mère. C'est ce que dit Ludo, diminutif de Ludovic, mon père. Il ne supporte que les diminutifs, il les provoque, il se terre, c'est le personnage qui se tait. Vite, le parfum du café, pour Lou, mon aussi belle à l'éveil qu'au coucher. « Touche-moi partout », dit-elle, puis « mieux que ça ». Recréer l'illusion à chaque fois, récréation, se disperser au point de se dissoudre, se fondre à la foule et plus aucune illusion.

L'immeuble est terne. Adresse, 31 *bis*, rue du Chemin-Vert⁸, derrière la Bastille, un entassement de studios loués, « rubis sur l'ongle » comme dit Lou qui ferait n'importe quoi pour un bijou. On se salue entre étages et on ne se fréquente que par palier, Lala au 807, Bruno au 805. Ceux du septième et du neuvième, qui sont-ils ? Ceux des autres étages, là c'est le gouffre. Il y a les beurs, les blacks, les punks indéfinissables, les jaunes, les jéhovahs, les studieuses et studieux, une péripatéticienne au second, du genre *je me prends en charge toute seule* mais qui bloque l'ascenseur quand elle attend le micheton et, comme dit Lala, « touche pas à mon pote, ils ne se touchent même pas entre eux. Au moins, avec la Transamazonienne, je ... » « Tu vas pas recommencer. » Petit déjeuner, une lettre de Bruno, le beau ténébreux du palier. Il est peintre, il gagne sa vie en faisant des turbans. Lala lui sert de mannequin. Lou, aussi, parfois, mais elle se préfère « cheveux fous ». Petit déjeuner. Lou boit son café. Je veux faire la lecture. Lou murmure « j'ai fait un rêve », je ne saurai jamais la suite. Après une gorgée de café elle raconte « dans le journal, ils disent que les vins, en Autriche, contiennent de l'antigel, sept grammes de diéthylène-glycol, la dose mortelle est de quatorze grammes. Ils ont même trouvé des bouteilles avec seize grammes »⁹, gorgée de café, « diéthylène-glycol, au magasin, hier, je me répétais tout le temps », gorgée de café, « c'est le mot du jour. C'est dans tout le même poison. La petite mort. Question à un bisou furtif, alors on crève ? Tu peux la lire ; la lettre de Bruno, ça rendra le café mélanco, un peu de spleen, ça sucre ». Je lis, *chers Lukalous. Sète le 14 juillet. En famille. La promenade m'a retenu un peu plus longtemps que prévu en Suisse. Paul Klee et mes amis. Il faisait si beau, si*

⁸ Rue authentique de Paris.

⁹ Scandale apparu en 1985 en Autriche. La réalité n'est jamais loin de la fiction.

bon, je buvais du vin avec des gens que j'aime, je pensais à vous. Tout ce que je veux. Le retour m'a déchiré un peu. Heureusement que votre carte, avec le courrier, m'attendait, merci. Je vais essayer de peindre le paysage marin sur l'enveloppe, pour vous, tant que la maison est vide. Mes parents sont au marché. Hélène est au tennis. Dans la salle de bains Éliane fait la toilette à Mamie. Je suis tout seul sur la terrasse avec de l'eau, des couleurs et le sentiment que vous êtes un peu à moi. J'aime ces moments volés au temps, je les savoure. Dans un moment ils seront de retour et Mamie me rejoindra avec cette odeur d'eau de Cologne que j'aime, que je déteste, et tout recommencera, tout sera fini, je leur appartiendrai à nouveau et ils le savent. Je vous embrasse. Il faut que je me dépêche. Bruno. Dites-moi que ça va au but, vous les Lukalous. Je souffre de ne pas pouvoir partager. Je pense à vous. P.S. Cette lettre est idiote mais je vous l'envoie quand même. Lou va poser son bol dans l'évier. Elle murmure « le sentiment, oui, le sentimental, non », puis « faut que je me dépêche, le magasin ouvre à midi, aujourd'hui j'ai les clés, salut mon Bouche Bée ». « Salut ma Lou. » Elle claque la porte. J'ai mangé la tartine que j'avais préparée pour elle. Où ai-je noté, quand et pourquoi, *la tolérance du mensonge, c'est le mensonge par omission*¹⁰. Je devais faire des projets. Je voulais me lancer, m'insérer. Gregg prend sa douche au 803. Un mur nous sépare, une cloison, immeuble de carton, entassement. Il fait soleil, soleil voilé, ciel lourd et bleu. Lou claque la porte pour agacer Gregg. Avec deux *g*. C'est ainsi qu'il s'est déclaré au 31 *bis*, rue du Chemin-Vert, huitième palier, porte 803, c'est écrit en grand.

J'aime la lettre de Bruno, il doute de lui. Gregg, c'est tout le contraire. Lequel des deux mérite une paire de baffes ? C'est la loi du palier, chacun vit comme il veut, chacun pense comme il peut. En amont du palier, c'est la famille par omission, fuite, haine ou amour fou, idem. En aval, en dessous, c'est la ville capitale comme la peine capitale en principe abolie et dont Gregg souhaite si fort l'abolition de l'abolition. J'avais, en famille, de la peine de mort, les morsures de Rack et les logiques désarmantes d'Érika, ma mère. Nous étions terriblement heureux, unis, un modèle de famille. C'est Erika, ma mère, qui a déclaré le *k* de Lukas. J'y tiens comme à la prunelle de mes yeux, prunelles noires, les yeux de Lou, mêmes regards, c'est à devenir amoureux fous. Nous gobons tout, tout est truqué. Ici, à ces lignes, je veux m'arrêter et ne pas faire que passer, passer, comme tout le monde. J'aime tout le monde, autant que Lou, tant et tant de passants célibataires dans un monde qui trébuche et patatras. Gregg est venu sonner à la porte, une fois, deux fois, il a frappé, je n'ai pas répondu. Lou fait claquer la porte. Gregg prend alors sa douche et vient pavaner et me parler. Non. Sur l'enveloppe de la lettre de Bruno, il y a un beau paysage marin. Du bleu, un autre bleu, et sur la ligne d'horizon, nos noms, Marie-Louise Hecquard & Lukas Bedel. Avec le signe &¹¹. Les bonnes heures, c'est quand Lou n'est pas là. Je range, je classe, je nettoie. Je suis son *bon à tout faire*, son homme de service, j'ai besoin que tout soit en ordre. Dans ma cellule, au coeur de la ville, je respire, je m'arrête et je fais le point de ce que j'ai été, de ce que je suis et de ce que je ne serai jamais. La sagesse commence à ne pas suivre ses propres conseils. Quand je l'ai dit à Erika, ma mère, je l'ai vue, elle aussi, bouche bée. Seul commentaire, « cette jeune fille a une curieuse influence sur toi ». Les bonnes heures, c'est quand Lou revient. Nous remettons du désordre, ensemble. C'est vite fait. Les studios du 31 *bis*, rue du Chemin-Vert, font entre 22 et 26 mètres carrés. Coin cuisine, salle de bains, loggia avec juste la place pour deux

¹⁰ A comparer avec l'un des Promenades de Jean-Jacques Rousseau.

¹¹ J'aime beaucoup ce mot : esperluète, perlouète ou perluette. Mot attesté parle Larousse en 7 volumes (1904) et le petit Larousse. [voir par exemple : <http://www.u-cergy.fr/article47.html>, site visité le 18 mai 2007], mais semble-t-il pas par le Petit Robert, dictionnaire utilisé habituellement par Yves Navarre.

plantes vertes, un sèche-linge dépliant modèle Tancarville et une chaise modèle camping, volets roulants qui grincent, quelques mètres carrés de liberté et l'interphone. Le lit fait canapé, une table, deux chaises et le tour est joué, le tour est fait. Au 801, il y a un étudiant iranien. On ne l'a jamais vu. Est-il seulement étudiant ? Au 802, nous, les Lukalous. Au 803, Gregg qui va toujours tout nu d'un studio à l'autre et que Lala surnomme Pompabenzina, pompe à essence. Au 804, Josette Dupré, postière au centre de tri de la rue du Calvaire, comment a-t-elle fait entrer un piano dans son studio, un piano droit? Lou dit d'elle « elle dort debout ». Josette veut devenir Vera Dalila. Elle veut chanter, seule, en scène. Parfois elle plaque des accords. Au 805, Bruno. Le 806 n'est pas loué, la propriétaire « préfère ». Au 807, Lala. La porte à côté, c'est le vide-ordures. Après, c'est l'escalier, l'ascenseur et à nouveau le 801. Seul Gregg a un paillason avec *Willkommen*¹², bienvenue, Lala n'aime pas, elle s'y frotte les pieds quand elle rentre des bois. Les bonnes heures, c'est quand Lou revient et remet du désordre avec moi, avec je, j'oublie. « Qu'est-ce qu'on fait ce soir ? » Je réponds « ce que tu veux ». « Ah non, formule tes désirs. » « Tu parles comme ma mère. » « On sort ? » « Si tu veux. » « Tu recommences ? » Je bade. Et smack, c'est le baiser, bouche à bouche, « viens, on va chez les fous », on descend, on sort, dans le métro, Lou me prend le bras, c'est son côté Epinay, papa-maman, j'imagine, bras dessus, bras dessous, attention on est ensemble, nous.

*Quelque part*¹³, Gregg fait des études en sciences économiques et sociales première année une semaine, du droit international la semaine suivante, du japonais aux Langues orientales une autre semaine, toujours en première année, Lala dit « qu'est-ce qu'il va faire la semaine prochaine? » Bruno prend toujours sa défense, « il a le droit de mentir. En plus, il est beau ». Lala éclate de rire, « des comme lui, petite taille, mini-pompabenzina, c'est le fond du sac à provisions dans mon pays. Si vous saviez, dans la Serra Pelada ... » « Tu ne vas pas recommencer. » Lou ne veut pas de l'histoire de Lala. Gregg a des relations, Gregg a des idées politiques du genre *faut changer de société, coûte que coûte*, Gregg aime l'ordre, un drôle d'ordre, Gregg donne des conférences, en fait il colle des affiches, Gregg dit qu'il est sur la table d'écoute, Gregg a honte de ses parents, droguistes à Saint-Quentin, c'est pas assez chic, Gregg est élégant dans le genre décontracté. Je vais vous faire le coup du regard de velours. Bruno chavire. Lala travaille la nuit. Josette, la plus effacée, pense que grâce à nous elle pourra rencontrer Vera Dalila « en chair et en os », elle travaille à l'aurore. Les réunions de copains de palier ont lieu chez nous. Ce n'est plus l'hiver. En décembre et janvier, toutes les phrases de Gregg commençaient par *m'est avis que ...*. En février, *Yalta* par-ci, *Yalta* par-là. Depuis mars, c'est *quelque part, je ne suis pas sans penser que ...* ou, *quelque part, je voudrais bien voir...* *Quelque part?* Josette, qui se tait toujours, a dit un soir « on n'a pas le droit de dire quelque part ». « Pourquoi ? » Elle a rougi, « on me l'a dit à la poste, alors je répercute ». Le lendemain, j'avais rendez-vous avec Erika, ma mère, pour déjeuner sur le pouce, dans une boulangerie-pâtisserie de la rue Boissy-d'Anglas. « Pourquoi n'a-t-on pas le droit de dire quelque part ? » « Tu ne le sais pas ? » « Non. » « On donne un coup de pied quelque part. » « Alors ? » « C'est le trou de balle, et puis qu'est-ce que tu me fais dire, je n'aime pas cette fille, voilà l'argent du mois, tu paieras l'addition, je suis en retard. » Exit Érika, ma mère. Elle donne dans la thérapie familiale, derrière un miroir sans tain, magnétos, caméras, vidéos et résultats fulgurants, sans oublier les honoraires, cash, cash. Elle a son cabinet dans l'immeuble où a vécu Proust¹⁴. Elle a ses associés, elle les a, ils causent, ils causent avec les familles. Elle

¹² Plutôt Willkommen.

¹³ Dictionnaire Petit Robert, sens III, 2° familial par euphémisme.

¹⁴ Il s'agit du 102, Boulevard Haussmann où vécut Marcel Proust une partie de sa vie.

décortique derrière son miroir sans tain, une tasse de thé à la main. Elle statue, elle grignote, elle triomphe. Je lui dois l'explication de *quelque part*, de quoi animer une vie de palier, un temps.

On fuit une famille et on en recrée une autre. Pas vraiment la même, mais une famille. Ici, celle du palier. Or nous sommes les seuls « deux » du palier. Chaque fois qu'ils viennent, le 31 *bis* fait un coin de rue, notre 802 a deux loggias, deux fenêtres en coin, ça fait plus grand, Lou dit « je ne veux plus les voir ». Ça aussi c'est familial. Mais ce n'est pas le sujet d'avant, on verra si notre vie, au jour le jour, constitue une histoire. Ça s'écrit et c'est écrit. *Le fond du panier* pour la Transamazonienne, c'est *le fond du sac à provisions*. Quelque part, en avant, il y a de l'avenir dans le rire, tout ce qui reste quand la péripa du premier reçoit ou va recevoir, ascenseur bloqué. Et puis, certains soirs on a envie de se blottir. L'argent, lui, n'a pas de mémoire. Demandez à un billet de vous raconter son histoire. Lou dit « de toutes les façons, ici c'est mieux que vaste en grande banlieue. Ça colle aux fesses, les banquettes du RER ». Gregg vient de téléphoner, « qu'est-ce qui te prend ce matin? » « Je travaille. » « Toi? » « Oui, moi, moi je, plus de jeu, hors jeu. » J'ai écrit, en première page de ce cahier, pour m'aider, *Lukas n'est pas Bedel et Bedel est absent, Lukas vous attend*. Bedel est mon nom de famille. Qui comprendra ? Je ne comprends pas très bien, mais ça aide. Erika, ma mère, en ferait sa gourmandise. Là n'est pas le sujet. Comme disait Gregg, « m'est avis de continuer ». Comme dirait Gregg, « c'est inexplicable mais quelque part je ... » En avant ! C'est trop d'un coup, tout de suite, comme dans le rêve, tout le monde en scène, dès la première scène et, de mon strapontin de fond d'orchestre, moi, l'auteur également metteur en scène, j'attends l'arrivée de l'intrus, moi, encore moi, grimé, c'est trop d'un coup, tout de suite. Chacune, chacun, un jour ou l'autre, a dû tenter le roman qui trop vite capitule, because la foule, because tout vouloir dire, le badeur a terriblement soif. J'ai dit à Josette ce que *quelque part* voulait dire, parole de psy. J'ai prévenu Bruno, Lala et Lou. Résultat, Gregg ne peut plus parler sans que nous pouffions de rire, « quelque part, ce mec-là, me rappelle Mussolini » ou « quelque part, j'ai une faim de loup ». Lala glapit, Bruno rougit, Josette va se coucher, Lou dit « c'est lassant » et Gregg reprend « quelque part, je ne suis pas sans penser que... » ou « oui, c'est la guerre civile et froide et quelque part, mes petits, gare au retour de flamme ». Nous rions. Il a décidé que nous étions des *ripoux* et des *schnocks* pour parler comme nous, comme si nous parlions comme ça. Le plus drôle, c'est à la télé, aux informations, les *quelque part* fusent, tragiques, irrésistibles. J'ai prévenu Gregg il y a deux jours. Il s'est fâché deux jours. Il vient de rappeler, « et si je t'invite à déjeuner? » « Non. Je dois réveiller Lala. » « Tu sais, je ne t'en veux pas. » « Alors tu es furieux. » Et clang, je raccroche. Celui qui souffre ne réfléchit plus, il pense. Je souffre de ne jamais être là où je suis, ça ne coule pas de source, ça coule de sang, toute une génération flouée, rendue floue, truquée, manipulée, désirée d'avance par des vieux ou, pire, de jeunes vieux. « Faut pas penser, faut agir », dit Gregg et il précise « m'est avis qu'il ne faut surtout pas réfléchir. Tout ça, quelque part, c'est de la faute à Yalta ». Ecrire, ainsi je ne serai jamais au chômage. Le *gare au retour de flamme* de Gregg est devenu un *gare au retour des femmes* dans la bouche de la Transamazonienne, Josette se tait, Bruno hausse les épaules, Lou fait la moue, quelqu'un dit « chut, c'est l'Iranien », petit bruit de clé dans la serrure, il va, il vient. « Il espionne », dit Gregg. Le palier serait-il, lui aussi, un terrible lieu commun? J'irai jusqu'au bout. Le tour est fait, bientôt midi, c'est juillet, le ciel s'est couvert, un orage gronde. Dans le magasin de Lou on solde, c'est la ruée. Elle sera un peu plus nerveuse qu'à l'ordinaire, ce soir. Gregg prépare un mémoire sur les *huit milliards de bouches à nourrir en 2020*. Dans l'Europe des Douze, la population va passer de 322 millions à 310 millions en 2020, j'aurai trente-cinq ans et des poussières. Lou veut un gosse, pas deux, un. J'ai oublié, je ne suis pas très beau, du genre

fluet-je-te-cogne-tu-tombes et Lou non plus, genre pointe Bic. Nous nous plaisons, nous allons bien, ensemble. Je vais réveiller Lala.

2.

La parole est à Lala, « qu'est-ce que tu vas faire de mon histoire ? Tu veux me la voler, je te la donne, la vraie. Je l'ai racontée cent fois, cent fois j'ai menti parce que vous n'écoutez pas ou parce que je vous amusais, quand j'amuse je dis n'importe quoi et, ni vu ni connu, j'y glisse l'essentiel. Je sais bien que tu m'écoutais, toi, Bouche Bée, je peux t'appeler B.B. comme Lou ? Je suis née dans le district de Ji-Parana¹⁵, au nord-ouest de Brasilia, fille unique, de père ancien ambassadeur auprès du Saint-Siège, Nelson Ulves da Rassecca da Pohrinho et de mère cantatrice. Non, c'est faux. Si tu me regardes, l'air gourmand, je mens, alors tourne-toi, n'aie pas peur. Je suis née dans le district de Ji-Parana mais je suis fille unique, de père inconnu et de mère reconnue d'utilité publique. C'est ma saga et, si tu brodes dessus, je te pique, j'ai des faux cils qui tuent. Je suis née avec Brasilia, tu peux faire le compte, de père conducteur de bulldozer, il y en avait des milliers, et de mère extrêmement commerçante, tu vois, fille-mère, je lui ai fait rater sa carrière, Au moins pour le temps des travaux. Je n'ai qu'un nom, Lala, le nom qu'elle m'a donné au retour dans le Ji-Parana. Elle avait un emploi dans un élevage de poulets. Nous avons mangé du cou de poulet toute mon enfance. Des cous bouillis, farcis, broyés, grillés ou pilés, comme les poulets étaient piqués aux hormones à cet endroit-là, j'ai grandi avec des seins, des vrais, tu peux toucher, pour toi c'est gratis, ils sont à la coque, toujours du jour, pas de plastique. J'ai été prise, soumise, dès le début, dès bébé. Enfance normale, j'avais les cheveux longs et je ne regardais que les garçons, je poussais comme Brasilia. Je n'ai jamais vu Brasilia achevée. Pendant la journée maman travaillait. Moi j'apprenais à coudre. L'école? Trop bonne élève. Le soir, après dîner, j'avais le droit de poser les chaussures à talons de maman sur la table, ça porte malheur, tant pis, des dorées avec lanières, une beauté, ma mère riait. J'enfilais les chaussures, je faisais le pitre, je lui disais que du haut de ses talons hauts je voyais la mer. Elle riait. Elle riait comme on rit quand on a de la peur, ça n'existe pas *saudade* en français, elle avait la *saudade* et dix-sept ans de plus que moi. Tu peux faire le calcul. Ce que j'aime, en France, c'est le pain, il croustille. Mais la musique, quand on l'aime, on la danse tout le temps. Ici, vous aimez tout du bout des lèvres, avec toujours un temps de retard, le temps de vous faire une opinion. Pas très reconnaissante, la Lala. Dans mon pays, la *saudade*, Gregg te le dirait, c'est proliférant, comme la *damographie*, je dis bien damographie, je fais exprès, c'est galopant. La *saudade*, quelque chose entre le vague à l'âme et la volonté de survivre en dansant. Un docteur, tiens il n'y a pas de docteur dans cet immeuble, ce château de cartes, dirait que c'est récidivant. À vingt-huit ans, j'en avais onze, l'élevage de poulets fait faillite, c'est le scandale des hormones¹⁶, ma mère reprend sa carrière. Je fais payer les garçons pour qu'ils me caressent la poitrine, jamais à deux mains, tu devines. De fil en épingle, reine de la cousette, je suis devenue la digne fille de ma mère. Je chaussais déjà du 38, du 6 en taille américaine. Ma mère a filé l'imparfait amour avec un mec, on trouve toujours plus vieux que soi. Moi j'ai pris la direction de Rio, pour des emplettes, j'avais treize ans et des poussières. Ça te fait sourire *des poussières*, pourquoi ? En fait, j'ai suivi, quelqu'un, je me suis changée dans le train, je suis parti garçon et je suis arrivée fille. De mains en mains, un peu adulée parce que extrêmement jeune, j'ai de la colère rien que d'y penser, je suis devenue ce que je suis, qui je suis.

¹⁵ Authentique.

¹⁶ Echo à la précédente affaire citée, comme pour l'antigel, il s'agit de faire du profit au détriment de la santé des consommateurs. Navarre dénonce par petites touches, mais inlassablement, ces violences faites à l'humanité.

Quand j'ai de la colère devant quelqu'un, je tourne la tête et je regarde par la fenêtre, s'il y a une fenêtre, le ciel comme maintenant. C'est ce qui m'a plu ici, au huitième, attention, je respire, ce n'est pas un soupir, il faut que je reprenne ma respiration. Quand tu viens me réveiller, je t'attends. Je suis levée depuis longtemps. Je suis toujours dans la salle de bains. Je ne me fais pas une beauté, je ne m'aime pas plus qu'un autre, je me rase, le visage, et je m'épile. Rio, c'étaient les beaux jours. Je ne faisais pas de projets. J'étais vraiment jeune. Le jour où j'ai fait un projet, la barbe a commencé à pousser. Elle poussait avant mais c'était du duvet. Quand on commence à se raser, ça pousse encore plus. Ce n'est pas drôle. Ça, vous n'auriez même pas écouté. Le projet, c'était de devenir femme de haut en bas. Alors on va de Rio à Sao Paulo, là ça grouille de monde et on y est moins exigeant. Mais j'avais vu la mer, Copacabana au clair de lune, on m'avait fait des promesses. Je suis restée douze ans à Sao Paulo, le rendement, on m'y a opérée, je suis devenue femme, ou comme, pleinement. Vingt-deux et douze, trente-cinq, tu permets, je regarde le ciel, toi aussi tu as un projet, méfie-toi. Qu'est-ce que tu vas faire de mon histoire ? Tu me la voles ? Je te la donne. Je n'ai que ce que j'ai donné. Ça y est, il pleut. Il ne faut pas chercher l'humain, il se cache, il se terre, il est austère, il ne fait plus l'amour qu'avec un jardin, je dis n'importe quoi, parole de routière. Ce n'est pas vraiment n'importe quoi, j'y glisse l'essentiel. Sale temps, je vais mettre mon imper en plastique transparent. Tu vas encore me disgracier, petit, micro, micro-Lukas, j'ai l'habitude. Tu veux tout d'un coup, pourquoi? Un interrogatoire ? La parole est à la Transamazonienne, témoin à charge ou plutôt témoin des décharges, là où ça se bouscule, chacun pour soi, la nuit et le jour. Du furtif, tu veux du furtif et j'arrive avec mon bulldozer de père. Je n'irai jamais à Brasilia, presque un titre de chanson pour Vera Dalila, sauf qu'elle y va, elle, avec ses chansonnettes. Je suis sans illusions et toujours pleine d'espérance. Brave Lala, *ennoc* Lala, pardonnez nos enfantillages comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont entassés, brave Lala, *ennoc* Lala, lalalère comme dans la chanson dont on publie les paroles et dont on ne connaît que l'air, l'hymne national, pomme, pomme, pomme, je respire. Et quand il faut se raser deux ou trois fois par jour, pour être lisse et belle la nuit comme le jour, faut croire que les hormones des cous de poulet n'ont pas agi sur mon système pileux, alors on fout le camp, on tourne le dos à la mer, on va de plus en plus loin. C'est une rescapée qui te parle. Je ne suis pas intéressante, pas besoin de froncer les sourcils, micro-Lukas, je vis ma vie et je la dis, c'est tout. La Serra Pelada¹⁷ est à trois mille kilomètres au nord de Sao Paulo. Il y a des mines d'or à ciel ouvert, les *garimpeiros* y vont par centaines. Il y a quelques années, les femmes, épouses ou pas, furent interdites dans les locaux d'habitation, les *garimpos*. A quelques dizaines, des comme moi, des mi-chemins, des mi-parcours, des attention-à-l'autre-versant-de-la-vie, du genre seconde main et je suis polie avec moi-même, nous nous sommes unies, nous avons vidé nos coffrets à pacotille, nous avons fait table rase, grattouillé nos comptes en banque, nous nous sommes fait pousser des barbes dignes de *La Ruée vers l'or*, nous avons frété un charter et en avant avec nos bagages pleins de dessous affriolants, de gadgets, de robes en lamé et de crèmes de beauté maquillantes, démaquillantes, couvrantes, pailletées, antirides et crèmes miracles, sans oublier les parfums et les crèmes à raser. Nous voilà, *garimpeiros* parmi les *garimpeiros*, dans les *garimpos*, la journée au travail et le soir au boulot, moches de jour et belles de nuit, des nuits, Lukas, ardentes, folles. Le plus beau, c'était One-Eyed Bill, le champion de la pépite. Il n'avait qu'un oeil et bien moins de trente ans. C'était le roi, là-bas, et je fus sa reine. Il y eut même une élection. La police n'avait qu'à bien se tenir, d'ailleurs ils avaient leur part de pépites. Un vrai plaisir, loin, si loin de la, mer, One-Eyed Bill me racontait des histoires à n'en plus finir. Seulement voilà, il faisait des projets. Il avait un projet, en sortir, et ce qui devait

¹⁷ Lieu authentique.

arriver arriva. La police armée débarqua un matin et fit le tri des nus et des nues. Il y avait des autocars. Même pas le temps de prendre la valise et les pépites. Les nus à gauche et les nues ou douteuses à droite et hop dans les autocars. Les *garimpeiros* levaient le poing. Pour faire bien, je dirai que One-Eyed Bill pleurait d'un oeil. Toutes en vêtement de saut du lit, nuisettes roses, pourpres, garance, chemises de nuit en batiste pour les plus vilaines, pour moi robe de chambre de satin mauve, tiens, elle est là, pendue, je la garde, un trophée, et mules mauves à talons, ils nous ont laissées, jetées, larguées au bord de la transamazonienne, sans rien. Les autocars ont fait demi-tour. Tu sais tout, pour la vingtième fois. On croit raconter sa vie et on ne fait que raconter une vie, le lendemain ce n'est déjà plus la même. La route transamazonienne, ce n'est pas le boulevard de ceinture aux heures de pointe. Là, dans le malheur, ce fut chacune pour soi. J'en ai vu une se coucher sur la chaussée pour que le camion s'arrête. Le camion lui est passé dessus, vroom le camion, splash la courageuse. Je les ai distancées, les mules mauves m'ont sauvée. Un camion s'est arrêté parce que je ne lui faisais pas signe. J'étais morte de soif, brûlée, les lèvres surtout. Tiens, il ne pleut plus, c'est tempéré, ici, et vous vous plaignez. C'est ma mère qui m'a donné l'argent de l'avion pour Paris. Aller simple, touriste, le temps de me refaire une beauté et me voilà, la Transamazonienne. Content ? Tu l'as toujours, ton projet ? Méfie-t'en. Vos histoires, je les écoute mais, non, pas mais, je les écoute et je me dis, non, je ne me dis rien, je pense à là-bas. Oui, je pense. Ce qui m'émeut, c'est ce type dans le journal d'hier. Comment disent-ils, ressortissant tchécoslovaque qui a réussi à passer en Allemagne en creusant un tunnel sous les grillages marquant la frontière entre la Tchécoslovaquie et l'Allemagne fédérale, près de Druschky¹⁸ en Bavière. Tiens, c'est écrit, en bas, en tout petit, c'est vrai. J'aurais dû être là pour l'accueil. Son histoire, oui, pas la mienne. Vous, vous avez des grillages plein la tête, Bruno, Lou, Josette, Gregg et toi, micro-Lukas, et pas de terre, plus de terre pour creuser des tunnels. Faut que je me prépare. Quand ça ne va pas je n'appelle personne, je ne donne pas l'alerte, c'est la *saudade*, je fais avec. Vous ne me voyez que quand ça va bien. Et vous vous moquez. J'aime ma vie parce que je l'ai vécue et que je la vis. Et vous ? Et toi, micro-Lukas ? Tu veux un message ? Va-t'en. Si tu fais signe personne ne s'arrête, il faut continuer, faire comme si, conseil de Transamazonienne. Va-t'en vite. Tu ne m'as pas donné la parole avec ton engin de magnétophone, tu me l'as volée. Gare à ton projet, bambin. »

3.

C'est la pièce de théâtre du rêve. Je lui donnerai un titre après, si je l'achève. Ce serait une suite de monologues, des chants à dire et à lire avec beaucoup de diction. Lou dort. Si elle bouge, je ferme le cahier. Elle rêve, quel est son rêve ? Quand nous sommes rentrés du cinéma, ce soir, quel film avons-nous vu ? elle avait fermé les yeux, la tête sur mon épaule, je lui ai caressé le front, le menton et du bout du doigt le nez, jusqu'à ce que la lumière revienne dans la salle, elle a placé le paillason de Gregg dans l'autre sens, face à la porte du 803, « comme ça, demain en sortant, le monde lui dira Willkommen, bienvenue ». Après mon départ de la rue Romain-Leval¹⁹, Érika, ma mère, m'a écrit une première fois, *nous t'attendrons, E.* puis une seconde fois, deux jours plus tard, *non, nous t'attendons, E.* On fuit sa famille et on en recrée, on en imagine, c'est la pièce de théâtre du rêve. Cette fois auteur, metteur en scène, je suis acteur, tout de suite, le premier monologue, il est à moi. Après, pour les autres, on verra. Lou dort, c'est fou. Elle ne bouge pas.

¹⁸ Probablement pas un lieu authentique. Il s'agit en réalité du nom de famille de l'illustratrice de *Mon oncle est un chat*.

¹⁹ Le nom de rue semble fictif.

Tournée vers le mur, côté étudiant iranien. C'est la pièce de théâtre rêvée. Je ne lui donnerai un titre que plus tard, avant le lever du jour. Je suis *il* dans une autre famille. Quels que soient le lieu, l'an, l'âge des personnages et la situation, une autre histoire, la même histoire, je vais entrer en scène, attention, diction, *acte I. La terrasse. Un simple rebord de pierre, assez haut pour qu'on puisse s'y asseoir. Assez large pour qu'on puisse s'y allonger. On ne voit que le ciel. Un décrochement dans le rebord. Un escalier, que l'on devine et qui conduit au jardin. C'est le lever du jour. Il apparaît, pose son sac en haut de l'escalier, face au public, il parle.* Toi, maison où nous fûmes enfants, je te porte le bonjour. Je te le donne. Nous avons, pour toi, salué le monde. Nous t'avons fuie. Nous revenons, pour un jour, un anniversaire, un jour seulement, avec une nuit et un lendemain matin. Toi, maison du père et maison de la mère, le père est mort, la mère ne dit plus rien, toi, maison des parents qui fus maison des enfants et où désormais une mère se terre et s'ensevelit, je te dis le bon heurt du fils qui revient, ici, seulement, je peux parler comme je te parle. Tu peux me regarder, faire semblant de ne pas entendre, dominer la vallée, surveiller les routes départementales, les champs de maïs et de blettes, la voie ferrée désaffectée. Tu peux jouer à la toute grande bâtisse, un peu austère et sans histoire, à peine as-tu un siècle, le temps pour nous de tout inventer et consommer, et tu es là, moche, une grande, belle, moche bâtisse, du très beau moche pour le siècle qui s'achevait. Tu peux faire semblant, je sais que tu m'écoutes, j'ai voulu arriver avant les autres pour te dire que, lorsque je ferme les yeux, je ne vois que ta façade, tes volets et, derrière, les secrets des couloirs et des portes, la rumeur de nos premiers repas. Je n'ai rien vu de plus beau que toi. Ce n'est pas la peine de me regarder ainsi, avec tous tes yeux, toutes tes chambres et toutes tes pièces de séjour, y compris le salon de jeu et sa table de ping-pong pour nous distraire les jours de pluie. Nous avons salué le monde pour toi. Nous voulions fuir, les rêves pour lesquels nous avons, l'un après l'autre, détalé, sont restés ici. Ils sont au secret, la mère se tait, c'est son anniversaire. Oui, c'est moi. Je reviens, seul. La solitude du berceau quand on attend celle ou celui qui va se pencher, quand on lit les regards, quand on guette, qui se penchait? qui venait? un enfant de plus dans la famille. Et la solitude du parc, mes premiers pas, là, derrière les barreaux, qui était enfermé ? moi ou eux ? Je te salue, maison qui gardes notre mère. Rends-moi les plus beaux instants de ma vie, ceux du berceau et ceux du parc. J'avais peur qu'on m'oublie. Je te remercie. Rends-moi mes billes, nous allons jouer une dernière fois, c'est toujours la dernière fois quand on joue. Il doit bien y avoir une trappe ici ou là, du gravier, rien que du gravier, il fait toujours autant de bruit. Nous revenons, nous ne sommes pas partis. Toi, maison, façade, fais attention à ce que tu vas dire. Oh ! fais de l'écho ! Il ne reste plus rien ailleurs. *Il respire profondément et se tourne vers le paysage.* Il me faut le sentiment de n'avoir de compte à régler avec personne, d'être en règle, ce n'est pas un règlement de comptes. Toi, maison, qui nous possèdes plus que nous ne te possédons, toi, terrasse, sur laquelle tout s'est déroulé, s'est noué, rien ne s'est dit quand il fallait dire l'épouvantable possibilité, en temps voulu, rien ne s'est dénoué, nous t'avons traînée, toi, terrasse, comme un boulet partout de par le monde, combien de paroles interdites, toi, terrasse, avec ton gravier bien lisse, propre, gris, pour signaler nos fuites, terrasse collaboratrice, délatrice, surveillante. Ici, je peux parler ainsi, je dois parler ainsi. On va sortir la mère. Les autres vont arriver, les autres veulent toujours arriver en dernier. Et partir en premier. Je voudrais pouvoir dire avec rigueur l'horrible détournement dont chacun de nous est la victime ou le héros, c'est selon, le dire ici, ainsi, à toi, terrasse, comme au rebord du berceau, qui va se pencher pour la bise aux petits pesos²⁰, après le bain ? regardez comme il a de jolies menottes. Il y a des barreaux partout, je suis dans mon parc, je me tiens juste debout, je ferai toujours mes tout premiers pas, qui me prendra dans ses bras, me soulèvera et m'arrachera à cette

²⁰ Mot de patois ?

terre ? Je le dis, ici, ainsi, je demande audience, toi, maison, écoute bien, c'est le jour ou jamais, ou alors il n'y a pas de rencontre possible. Je m'étais posé trois problèmes, celui de la vérité, celui du pouvoir et celui de la conduite individuelle. J'ai trouvé des solutions de plus en plus ordinaires aux deux premiers. J'ai oublié le troisième. Je ne joue plus, pouce, je suis le troisième de cette famille, le troisième et l'oublié, l'enfant du milieu. Un frère et une soeur aînés, deux frères cadets, deux petits couples pour m'encadrer, j'étais fou d'eux, deux fois deux, et même trois fois deux avec les parents. Le grand-père était solitaire, comme moi. Je suis le trébucheur du seuil, à la dernière marche, en arrivant à la terrasse, je faisais toujours semblant de tomber. Terrasse, je t'aime nue, décidément nue, la décision du grand-père, rien, vue imprenable sur un ciel immuable. Toi, maison, tu dois ton second étage à la curiosité du vieux qui voulait voir passer les trains. Toi, maman, tu ne me reconnaîtras pas, tu ne nous reconnais plus²¹, je ne le supporte pas, il y en a toujours un qui parle et l'autre qui se tait, ou bien chacun parle, chacun se tait, ou pire, c'est la réplique, l'art répliqué, passent les nuages, les vitres, si elles sont propres, renvoient leur image, dommage, dommage, ping pong, du tac au tac. Toi maison, fais quelque chose, toi, terrasse, secoue le gravier de ton dos, redonne-nous un peu de terre pour nos pas, dans la foulée, peut-être les mots seront-ils voulus et entendus, arrête de faire la morte sous ton lit de petites pierres lisses qui furent roulées par l'eau d'un fleuve dont on a oublié le commerce et le cours et qui ne donne plus son nom qu'au département, chef-lieu? combien d'habitants? Combien de fois me suis-je couché sur la voie ferrée, je rêvais d'un train, je voulais qu'il m'écrabouille, j'avais vu un western. Toi, grand-père, père du père, de là-haut, second étage, troisième fenêtre en partant de la gauche, ton bureau, tu me surveillais, moi, fils du milieu de ton fils aîné, tu faisais les comptes de la tuilière. Les gens, eux, ne comptaient pas à la dépense pour leurs toits. Je te revois en bordure de route, en haut de la colline qui surplombe le chef-lieu, là où on a construit, depuis, des immeubles sans toit, brandissant ta canne vers la vieille ville et me disant « tout ça, c'est nous ». Tu ne disais pas « c'est à nous ». Je t'aimais pour cette différence, riche et pas propriétaire, tu avais seulement fabriqué et vendu les tuiles des toits. On t'a enterré avec ta canne entre tes mains, totem. Tu es mort bouche bée, alors on t'a laissé bouche bée. Le père, lui, je ne l'ai pas vu. Il est mort avec la tuilière. On a dû le mettre en bière avec les registres de la faillite. Reste la mère, maman, Tilou, un élément rapporté, suspecte parce que venue d'ailleurs, autre famille, autre maison, autre terrasse, sans surplomb. Je suis toujours en travers de la voie ferrée. Je cours, nu, dans les champs de maïs. Je veux prendre possession de mon corps, je veux la vérité, le pouvoir et le reste, ma conduite, moi, au moins cela, au moins cela, dit-il. Alors il s'approcha du petit muret. Il fit semblant de rêver, mains dans les poches. Il donnait des coups de pied dans le gravier, il voulait toucher la terre ferme. Il sauta. *Il saute. Disparaît. On l'entend, du bas.* Toi, maison, tu peux me dénoncer, toi, terrasse, prépare-toi, c'est le jour de Tilou, c'est son jour, n'aie pas peur, je reviendrai. *Un homme entre avec un fauteur de jardin. Il va le poser à un endroit précis. Puis il prend un râteau, ratisse le gravier là où le premier arrivé est passé et sort. Un couple apparaît, elle et lui, ils posent leurs bagages. Il dit ce n'est pas la peine de l'appeler. Elle répond je n'ai rien dit, Luc, rien. Il parle, je te remercie de m'avoir accompagné, je sais que tu n'aimes pas venir ici. Nous arrivons trop tôt. Je n'ai pas dormi de la nuit. Tu parles quand tu dors, je ne comprends pas, si au moins tu pouvais dire des noms. Tu dis « Nora », Nora c'est toi, ça ne me fait pas comprendre. Je veux voir ma mère le moins longtemps possible. Si nous allions au village ? Allons prendre un café là-bas. J'ai oublié mes lunettes de soleil. Non, je les avais mises dans cette poche, hier, à l'inauguration. Les dames donnaient des coups de sac pour se frayer un chemin, se faire une place dans le cortège afin d'être au plus près du ministre et de la*

²¹ Un rappel de *Je vis où je m'attache*, le livre sur Adrienne, mère d'Yves Navarre, et sa maladie.

présidente. Elles ont des petits sacs aux coins très durs, les dames de ces cortèges-là, quand le pouvoir vient faire un sillon et des vagues en province, histoire de bichonner l'électorat et de faire croire aux notables que tout ne passe pas forcément par Paris. Les officiels, eux, avaient les mains moites. Moi je suis tout sec. Fayard m'a dit à l'oreille d'envoyer mon curriculum vitae à Blagnac. Ils ne savent plus où me mettre, je ne veux me mettre nulle part, je n'ai jamais très bien su où j'étais. Je n'aurais jamais dû t'épouser. C'est ce que tu pensais, ici, pour la photo, le jour du mariage, tu te le disais, sans regret, alors je peux en parler. Viens. Nous n'avions pas le droit d'aller à la fête du village, la fête avait lieu sans nous. Pendant la nuit nous entendions le bruit de l'orchestre, la contrebasse surtout, toujours le même rythme pour les rumbas, les pasodobles et les tangos, un battement de coeur. Le maire pour agacer le vieux, notre vieux, faisait cantonner les gitans là où nous avons laissé la voiture. Nous n'avions pas le droit d'aller leur parler. Il fallait faire attention, ils pouvaient chaparder, chaparder quoi ? Le gravier ? Les volets ? Le vieux n'aimait pas ce qui traîne. Maman n'a jamais été très heureuse, ici. Et toi, avec moi ? Je ne t'ai vu sourire qu'avec les enfants quand ils vivaient avec nous. Maintenant ? Blagnac jettera mon curriculum vitae au panier, je n'ai qu'à me tenir, là où je suis, pour rien, si au moins j'avais un coeur de rat et l'âme fonctionnaire, tous ces dossiers, je transmets, la faveur règne, elle est républicaine, rien n'a changé, rien ne changera, à part le mobilier du ministère, les ministres et les gouvernements. D'un coup de sac, sous le bras, une dame rouge et jaune, une dame à fleurs, très décolletée, a cassé mes lunettes de soleil. Il fallait faire vite, pour la visite. Si j'avais été quelqu'un, j'aurais eu la capacité de suer de la captivité de mes transports, encore faut-il s'enthousiasmer. Tu m'as transporté, c'est tout, je t'aime. Tu ne dis rien ? Nous étions beaux sur la photo de mariage. La présidente m'a parlé, je crois qu'elle m'a pris pour un autre, comment savoir, elle m'a simplement dit « je suis très heureuse de vous revoir ». Le ministre baissait les yeux. Fayard m'a dit qu'il allait être nommé ambassadeur à Pékin et que l'ambassade, là-bas, était entourée de fils de fer barbelés, quartier réservé, la réserve, comme ici. Je t'en prie, viens. Ne restons pas sur cette terrasse, elle a trop de mémoire. Pardonne-moi de t'avoir dit que tu parlais la nuit et que j'attendais des noms, pas le tien. J'aurais dû faire de la photo. Comme lui, en bas. Regarde-le, cet imbécile, il se couche sur la voie ferrée. Comme lui, j'aurais dû parcourir le monde, faire des instantanés, ne pas chercher, trouver, être artiste. Quand les choses viennent vers vous, il faut pouvoir les recevoir poliment, être fuyard et courtois. Regarde-moi, donne-moi la main. Nous étions là, tu me tenais le bras, comme ça, tes parents, mes parents, mes soeurs en demoiselles d'honneur et le petit frère, avec le missel. Le photographe était là, sous un voile noir. Et lui, l'imbécile de frangin fantasque, nous photographiait du toit. Il a revendu cette photo à un musée américain, il disait l'avoir ratée. Nous sommes exposés, là-bas, dans un musée. Pour entretenir la maison, nous la louons pour des banquets et des fêtes. L'anniversaire de maman nous fait manquer un mariage. Léo a proposé de partager le manque à gagner en cinq. Et lui, lui seul, l'imbécile, n'est pas d'accord. Le toit de la maison est à refaire. J'entends des pas. Viens. Tu disais? *Elle murmure* je n'ai rien dit. *Ils descendent l'escalier. L'homme revient avec un support de parasol qu'il pose près du fauteuil. Il ratisse là où le couple s'est tenu. Une femme apporte un guéridon assorti à la chaise. Elle défait son tablier en regardant en contrebas, puis la façade. Elle se donne un petit coup de peigne, sort. On entend des oiseaux. Une femme plus âgée, en tailleur de ville, surgit en haut de l'escalier. Elle a couru. Elle fait signe aux autres en contrebas. Un homme la suit, pose une petite valise à côté des sacs. Elle tourne sur elle-même comme une petite fille. Elle parle,* si nous avions eu une fille nous l'aurions mariée ici. Nous sommes allés trois fois chez les autres, des autres, pour nos fils, c'est idiot. Tu ne peux pas savoir ce que je ressens quand je reviens ici. Nous ne devons pas nous tacher, il fallait être impeccable. Le moindre murmure était entendu. Tu m'écoutes ? *Il dit* tu m'amuseras toujours. *Elle continue,*

quand ta grand-mère est morte, elle a dit au vieux « du ciel, où que tu sois, je te regarderai ». Alors le vieux s'est acheté une canne et il a fait mettre des rideaux à toutes les fenêtres. Il circulait, la nuit, dehors, et le jour, enfermé, toujours là-haut. Où étais-tu, toi, à minuit, lundi? A Barcelone? J'ai appelé l'hôtel Llach. Ta chambre ne répondait pas. Et à Milan mercredi, à deux heures du matin? Moi, c'est comme si je venais de te rencontrer. Le sentiment est exactement le même. Tu m'as arrêtée et je me suis arrêtée à toi. Les responsabilités, de part et d'autre, sont extrêmement limitées. Ma mère m'aimait parce que j'étais l'aînée de ses filles. Elle venait dans ma chambre. Elle m'avait lu un conte pour enfants qui s'intitulait *Monsieur Personne*. Après, elle m'avait lu d'autres histoires, des petits livres, j'écoutais. Chaque soir, pendant des années, je lui ai demandé de me relire *Monsieur Personne*, je n'aimais que cette histoire-là. Maintenant, je n'aime que toi. Nos fils me ressemblent. Si au moins je pouvais être indifférente, la pire des jalousies c'est l'indifférence. Il faut se pencher pour voir les arbres, l'entrée, les vallons. Celui-ci photographie la voie ferrée. Celle-là est dans sa voiture. Le troisième est allé seul au village. Nos sacs montent la garde. C'est l'heure de la toilette de Tilou, Mamie Tilou, ta mère, ils sont deux pour la baigner. J'aurais dû écouter les autres histoires, je voulais *Monsieur Personne*. C'était beau, vrai. *Elle s'assoit dans le fauteuil, murmure* moi aussi je vais me taire. Je ne t'accepte plus. Et le monde, avec toi, comme il est. Je t'amuse? Et alors ? Je t'accepte si fort que je n'accepte plus rien du tout. Que fais-tu de moi quand tu n'es pas avec moi? Je te le demande, ici, aujourd'hui. Tu peux sourire, cela n'a aucune importance. Nous avons fait la plus grande partie du chemin. Parfois je rêve que je mets des serpents dans les pantoufles de tes petites Bovary. Comme je te comprends et comme cela me rend folle. Je deviens Tilou, jamais aucune rancune, tu peux sourire, souris, je t'amuse. Avec qui es-tu quand tu es avec moi? Ce sont des centaines de paires de pantoufles et des centaines de serpents que j'aurais dû envoyer à toutes tes Bovary de tous tes voyages d'affaires. Tu en as brassé des affaires. Si au moins nous avions eu une fille, je lui aurais lu *Monsieur Personne*. Je me disais, après trois fils ce sera une fille et puis ... *Du haut du mur elle poursuit*, Adrien a rejoint Nora. Il la photographie. Elle s'est assise sur le capot de la voiture. C'est une Volvo. Luc a été mis en disponibilité. Il n'était pas très bien rétribué, à l'heure de travail effectif c'était cher payé. Ça va mieux? Dès que ta mère sera là, dans ce fauteuil, ce sera touchant, ce sera beau, ce sera nul, des vies annulées, des vies privées de quoi et des propriétés privées de quoi? Défense d'entrer, enfants méchants. Vous faisiez du patin à roulettes dans les couloirs, pas dans le gravier. Le paysage grandiose est mort. Il y a le ciel, c'est tout. Vous n'étiez pas des gens si importants que ça, alors; alors, alors ? Viens, rejoignons les autres, faisons comme si. *Ils descendent dans le jardin. L'homme revient et ratisse le gravier sous le fauteuil, autour du fauteuil, partout où le couple s'est déplacé, le jour se lève. Spectacle interrompu.* Le jour se lève, Lou vient de bouger, pas d'intrigues, plus d'intrigues, est-ce possible ? Et aucune rancune ? Le théâtre est rancunier quand il n'est pas grotesque. Fin de la pièce du rêve.

4.

Je n'ai qu'un orgueil, celui de n'avoir aucune vanité. Je m'appelle Lukas, elle s'appelle Lou, tout est à recommencer. Je ne voulais pas d'intrigue, pas de marivaudage, aucun faux-semblant et, déjà, en quelques pages, tout se noue d'une manière que je fuis. Lukas & Lou, Lou & Lukas c'est, pas d'intrigue et le rêve d'un monde où plaisir et réalité seraient confondus, fondus absolument, fusion, quand règnent les confusions et les mises en condition de toutes sortes. Savantes culpabilités qui vont se nicher jusques et surtout dans les attentions et les affections que nous sommes censés nous porter et bien incapables de faire, ou à deux, dans une dérive. L'âge à mon âge, c'est la folie. Je ne voulais pas livrer la famille du palier, les mules mauves de Lala sur la

route transamazonienne et la terrasse de cette maison proche de Cluny où nous fûmes assignés à vacances surveillées, où mon père Ludovic apprit à se taire et moi à me coucher sur les voies ferrées désaffectées. Le combat, c'est aussi la compétition. Il y avait du gravier sur cette terrasse. J'ai photographié Alex, l'ordinateur de la famille, celui qui fut rapporteur de toutes mes fuites avant de devenir informaticien, avec son épouse et la noce, du haut du toit. Ils se marient pour refaire des enfantillages. Ces gens-là, on a envie de les fuir et puis on veut en savoir plus. Tais-toi, reste dans ton coin, mange les restes, tout est à recommencer, elle s'appelle Lou, je m'appelle Lukas. Les soirs d'orage, dans la maison de Cluny, je me disais que Chronos, le dieu du Temps, avait dévoré ses deux premiers enfants, mais pas le troisième, Zeus, dieu de la Lumière, du Ciel et de la Foudre. Je me sentais protégé par la colère de l'orage et ses déchirements. Je n'avais pas de projet, je n'ai pas de projet. Tout s'arrête à Lou, tout commence à Lou, tant que ça durera. Lou est partie pour Brive, deux jours, au baptême d'une de ses nièces. Pas de culpabilité, plus d'intrigue, or Érika, ma mère, en jouit, s'en régale, miroir sans tain, et en vit. L'argent qu'elle me donne fait un autre bruit, un bruit de froissé. J'ai croisé l'étudiant iranien sur le palier. Il sortait de l'ascenseur, j'allais descendre acheter du pain et du lait. Il m'a dit « pardon » en retenant la porte et je lui ai répondu « merci » en entrant dans l'ascenseur. Pourquoi pardon et pourquoi merci ? Le combat ici, à chaque mot, pour et par chaque mot, couché, livré, inscrit, c'est aussi la compétition, contre toute attente, tenir²², écrire, que tout s'écrive. Je m'appelle Lukas, elle s'appelle Lou, tout commence. Je l'ai échappé belle, je suis le troisième. Ce que l'affection peut également, malicieusement, délicieusement, pour l'affectueux ou l'affectueuse, contenir, receler, masquer de malice, de vice et de perversité, qui aura la capacité de le dire, de l'écrire définitivement, un jour ? Combien de fois ai-je entendu dire « je m'y attendais » ou « c'était prévisible » ? Il y avait du régal à cela, terrifiante affection qui se présente toujours trop tard avec le masque du savoir et de la certitude. Pourquoi ai-je si souvent, au bas d'une lettre, en écrivant « je vous embrasse » ou « je t'embrasse », eu l'impression d'un risque à écrire « je vous embarrasse » ou « je t'embarrasse » ? D'où vient cela, de la mise à l'écart et de l'épuration, qui ne se nomme guère, fait hausser les épaules, sourire légèrement en biais et dont il ne faut surtout pas parler ou alors on court le risque d'être accusé d'un règlement de comptes ? Je n'écrirai pas le roman *La Fabrique du fou*. Je veux tenter *Lukas*, moi, je, et pas papa-maman qui jouent à la famille, Érika statue, annonce, dénonce, il faudrait pour son portrait inventer le verbe *dannoncer*, Ludo lit le journal, Mrs Psy et Mister Shit, Alex joue à l'aîné, Edmée fume la pipe et les derniers, que font les petits derniers ? Du patin à roulettes dans les couloirs de l'appartement de la rue Romain-Leval, Cyrille et Richard, dits Zig & Puce, Rack aboie. L'unité Lukalous n'existe peut-être que dans ma tête, poussière de mes vingt ans ou dans l'esprit de Bruno, des autres, quelques autres. Elle s'appelle Lou, elle est à Brive pour le baptême d'une de ses nièces, je m'appelle Lukas, je suis à Paria, j' écris, c'est juillet, nous partirons en août, nous ne savons pas pour où, tout commence. Quand Alex a divorcé au terme de deux ans de mariage, elle était pourtant belle, la noce, vue du toit, qui a dit « je m'y attendais », qui a dit « c'était prévisible » ? Gare à celles et ceux qui se penchent, gare à l'approche aimable. Ce sont trop souvent, presque toujours, tôt ou tard et plutôt tôt que tard, celles et ceux qui tranchent, jugent et ont beau jeu de voir échouer là où ils n'ont pas réussi, Cassandres au regard clair, oracles à la voix douce qui donnent des coups de rame sur la tête pour vous empêcher d'atteindre l'autre rive si vous tentez l'impossible traversée. Je n'écrirai pas *La Fabrique du fou*, j'écris *Lukas*. Avant de partir, Lou m'a dit « toi, tu me caches quelque chose ». J'ai répondu « oui, j'écris ». J'aime ses fossettes quand elle sourit, « tu as envie de rentrer rue Romain-Leval ? » « Non », j'ai répété, « non, je t'assure », elle m'a smacké, poutous

²² Voir aussi *Louise*.

fougueux sur les joues, « quand tu dis non, ça veut dire oui, c'est ton côté beaux quartiers. Moi, à Epinay, non c'est non ». Le grand-père Bedel enterré avec sa canne, c'est vrai. Le gravier de la terrasse, c'est vrai. Lala, c'est vrai. La chanson de Vera Dalila que Josette préfère s'intitule *C'est vrai*. L'actualité nous a volé le roman et la romance. Fait-on du beau avec du vrai? Je m'appelle Lukas. Elle s'appelle Lou. Quand je dis non, c'est oui. Quand elle dit non, c'est non. Tout est à refaire, tout recommence. L'âge à mon âge, c'est la folie de vouloir devenir ce que je suis. Enfantillage, on fabrique un fou et on le pointe du doigt. Combien de fois les ai-je entendu dire « il se prend pour une victime », « c'est un écorché vif » ou encore « il est complètement parano » ? De moi ou d'autres et ainsi, de la barque, curieuses sentences, ils se donnent le temps de mieux viser avec la rame, la barque croule de gens qui traversent confortablement, la conscience nette, l'honneur sauf, le roman a oublié le risque et la confiance. Parano, c'est le mot-poubelle. Écorché vif, c'est plus chic, toujours vide-ordures. Gare à celle ou celui qui ose tenter de gagner l'autre rive à la nage. Les plus subtils et violents coups de rame sont dans les « il règle ses comptes » et variantes ou, pire, « quelle cruauté pour les autres », suivi, formulé ou pas, de l'inévitable « nous qui avons tant fait pour lui ». La bonne conscience a ses armadas, ses bataillons de rameurs et de rameuses, elle fait des ravages, bonne conscience sous-entendant la mauvaise, mauvaise? Et la conscience à l'état brut ? La nageuse ? L'intrépide de l'autre rive ? Je n'avais comme Damien, le Damien du premier monologue de la pièce de mon théâtre rêvé, rivé dans ma vie, que trois désirs, je ne m'étais posé que trois problèmes, celui du pouvoir, toutes les familles, les clans, les partis, celui de la vérité et celui de la conduite individuelle. J'ai trouvé des solutions des plus ordinaires aux deux premiers, adios la rue Romain-Leval et les morsures de Rack, j'ai oublié le troisième, la conduite individuelle, une vie entière pour l'envisager ne suffirait pas. Ou bien je suis je, pouce, je ne joue plus. Que ce roman de moi et de nous, mirage, hommage, s'écrive et m'emporte. Est-ce vraiment cruel pour les autres ? En sortant de l'ascenseur, en bas, j'allais acheter le journal, j'ai croisé l'étudiant iranien, je lui ai dit « bonjour » en tenant la porte, il m'a répondu « bonjour ». Il y a un nouveau locataire au 806. Une table, une chaise, un lit et cinq cartons, un vieux aux yeux bleus. Les déménageurs de l'Aide sociale municipale avaient tout laissé dans l'entrée de l'immeuble. Il sort d'un hospice. « C'est tout ce que j'ai », m'a-t-il dit. « Pouvez-vous m'aider? » Josette est rentrée en pleurant. Je m'appelle Lukas. Elle s'appelle Lou. Chaque mot inaugure.

5.

La parole est à Josette, « je pleure, ça me fait du bon, ça me réconcilie, je pleure comme d'autres rient. Lou n'est pas là, tu peux bien rester un moment, t'asseoir sur la banquette du piano, elle est louée avec, c'est du laqué, je fais attention, les traces de doigts, ça prend les empreintes digitales. Tu en as, toi? Les personnes de mes rêves ont les doigts lisses, eux, regarde, fais attention, merci. Ne cherche pas. Il n'y a pas de table, pas de chaise, je mange debout dans le coin-cuisine. Je vous aurais bien invités, un soir, j'ai peur que vous me demandiez de jouer du piano ou de chanter, je ne sais pas. Je pleure parce que je ne serai jamais Vera Dalila, je pleure parce que je ne sais pas pourquoi je pleure. Tu veux un soda? Au Centre 707, quand je trie le courrier, j'ai le tournis. Bien sûr, il y a les factures, les publicités et prospectus, les mailings sur fichiers nominatifs, sélectifs, disent-ils, il y a aussi le vrai courrier, les enveloppes avec le nom qui tremble un peu et le code postal illisible, alors je rectifie. Tu as l'air furieux et j'ai l'impression de t'empêcher de faire quelque chose de plus important. Tu écoutes. Je ne pleure plus. Au travail on me surnomme Sniff-sniff, léger syndrome frontal, a dit le médecin du Centre, pour les pleurs, visite obligatoire une fois par mois. Ma grand-mère chantait quand nous faisions les lits de l'hôtel, genre pension

de famille, le truc de mes parents, en pleine cambrousse, le coeur de la Picardie, ensemble, chaque matin. Les lits, tu me suis? Elle chantait, c'était un air ancien, un peu démodé, mélodieux à souhait, à un moment il était question des *bourreaux qui vous racontent d'innocentes histoires*, j'attendais toujours ce moment-là, ces paroles-là, précisément. Elle chantait juste, moi pas. Elle chantonnait, je n'ai même pas un filet de voix. Ni vu ni connu, les grand-mères vous glissent à l'oreille des paroles décisives. En chantant, c'était encore plus beau le jour des draps propres, c'était comme ça, *des bourreaux qui vous racontent d'innocentes histoires*, tu entends? Je chante faux, je parle faux. Tu veux boire ? Quand rentre Lou ? Je peux me confier ? La parole est à Josette? Pour syndrome, j'ai regardé dans le dictionnaire, syndrome frontal. Je voulais en savoir plus, j'ai trouvé syndrome, « ensemble de symptômes », j'ai renoncé, j'ai un léger syndrome frontal, et puis après Sniff-sniff. Ils se moquent, je suis bien là où je suis, quand j'y suis, même si ce n'est pas le rêve. Rien à côté du traitement infligé à celles qui viennent de la Guadeloupe et de la Martinique. Au Centre 707, c'est encore la coloniale. Quand elles partent, c'est pour devenir infirmières, ou plutôt aides soignantes, le bas de l'échelle. Ça doit recommencer là-bas. Lisette, une amie, me l'a dit, c'est pire. Moi, j'aime le tri, pas les péripéties. Tu ne bois pas ton soda? Si je te parle, ce que je cherche, c'est ta réponse. Les questions que je te pose font de moi quelqu'un, j'existe, là, maintenant, par exemple. Il n'est pas assez frais ce soda ? Tu préfères un verre d'eau ? Tiens, Lukas, je bois avec toi, je lève mon verre aux quelques questions qui feront de moi le sujet de Lukas et non plus, plus du tout, plus jamais la Sniff-sniff, pour un instant, un instant au moins, le bonheur c'est ça, un tout petit instant, te voir seule à seul et parler un peu. Un peu, c'est déjà tant, presque tout, ou trop. La trieuse du Centre 707 va-t-elle se remettre à pleurnicher ? Non, la trieuse va devenir la crieuse. Pour un peu je m'enverrais des lettres. Comment se signifie l'exclusion, en milieu familial ? Pour moi, la famille de la pension de famille. Justement, et très injustement, elle ne fut pas signifiée, je l'ai subie. Chez moi ils me regardaient, depuis toute petite, d'un air de dire, un air seulement, du jamais dit vraiment, *on a perdu quelqu'un en route*. Cette route, je l'ai prise. Comme ils n'ont rien dit vraiment, juste l'air, surtout pas les paroles, ils peuvent se vanter et jeter toutes sortes de *on a tout fait pour elle, on ne pouvait rien lui dire*. Ici, c'est le palier des exclus. Je ne cherche pas à te séduire. A l'instant présent, j'existe, je te parle, ça fait écho. Bois ton verre d'eau. Trieuse ou crieuse, au choix. Je parle. Pour eux, au fin fond de la Picardie, je suis l'ingrate. Il ne faut pas que j'oublie les serpents. Au début, à Paris, j'avais une bombe de défense pour transport dans le métro et le chemin à faire pour venir à pied de la Bastille. Un jour, au changement de Palais-Royal, dans le couloir, je me suis fait attaquer par trois gosses, ils utilisaient la même bombe, ils m'ont volé mon sac avec rien dedans, les bombes de défense sont également des bombes d'attaque. Lisette aussi, ça lui est arrivé. Un pffff et tac, le sac. Elle soigne pendant la journée, elle lave, elle fait la toilette des malades, elle les lave *quelque part*, comme dirait Gregg, mais ce n'est plus drôle. Et les infirmières, les vraies, les en-titre, ont un truc pour ne jamais répondre aux appels de nuit, elles disent à chaque malade, chacun dans sa chambre, *monsieur Untel, il y en a qui souffrent beaucoup plus que vous à l'étage*, si elles se déplacent. Sinon elles répondent de loin, elles gueulent par interphone, elles crient plus fort et le tour est joué, Lisette me l'a dit. Alors, de jour, elle s'occupe un peu d'eux, des mamies, des papies et parfois des plus jeunes. Tout le monde est pressé ou fait comme si, salut et surtout pas merci. Bien sûr il y en a toujours qui souffrent plus. Ces histoires, ça me donne la direction. Les serpents, faut que je t'en parle. Tu es pressé ? Moi, ma souffrance, je ne l'ai pas clamée, affichée, je la dis, quand je peux, je l'ai dite, elle n'est pas maudite, ah oui, les serpents. Si je parle, je me dis que c'est fini, que c'est irréversible et qu'il va falloir que j'aille jusqu'au bout. C'est la même bombe pour la défense et pour l'attaque. Il peut crâner, Gregg, avec son *la publicité de la misère ne se distingue pas de sa suppression*, je ne comprends pas, ou alors je comprends trop. Je

voudrais chanter, être elle, la Vera Dalila, seule, en scène. Il y aurait une chanson qui dirait *on a perdu quelqu'un en route* et une autre qui s'intitulerait *Les Draps en papier*. Encore un verre d'eau? Les serpents ! Il s'appelait Antonio Domecq. Il venait du sud de l'Andalousie pour les fenaisons. Je lui plaisais parce qu'il ne plaisait pas beaucoup aux autres et parce que j'étais jeune. Entre moches. Il mettait des draps en papier. Je n'ai jamais eu droit à de vrais draps avec lui. Depuis lui, je ne pense qu'à lui, je devrais arrêter. Ça veut dire quoi quand Bruno m'écrit sur une carte postale en lettres capitales *j'ai vingt ans et je ne permets à personne de dire que c'est le plus bel âge de la vie*, puis *d'après Nizan*²³. *Je t'embrasse* et la suite. C'est qui, Nizan? Je devrais savoir ? Lou est belle de nuit comme de jour, je t'envie, je vous envie. Moi? Non, pas Sniff-sniff, les serpents, et j'arrêterai. Péripéties et stratagèmes, c'est comme ça qu'elle a commencé, Vera Dalila. Elle chantait depuis des années. Il fallait bien qu'elle se lance. Alors, à une Foire à la chanson sur la Côte d'Azur, elle est montée sur un podium, elle s'est mise à chanter, au piano, dans le brouhaha, et dix amis à elle, plutôt des amies, c'est son affaire si ça lui plaît, sur ce point on diverge, on fait semblant de la photographier au flash, dix flashes en même temps, l'événement. Elle le raconte dans ses *Mémoires*, déjà ses *Mémoires : je chante pour vous*, c'est le livre, là, sur l'étagère. Ce jour-là, on ne l'a écoutée chanter que parce qu'on la mitraillait, des flashes, à blanc. Comme dit Lisette, *il faut seulement savoir créer l'événement*, et elle ajoute *moi je nettoie, un mot suffit parfois, un mot simple qui devient très doux, c'est ce qu'ils attendent*. Tu sais, Lukas, je suis du genre à qui on dit *je t'aime bien quand même*, comme Antonio Domecq, un *bien* de trop, un *quand même* de trop. Moi quand j'aime, j'aime tout court, ni *bien* ni *quand même*. Et c'est déjà trop. Ma mère aussi disait tout le temps quand même. Pendant la période *quelque part* de Gregg, j'y pensais tout le temps, je ne riais pas, je vous quittais quand je sentais venir les larmes, tu as remarqué ? Ma mère disait *ce sont quand même des gens sympathiques*, ou *il est quand même bien tenu le restaurant des Block*, ou encore *il est grand quand même notre jardin*, elle avait chagrin de tout. Je comptais les quand même, elle se trahissait, elle ne vivait pas la vie qu'elle aurait voulu vivre, comme presque tout le monde, il n'y a pas de quoi en faire une histoire, pourtant c'est toutes les histoires en une. Le pire exemple, c'est merci *quand même*. Ecoute, Lukas, j'ai la franchise du chagrin, moi, Sniff-sniff comme ils disent, tu n'en parleras pas aux autres, pas ici. Le palier, c'est sacré. Il va falloir que je parte. La pointeuse du Centre 707 est du genre clic-clac, vous n'avez aucune chance. C'est bien, merci, je suis ici, ça va, je suis sauvée. Les amants regrettent le bien qu'ils ont fait, après, quand c'est fini. Que font ceux qui n'ont même pas aimé ou cru aimer ? Un dernier mot, je n'ai jamais été jalouse. Furieuse, pas jalouse. Je laisse cette cupidité aux spécialistes en péripéties; stratagèmes et voies sans issue. Celles des mauvais rêves, quand il y a un mur. L'histoire des serpents n'a aucun intérêt, elle dit trop, on ne se connaît pas assez. Merci Lukas. Tu m'accompagnes jusqu'au métro ? Viens. Il fait beau. Il est comment le vieux qui s'est installé à côté ?

6.

En sortant de l'immeuble, Josette m'a dit « ce n'est pas du malheur, c'est le mal d'attendre, si au moins je savais quoi, tu me donnes le bras ? » Elle répétait « attendre quoi ? » et « c'est pas un mal, c'est une capacité », s'accrochant à mon bras, à petits pas pressés, presque belle, fière allure, sinistre boulevard Richard-Lenoir avec ses boutiques de grossistes en quincaillerie, ses immeubles dodus et ses squares maigrichons. « Il y a un canal en dessous, dit Josette, ça explique les fontaines, mais elles ne coulent que les jours fériés. Ces jours-là, je dors, je récupère, je trie

²³ Paul Nizan, 1905-1940. La citation exacte est : j'avais vingt ans et je ne laisserai à personne (...).

encore en rêvant. » Un boulevard raté encore plus lugubre au soleil qu'au ciel gris, alors tout se perd, tout se fonde, on oublie les marchands d'écrous et de carrelages, les boutiques où on n'a pas vraiment envie d'entrer. « Qu'est-ce que tu fais toute la journée ? » « J'écris pour notre mémoire. » « Précise, Lukas. » J'ai dû dire quelque chose comme « pour notre mémoire, pour ne pas nous perdre de vue même si nous ne nous voyons pas, même si on ne se connaît pas, la mémoire c'est ça ». Josette se tenait fort contre moi. C'est difficile, à chaque rue traversée, de reprendre, à deux, le trottoir d'en face du même pied. Elle voulait du clair, du bref, je lui ai dit « j'écris parce que j'ai vingt ans ». Elle a répondu « moi, je suis partie le jour de mes vingt ans ». Place de la Bastille, motos rutilantes et bouche de métro, en haut de l'escalier je lui ai montré le petit magnétophone qu'Erika, ma mère, m'a offert pour mon anniversaire. Josette a dit « je le savais, ça se voyait dans la poche de ton blouson. Pour moi, c'est oui, mais ne change pas les prénoms. La vérité, c'est déjà une fiction » et, en riant, « je parle comme Gregg maintenant, ce fut du bonheur pour moi, une bonne heure avec, toi, ça c'est du Bruno. Merci ». Elle a presque crié son merci, deux passants se sont retournés, étonnés. Puis smack, smack, deux grosses bises sur mes joues et elle a dévalé l'escalier. C'est une petite blonde qui a eu des boutons, ça se voit encore, l'après-acné, elle est un peu boulotte, le vent du métro dans ses jupes, sans bombe ni sac. Et les serpents ? La teinte ou la couleur de ses cheveux, ses traits, sa taille, tout est dans ses mots, à elle, notre Vera Dalila.

À vingt ans, je n'ai pas commencé à vivre, j'ai vécu. Je sentais toujours, entre Ludovic, mon père, et Erika, ma mère, des tensions justifiées et inutiles. Nous étions leurs spectateurs. Alex avait toujours le mot pour ne pas rire, Edmée fumait la pipe en caressant Rack, Zig & Puce disaient, ensemble, « c'est bon, nous allons observer une minute de silence ». Nous pouffions de rire, avec les parents. Pour eux, nous leur évitions le pire. Tout pouvait, tout le temps, d'un instant à l'autre, devenir dramatique. Dans l'intimité, quand nous n'étions plus là, j'imagine qu'ils avaient l'un pour l'autre d'inégalables moments de candeur et de tendresse. Otez du sentiment toutes les volontés de paraître, de subir, d'offenser ou de séduire, il ne reste que le sentiment véritable, nerfs à vif. Devant l'immeuble Cyrille et Richard m'attendaient. Zig me dit « tu as l'air d'un Pierrot lunaire » et Puce « chaque fois que quelqu'un prononce ton nom à la maison, il est à l'amende d'un franc, c'est moi qui récolte. Il nous manque trente et un francs pour la nouvelle planche à rouler. On a pensé que toi aussi tu pouvais participer ». Zig-Cyrille a pris un air martial, « on ne monte pas. Les trente et un francs tu les as sur toi ». Il tendait la main, je leur ai donné un billet de cinquante francs. Ils sont partis en riant, « elle est moche, ta rue ». « Et la monnaie ? » « C'est pour les yoyos. » Puce-Richard s'est retourné, les poings sur les hanches, « qu'est-ce qu'elle a de plus, ta Lou ! » J'ai murmuré « qu'a-t-elle de moins ? », j'ai souri et je suis rentré. Je n'écrirai jamais le roman *37, rue Romain-Leval*. Otez la gangue, le caparaçon, la manière et le ton, au sentiment, il ne reste que peu, à vif. J'ai pour Lou un sentiment vif, du brut, du rare. Josette à mon bras jubilait. Tout est transcrit. Je n'ai pas changé les prénoms. Il est dix heures du soir. J'irai attendre Lou à minuit, gare de Lyon. Lala est passée m'emprunter le sèche-cheveux de Lou, Gregg est venu m'annoncer qu'il partait « faire la tournée des plages » avec une caravane des *jeunes pour une nouvelle République*. La propriétaire du 806 est venue, de Poitiers, pour faire l'état des lieux du studio loué au vieux. Je l'ai entendue, sur le palier, dire « j'ai toujours aimé cet immeuble, je viendrai une fois par mois ». Le vieux s'appelle Raoul Germain. « Il y avait un paillason mais les jeunes, ici, volent tout. » L'étudiant iranien est rentré puis reparti. J'attendrai Lou en bout de quai. Explication, *la publicité de la misère*, ça pourrait être ce qui nous informe chaque jour, en vrac, tout, les guerres, les sermons des politiciens, les famines, les faits divers montés en épingle quand l'actualité ne fournit pas assez de menaces et de cadavres, *ne se distingue pas de sa suppression*,

ça pourrait être le savant entretien de tous ces drames, le goût rapace des journaux, des magazines, des télévisions de ne rien faire d'autre qu'informer, informer, déformer, habituer. Gregg fait semblant de ne pas comprendre. Même dans l'usage du luxe et ses publicités, la savante manipulation des rêves est une misère, une misère pire *peut-être* qui se terre et mine, terrain miné, est-ce trop penser? Pourquoi écris-je *peut-être* sans même m'en rendre compte ? Qui suis-je encore en train de ménager ? Ludo derrière son journal ? Érika, ma mère, derrière son miroir sans tain ? *Le peu* d'illusion qui me lie à Lou ? Pourquoi *le peu* ? Et les politiciens sermonnent. Qui les croit, des « vingt-ans » dont je suis ? Comme dit Lou, « vaut mieux vivre comme nous pouvons que comme les Tamouls qui émigrent, ici, et choisissent la misère plutôt que la mort certaine au Sri-Lanka. En plus, ils ne parlent que le tamil et quelques mots d'anglais, ils ne peuvent parler qu'entre eux ». Les misères dont on ne parle pas ? Lou précise « chacun pour soi, dans son coin. C'est pas vivable, c'est comme ça, toutes les habitudes sont prises ». Fin de siècle, mais elle est à nous, cette fin de siècle. Lala vient de rapporter le sèche-cheveux, « elle rentre quand, ta Colombine? » Au bout du quai, minuit moins dix, Lou me voit. Nous nous embrassons, furtivement, au fouetté, pas comme dans un film, le jeu des retrouvailles, rien de renversé. Lou me dit « en arrivant à Brive, j'étais la marraine, je ne te l'avais pas dit pour pas de moquerie, ma belle-soeur m'a dit, tu sais pour la cérémonie nous avons prévenu le curé, tu n'as pas à t'en faire pour les prières. Ça te plaît ? Ça te donne le ton ? Ils avaient prévenu le curé ! » Puis « c'est fini, ton travail? On commence un roman et on l'abandonne ». Là elle dort, les baptêmes, c'est épuisant. Elle ouvre le magasin demain matin, la propriétaire est en croisière aux îles Moustique. J'écris, je continue, le palier est inévitable, j'écoute la ville, elle dort également, elle est désertée et elle dort. Bruit de l'ascenseur, c'est Josette qui rentre du centre de tri. Gregg a remis le paillason du bon côté. Rue Romain-Leval je faisais des projets. Tous mes romans imaginés, je les ai abandonnés, je ne sais pas où je vais et c'est très bien ainsi, c'est le sujet, la prise, le crampon, l'escalade. Je ne sais pas ce que l'on veut de moi, ce que l'on veut de nous, c'est le sujet, le danger. Qui on ? Je ne sais que le régal de Lou, peau de lait et, bras dessus bras dessous, nous ne trébuchons pas, tout du même pied. Elle dort, elle m'attend en dormant. Il n'y a que cela d'important.

7.

Lundi. C'est Erika, ma mère, qui nous a réveillés. Je dois déjeuner avec elle, obligation, à midi précis à La Carpe, dans une impasse proche de son cabinet, restaurant chic, déjeuner assis, elle a donc des choses importantes à me dire. « Ton père et moi partons la semaine prochaine avec les petits, pas pour Cluny, c'est loué pour des noces et banquets un jour sur deux et il y a un camping cette année. C'était ça ou plus de toiture. » Les tuiles de grand-père Bedel ont rendu l'âme. Lou m'a dit « tu bades ce matin ? » Je lui ai répondu « il n'y a pas d'antigel dans le café tu peux le boire ». Le nez dans le bol, elle a murmuré « ne cache pas ce que tu écris, je ne le lirai pas, pas avant la fin. Si je le lis en cours, c'est fini, un autre regard ça tue. Je voudrais que tu y arrives ». J'ai dû lui demander « arriver à quoi ? » Elle a répondu « à te couper d'eux » mais elle a cassé sa biscotte en la tartinant, « moi, marraine de l'aîné chez l'un, marraine de la première chez l'autre, mon coeur est encore à Epinay, en famille, ma mère essuie une larme chaque fois qu'elle me revoit, elle voudrait que je me marie, que j'aie des enfants ». Pour ne pas casser une biscotte en la tartinant, il faut mettre deux biscottes l'une sur l'autre et tartiner celle du dessus en pensant à ce que l'on fait, pas trop fort, « comme eux », dit Lou en prenant sa biscotte tartinée, « je ne peux pas m'empêcher de les aimer. Ils font n'importe quoi, je les aime. Ils se reproduisent jusque dans les gestes et les intonations et je les aime. Tu es le roi des tartines ». Nous avons ri, le coeur n'y

était pas. Lou s'est préparée, « pour une fois, je serai en avance. Tu écris, tu as de la chance, si tu peux prendre une distance, couper les ponts, au moins les ponts S. Nous nous sommes embrassés, un peu trop tendrement, a non, Lukas, ce soir, la douche, ensemble ». « Promis ? » « Promis ! » Quand Ludovic, mon père, écrit, et j'ai dû recevoir de lui quatre ou cinq lettres en vingt ans et des poussières, le magnétophone est donc toujours sous garantie, ses lettres commencent par *Lukas* et la suite. Quand Erika, ma mère, écrit, et elle m'écrit souvent, entre deux séances ou de derrière le miroir sans tain, c'est tout de suite la suite, pas de *cher*, pas de *cher Lukas*, elle envoie des lettres décapitées. Alex et Edmée font de même. Il y avait encore un peu de savoir-vivre chez les Bedel. Il m'est souvent arrivé de penser que, derrière son journal, Ludo évoquait un autre destin que le sien, vivait une autre famille que la sienne. Nous ne nous sommes jamais fait de confidences, chacun pour soi, simple hypothèse, pas touche au totem. C'est Alex et Edmée qui l'ont surnommé *Mister Shit*. C'est moi qui ai appelé ma mère, Erika, *Mrs Psy*. Alex et Edmée ont trop peur d'elle. Ludo et Érika, ma mère, entretiennent savamment cette frayeur, un jeu, il y va de leurs enfantillages, le bonheur des papa-maman. Un magazine, du jour de ces lignes, titre *Tous les drames de l'été*, la liste suit en couverture et lettres capitales, fouette cocher, il faut que je termine ce roman avant le coup de rame, et le mot rame est dans drame, vas-y Lukas, au fouetté. Qui m'a écrit un jour *je ne t'abandonnerai pas, je ne t'abandonnerai jamais ?* j'avais eu terriblement peur, cette personne m'annonçait l'abandon, elle m'a abandonné, il m'a abandonné, Loïc, mon âge, bonne famille, rue de Courcelles, mon « meilleur copain », il disait « il faut en finir avec toutes ces conneries » ou « ça ne sert à rien de se battre », il se shootait, moi pas. Il est mort d'overdose, même pas, c'était de la lessive. Il neigeait à son enterrement, c'était beau, sa famille consternée et moi, mains dans les poches de mon parka. Dans le journal de ce matin, la photo d'un policier noir brûlé vif, on voit son visage, il donne un coup de reins, et la photo d'un jeune architecte japonais, *membre d'une secte*, dit le commentaire, donc ouf, qui s'immole par le feu, on le voit rouler dans les flammes, pour protester contre l'armement nucléaire, c'est le grand show, le spectacle tient bon, rien ne le distingue d'une éventuelle suppression, plus besoin de clamer « entrez, entrez et vous verrez », c'est partout, tout le temps. J'attends d'Erika, ma mère, des paroles de mère. Gare, gare au récit de La Carpe. C'est propre, l'esprit net, que je me présenterai à elle. Il faut que j'achève ce chapitre, quitte à écrire dans le métro. A midi tapant elle me verra comme elle ne m'a jamais vu, même le matin de ma première communion solennelle. Lira-t-elle dans mon regard que j'ose écrire, que j'ose aimer, que je tente la traversée, elle, la reine des coups de rame affectueux, les pires, un seul et on ne refait pas surface ? D'abord, glisser un mot sous la porte de Lala pour lui dire que je ne serai pas là pour le réveil de la *Belle au Bois dormant*, donnant ce qu'elle a à donner, arroser les plantes vertes chez Bruno, relever les messages sur le répondeur téléphonique de Gregg. Raoul Germain m'a demandé de lui prêter un marteau et un clou. L'étudiant iranien m'a dit « bonjour », je lui ai répondu « bonjour », Josette plaque quelques accords sur le piano. Vite, être propre et net, l'esprit net. Ou alors Erika, ma mère, veut-elle uniquement me parler de sa vice-présidence du Collège de nouvelle psychiatrie et de son adoré Massimo Carcoglione, grand maître des lessives psy qui, elles aussi, lavent de plus en plus blanc, plus blanc que blanc, toujours de nouvelles théories, cargouilles²⁴, traduction française de son nom. Il donne dans l'obscur génial, dans l'incompréhensible prophétique, « La Gargouille », dit plus gentiment mon père, Ludovic. Il l'appelle ainsi, pas devant Erika, ma mère. *Gargouille* est devenu l'insulte entre Zip, & Puce. Erika, ma mère, ne fait pas le rapprochement. « Fous le camp, Gargouille. » L'amour rend aveugle, même les Mrs Psy des miroirs sans tain. Le métro, en juillet, sans le walkman et sans Beardsley Housman gueulant *No friends at all* ou *City*,

²⁴ Peut-être..., sauf qu'Yves Navarre connaissait bien l'italien.

avec sa voix cassée, c'est l'épreuve, on ne peut plus faire semblant de ne pas vivre les autres. C'est Loïc qui m'a fait découvrir Beardsley Housman. Quand il neige je pense à lui, c'est lui la neige, depuis. Et une famille, emmitouflée, au garde-à-vous, qui se demande pourquoi, pourquoi ? L'été d'avant sa mort, Loïc m'appelait à Cluny et me disait « il neige », « il neige sur Paris, tout est blanc ». Il avait confiance en moi parce que je le laissais faire son voyage, sa traversée, aller simple, jusqu'au jour où il s'est fait refiler de la poudre à récurer. Le métro, en juillet, oreilles nues, quais déserts, dans l'autre sens les rames sont bondées de gens qui partent en vacances, ce serait un roman glacé et fatal, à lire et à suivre, le métro, en juillet, une fraîcheur et une odeur de métal, une odeur vibrante, le cahier sur mes genoux, c'est la course contre le temps, le temps du dieu Chronos qui dévore ses enfants. Je vais déjeuner avec Érika, ma mère. Lou, un jour, m'a dit « tu n'es peut-être, pour moi, qu'une vacance » et « pourquoi peut-être ? » « C'est valable pour toi comme pour moi. » Dans le métro, personne ne regarde personne, chacun lit le journal du voisin ou cherche à voir le titre du roman que tient celle ou celui d'en face. Chacun attend. C'est difficile d'écrire dans le métro, ça tressaille, les regards convergent et ne se croisent pas, l'air détaché, chacun va, midi moins dix. Changement à Palais-Royal, les couloirs de Josette, bombe de défense et bombe d'attaque, le magnétophone dans la poche gauche de mon blouson, moi aussi je suis armé. Les baisers de Lou ont un goût de pêche. Autre quai, autre ligne, autres bancs genre coquilles en plastique vert, une affiche pour un film, *Tuez-les tous*²⁵. Seconde rame sur pneumatique, le confort d'une autre ligne, ne pas écrire, il faut que ça tressaille, que tremble le stylo et frissonne le papier. Sur un journal, en face de moi, en première page, la photo d'un éléphant abattu, sur le flanc dans la boue. Les chasseurs ont fière allure. Les dépeceurs ont retiré les défenses. Sous la photo, une légende, *ils laissent le corps pourrir sur place*. Midi moins deux. J'attends Érika, ma mère, seul à une table du restaurant La Carpe. Je vais m'asseoir sur ce cahier, je branche le magnéto, début de l'acte II.

8.

La parole est à Érika, ma mère, « on écrit pour combler un manque, mon ami, qu'est-ce qui te manque donc si fort ? » « Toi, quand je suis avec toi. » Elle dit toujours *mon ami* quand on ne joue plus son jeu, c'est ainsi qu'Érika, ma mère, nous tient en propriété privée, en principe privée de rien. La parole est à Érika, ma mère. Le magnéto est son cadeau, est-il besoin de le rappeler ? « On écrit à vingt ans, et après on brasse, on se lance, on oublie, le temps oblitère. Avec un peu de volonté, on passe aux actes. j'éviterai d'employer les mots en *isme* ou en *ité* qui te fâchent. Je t'aime parce que tu me réponds comme j'aurais répondu si j'avais été libre. *Mon ami*, tu as bien des chances, moi aussi j'ai écrit mon roman, à vingt ans. Après je l'ai jeté, tout le monde le lisait dans mon regard et je n'écoutais plus que lui. » Commande du repas, deux entrées, deux plats principaux, une demi-bouteille de bordeaux et de l'eau, « gazeuse ? Non gazeuse ? » « Plate, s'il vous plaît. » La nappe est amidonnée, les serviettes sont amidonnées, dans gazeuse il y a Zeus, le rescapé de Chronos, note de l'auteur partial de ces lignes. « Alexandre a trouvé un nouveau travail, il ne prend pas de vacances, sa femme se remarie, quel saccage pour le bébé. Edmée a une nouvelle amie, ça continue. Elle est libre de faire ce qu'elle veut, ne fronce pas les sourcils, elle est libre, comme toi. Léa a pris son congé. Elle ne reviendra plus en septembre, à cause de Cyrille et Richard, elle a dit quelque chose comme, ici je ne fais pas le ménage, je fais la guerre. Nous partons pour l'Italie avec Zig et Puce chez Massimo d'abord, nous préparons un livre, et sur

²⁵ Plusieurs films portent ce nom. Il peut aussi s'agir d'une invention issue de « Tuez les tous, Dieu reconnaîtra les siens ». Un film sur le génocide rwandais est sorti avec ce titre... en 2004.

l'Adriatique ensuite, repos absolu. Ton père a des ennuis avec les syndicats. L'affaire a grandi trop vite. Il faut dégraisser, c'est son expression. Le livre que je prépare avec Massimo s'intitulera *Les Délices de l'angoisse*²⁶, les cas de trois familles, il en fournit un et moi deux. J'écris tout. Il cosignera avec moi. Moi aussi j'écris. » La demi-bouteille de vin, l'eau plate, service furtif, il fait frais, nous sommes les premiers clients, il fait même sombre, midi dix. « Lou et toi ne formez qu'un couple de célibataires. Tu verras, mon ami, Lukas, regarde-moi, je ne m'égare pas, tu verras la fourberie de l'amitié quand elle est parfaite. La première des deux familles du livre, mystère absolu, aucune faille. Je viens de les quitter, et... » Les entrées, un festin, de très grandes assiettes avec de belles choses à manger, bien disposées dedans. Erika, ma mère, a un regard sans tain. « Je t'aime quand tu ne dis rien car tu me désempares. Le titre définitif de mon livre sera peut-être *Angoisses & Délices*, au pluriel, ou *Angoisse & Délice*, au singulier, avec le signe & de l'union, de l'inséparabilité. Pour ce genre de titre il faut aller tout de suite à l'essentiel. *Les Délices de l'angoisse*, ça ne fait pas assez Carcoglione, je te parle franchement, ne dis rien, ça me va, c'est bon, toi ? Moi, c'est délicieux. » Le silence du restaurant. Et le nôtre. « La première famille, ils sont cinq, le père est comptable, originaire des Cévennes, la mère dirige une crèche, trois enfants, deux aînés de douze et onze ans, treize et douze maintenant et une petite dernière. Demande première de prise en charge, les parents annoncent un suicide collectif. Première séance, les voilà tous les cinq, par terre, assis en tailleur, les mains sur les genoux. Tous ensemble récitent des litanies incompréhensibles. Ce sont toujours les mêmes litanies, sur le même ton monocorde. Gnangnangnan-gnangnangnan-gnangnangnangnan-gnangnan, deux fois trois temps, une fois quatre temps et une fois deux. Ça dure toute la séance. Le père semble donner le signal, même à la vidéo nous n'en sommes pas sûrs. Il y a des paroles, nous n'avons pu définir en quelle langue. C'est leur langue, une secte en soi. Seule la petite dernière a pleuré lors de la quatrième séance, c'est tout. La mère est bretonne, nous cherchons, nous n'avons pour travailler que le premier entretien et leur demande. C'est une famille dans un vertige, elle psalmodie, fenêtre ouverte, il leur faut la fenêtre ouverte, bruits de rues, les bandes son sont indécryptables. Le père nous dit toujours merci, nous avançons. Nous avons essayé de travailler avec les pleurs de la petite fille. Aucun d'entre eux ne répond. Ils ont voulu venir, ils viennent, un désir les tient, c'est certain, ils ont un corps étranger, entier et étranger. Au début, pour nous, une curiosité, désormais un cas. Et il n'y a pas de représentation, rien de théâtral, un bel unisson, rien, rien à faire. Tu ne manges pas ? » On retire les assiettes de l'entrée, on dispose des assiettes propres, ballet muet, le grand service. « Tu sais, mon Lukas, j'ai connu des échecs, mais quelque part, cette famille-là m'interpelle. » Je pouffe de rire, plat principal, service impeccable. « Tu te moques de moi ? » « Non, rien, un détail, continue, je t'en prie. » « Présenter dans cet ouvrage un échec, une famille sans aucune prise, soulignera bien, d'entrée de texte, notre modestie et les errances de la thérapie familiale, ses mouvances et ses inerties, son besoin impérieux d'un nouvel angle d'attaque. Pourquoi viens-tu de rire de si bon coeur ? » Elle se sert du vin, je regarde ses lèvres, je pense à Lou, et à Josette qui oblitère les timbres à longueur de journée. « On ne peut pas être la providence de quelques-uns sans devenir le point de mire et la risée de quelques autres. Tu me fais dire n'importe quoi, ne rien dire pour faire parler l'autre, je tombe dans ce piège, je parle de providence ? » Elle hausse les épaules, de manière enfantine, elle prend un air supérieur, « il m'est parfois arrivé de penser que moi aussi je récitais les litanies d'un certain Massimo Carcoglione, des psalmodies, son discours apparemment verbeux et néanmoins sensuel pour l'initié qui y puise de quoi, toujours mieux, à l'incisive, porter remède ou secours aux familles qui font appel, qui font la démarche, qui nous demandent et qui paient de cet argent sans lequel l'acte

²⁶ Pas vu, pas pris. Idem des deux variantes qui suivent.

n'aurait pas de don. Crois-tu que nous faisons autre chose que du dépannage ? J'ai l'air de me justifier. J'explique la passion de ta mère. Crois-tu que je n'aie jamais imaginé que nous puissions nous retrouver, corps entier de notre famille, la rue Romain-Leval au grand complet, derrière le miroir sans tain, pour les morsures de Rack, le mutisme de ton père, il n'y avait pourtant pas plus blagueur et féroce que lui quand je l'ai rencontré, ou pour les amours de ta soeur, les petits bobos et les grands bobos, ce mal dont tu es atteint, comme moi, et dont il n'est question dans aucun livre spécialisé ou s'annonçant comme tel, c'est le mal de vivre, je t'engue autant que toi, Lukas, *mon ami*. Décidément, ici, on mange de mieux en mieux. » Je n'ai pas touché à mon assiette, Lou me manque, je voudrais parler de Lou, j'ai la gorge nouée, Erika, ma mère, soupire, soupire enregistré. « Tu devrais en profiter, Lukas, c'est délicieux, de la viande rouge. Je suis sûre que cette jeune fille et toi vous vous nourrissez très mal. » Elle baisse les yeux, elle prend un air de jeune fille, elle est touchante, ainsi, quand elle capitule. « Nous t'attendons, je te l'ai écrit. Lukas, *mon ami*, dis-moi ce qui ne va pas ? » Retour à la case départ, confession, non, je mange, je me jette sur mon assiette et c'est bon. Je mange comme l'ogre, diversion. Erika, ma mère, sourit. Je fais signe au maître d'hôtel, assiettes retirées, et nous voilà tous les deux, cachés derrière nos cartes respectives, à choisir le dessert. Erika, ma mère, dit « retire le *m* de famille et tu auras *faïlle*, rien que des failles, du failli, tout ce qui aurait pu se produire, aurait seulement. Lukas, *mon ami*, de quoi es-tu donc si sûr ? » Je murmure « je doute, maman ». Elle n'a pas entendu. C'est à peine audible sur la bande magnétique de son magnéto-cadeau. Une pêche Melba pour elle, un sabayon pour moi, je ne sais pas ce que c'est, je découvrirai, « deux cafés serrés », elle respire, « et l'addition en même temps s'il vous plaît ». Elle est pressée, elle accomplit sa mission, elle n'a pas encore tout dit. « L'autre famille que je fournis, c'est un cas étonnant et banal, somme toute, il nous a fallu quatre séances pour le régler. Les parents, lui, architecte, elle prof de maths dans un CEG, quatre enfants dont l'aîné adolescent et l'avant-dernier, bègue. La mère a quitté l'enseignement. Elle passe ses journées à arpenter le couloir de leur appartement. Elle prend des bains, bain sur bain. Quand le père et les enfants quittent l'appartement, elle prend son bain. Quand ils reviennent, elle est encore dans son bain. Elle ne se savonne pas, elle se frotte les bras, elle arpente le couloir de l'appartement en se frottant les bras, elle fait couler des bains à longueur de journée, ça c'est le problème posé. Aux séances, elle est comme toi et moi. Pour le fils bègue, ce fut facile, deux séances. Il y avait aussi un cinquième enfant perdu à la naissance. L'enregistrement des entretiens a tout de suite tout révélé, par recoupements, une enfance de l'art, un plaisir, oui un plaisir. Tu as l'air tellement passionné, tu liras la réponse dans le livre, si tu le lis. Ton rapport à cette jeune fille est absolument négatif et stérile. Après tout, je fais le même métier que ton père. C'est décidé, je le quitte. Je resterai avec Massimo. Je les laisserai partir tous les trois pour l'Adriatique. J'ai prévenu Alex. Pas Edmée. Te voilà prévenu. » Le sabayon est décevant, Erika, ma mère, dévore sa pêche Melba. « J'ai bien dit absolument négatif et stérile. » On apporte le café et l'addition. « Sais-tu que, des trois aînés, tu fus le dernier à apprendre à nager ? Nous revenions d'Italie. Nous avons fait halte à Menton à l'Hôtel des Anglais, en bordure de mer, une nuit avant le grand trajet pour Paris. Le lendemain matin, juste après le petit déjeuner, ton père, et c'est son côté Bedel, la règle de Cluny, a suggéré que nous prenions tous un bain avant la route. Je ne me souvenais pas que c'était la première fois que tu voyais la mer. A l'aller nous étions descendus par le Mont-Cenis. J'étais loin de m'imaginer que j'aurais encore deux fils de ton père. Dans la mer, nous nagions, pas très loin, ton père, Alex, moi et Edmée. Toi, tu restais là où tu avais pied. Il a suffi d'une vague, d'une petite vague de la Méditerranée, qu'elle te soulève, pour que tu te mettes à nager, sans même t'en rendre compte. C'est important. Tu étais fier, après, dans la voiture. Je me le rappelle. Tu te le rappelais ? » « Non. » Elle a mangé sa pêche Melba, je n'ai goûté qu'à peine le sabayon. Erika, ma mère, boit son café et pose un billet

de cinq cents francs sur la table pour l'addition, bruit du billet plié dans l'addition elle-même pliée dans une soucoupe. Le billet déborde. « Je ne rentrerai pas d'Italie. C'est un au revoir, *mon ami*. Ça ne m'amuse pas de te parler ainsi. Cyrille ressemble à Massimo ? Alors tout est dit. Bois ton café, il va être froid. » Le restaurant s'est rempli. Érika, ma mère, me tend une enveloppe. Je lui dis « non ». Elle insiste. Je répète « non ». Elle reprend l'enveloppe, elle regarde sa montre. « Il faut que je me dépêche. Nous prenons des familles en plus à cause du mois d'août: Ne bouge pas, je m'en vais. Ton père ne sait rien. Va le voir de temps en temps à son retour. Il aime ta Lou, lui. » Elle se lève, m'embrasse sur le front et fait une sortie de petite fiancée alerte, en robe claire. Elle se retourne. « Garde la monnaie, ça te fera au moins un dîner avec elle. » Le grand-père Bedel disait « bye bye bourgeoisie faurénne ». La grand-mère jouait du piano, à Cluny, les beaux soirs.

9.

Mardi matin, le rapport à Lou, c'est mon secret, ce n'est pas le sujet. Nous nous faisons l'amour avec désir et plaisir et nous fuyons ensemble. Dans le journal du jour sur une seule colonne, *otages, gouvernement, démission, enlèvement, remaniement, coup d'Etat, sauve-qui-peut la famine, argent, fraude, encerclement*. Ici, *les habitants se déplacent ou fuient à la recherche de nourriture et d'eau*, là, *une capitale est en voie de disparition, les affrontements dépassent tout ce qu'elle a connu depuis des années*, un peu plus loin, *un politicien déclare eux c'est eux, nous c'est nous*, et ici, à ces pages, Lukas Bedel écrit, mardi matin, *le rapport à Lou, C'est mon secret, ce n'est pas le sujet. Nous nous faisons l'amour avec désir et plaisir et nous fuyons ensemble*. « Craignos », dirait Zig, « tais-toi, Gargouille », répondrait Puce. Nous fuyons cela, ensemble, quel racolage partout, tout le temps, si vous faites la publicité de la misère, ne la distinguez jamais de sa suppression, ayez au moins l'esprit à cela, à qui je parle, à qui parler ? Les poussières de mes vingt ans aveuglent, vent de sable, et j'avance ici le bras devant les yeux. Les amours d'Erika, ma mère, pour Massimo Carcoglione me font autant d'effet que de la voir manger sa pêche Melba. Son livre, *Angoisse & Délice*, marquera-t-il la fin d'un carnaval ? Bruno est rentré plus tôt que prévu. Il veut réfléchir pendant un jour, seul, dans son 805. La caravane de Gregg a fait un fiasco, « il pleuvait sur les plages, nous n'avions personne à qui nous adresser ». Il prend sa douche. Lala m'a laissé un petit mot me demandant de ne pas la réveiller avant deux heures de l'après-midi. Elle a signé ta Transamazonienne de l'aube. Érika, ma mère, est en train de s'inventer une histoire vraie, le mirage est là, le délice, Cyrille est mon frère à part entière, le Zig, indissociable de Zig Puce, chacun assiège l'autre. Cette profonde vallée par laquelle chacun de nous voudrait et pourrait fuir est dominée, surveillée par tant de propriétaires qui agissent soit en silence, subrepticement, bruit des pages du journal que l'on tourne, soit par arrogance et désespérance, les deux allant ensemble si le, ou la propriétaire, Erika, ma mère, dans le second cas, n'ont pas totalement oublié leurs enfances respectives. J'aime Érika, ma mère, pour ses errances et ses appels au secours, déguisés en appels au recours, toutes sortes de recours en toutes sortes de grâces pourvu que l'autre écoute, l'écoute, elle. Cyrille est mon frère, je persiste et signe. Lou a les vertus de l'eau, le sourire clair et le regard pur, souvenir d'un poème que j'ai lu, que j'ai aimé et que je lui dédie, ici, à cette ligne, comme si j'en étais l'auteur²⁷. Depuis hier Josette fait des gammes, elle apprend, c'est touchant, exaspérant et bon signe. L'étudiant iranien s'appelle Mehdi Kashani. On déménage au septième. On emménage au troisième. Le vide-ordures a été

²⁷ Poème de Victor Segalen (1878-1919) intitulé *Mon amante a les vertus de l'eau*. Mon amante a les vertus de l'eau : un sourire clair, des gestes coulants, une voix pure et chantant goutte à goutte (...).

bouché entre le quatrième et le second sous-sol par des couches pour bébé. Il y a des bébés dans l'immeuble, pendant la journée ils sont dans des crèches. Raoul Germain m'a rendu le marteau et le clou, tordu, « on ne peut rien enfoncer dans ces murs. J'ai tapé à côté du clou, j'ai déchiré le papier mural auquel la propriétaire, cette grincheuse de Poitiers, tient tant. Qui est en revanche la dame étonnante qui vit à côté de chez moi ? » « C'est un homme, monsieur Germain. » « Pouvez-vous lui dire que son parfum est passe-muraille et qu'il me plaît ? » Lukas de la rue Romain-Leval parle de cela avec régal, le régal est suspect, il faut descendre les poubelles à la main, second sous-sol, niveau parking, 31 *bis*, rue du Chemin-Vert, derrière la Bastille, autre entassement, autre promiscuité, autre manière de ne pas vivre ensemble. Régal ou délice, même combat, même angoisse. J'ai une vie derrière moi. Érika, ma mère, me regardait hier comme si elle en avait une devant elle. Elle fait comme si, voici, mardi midi. Dans mon rêve, la nuit dernière, une horde traversait une plaine, loin, je la voyais à peine, mais j'entendais son cri, à l'unisson, « taal », « taal », « taal ». J'ai demandé à Mehdi. Il m'a dit que ce mot signifiait « viens » en arabe. Second sous-sol, chacun son sac à la main, lui et moi. Dans le rêve, il y avait vent de sable. À quoi rêve Lou quand je rêve, moi ? « Taal. » Couper une rose, c'est se donner l'assurance d'une autre rose, sagesse du grand-père Bedel, il m'aimait, je l'aimais, il commentait « va offrir cette rose à ta mère. Deux ou trois autres vont venir, plus belles encore ». Il est mort, j'avais sept ans, l'âge de raison. Depuis, la maison de Cluny est en indivis, l'indivision se peut-elle en famille ? On loue, on restaure. Les noces des autres ont désormais lieu là. Ma mémoire ratisse le gravier de la terrasse, il ne doit surtout pas y avoir de traces de pas. Pour les mauvaises herbes, le grand-père Bedel nous payait au chapeau. Il nous tendait son canotier et, pour un chapeau rempli, selon l'invasion du gravier de la terrasse, nous avions deux à trois bonbons anis étoilé, deux billes façon agate, une pièce de monnaie quand la récolte se faisait rare. Alex ne travaillait qu'à ce moment-là et seulement contre monnaie trébuchante. Edmée suçait toujours un gravier, comme un bonbon, et le crachait avec un air gangster. Érika, ma mère, lui offrait des jupes. Dans la nuit, Edmée s'en faisait un pantalon. Toujours en pantalon, Edmée. Emile, le grand-père, me disait d'aller me promener dans la plaine, « fais le grand tour pour moi ». Il est mort sur la terrasse. Il est tombé, raide comme une canne, avec sa canne. Je n'ai pas connu Lucile, ma grand-mère, à qui, jeune fille, Gabriel Fauré avait dédié une sonate en sol majeur, piano mort, le cercueil de Lucile est au milieu du salon. C'est elle, en mourant, qui a dit à mon grand-père « n'oublie pas, où que tu ailles, du haut du ciel je te surveillerai ». La famille ne supporte pas la caricature, elle ne supporte ni l'esquisse ni le pastel, ne faudrait-il, à son sujet, que les artifices du mensonge ? Pour ce qui la concerne, rien n'atténue jamais vraiment, aucune circonstance atténuante, tant et tant de rancunes à ensevelir avant de pouvoir dire la surface d'une terrasse, son gravier impeccable, sa vue imprenable sur le ciel, la famille est une caricature en soi, égale à elle-même, quelle qu'elle soit, d'où qu'elle vienne et se tienne, elle ne supporte pas qu'on la rehausse. La horde du rêve criait « taal ». Le bel ailleurs n'existe plus. Dans le journal du jour, sous le titre *Dernier voyage au bout de l'oubli*, récit de la découverte, non loin d'ici, dans son appartement, d'une retraitée de soixante-trois ans, cadavre momifié depuis le 7 novembre, le journal intime qu'elle tenait régulièrement s'arrête ce jour-là sur les phrases *j'ai décidé de me laisser mourir de faim*, et *j'ai de graves difficultés financières, je suis lasse de la vie*. Non loin d'ici ? La concierge continuait à glisser le courrier sous la porte ? De novembre à juillet ? Qui se souviendra de cette Mlle Penchont ? Le bel ailleurs n'existe plus. Mlle Penchont fut-elle une Lou, peut-être eut-elle un Lukas, couple de célibataires ? L'oubli n'a pas de bout, un seul voyage, toujours le même. Dans le même journal, des titres, en vrac, *détecteur de faux billets menteur, les braqueurs du petit matin, souvenirs et riffif, ça sent la poudre, voyage au bout de la faim, procès, rage, requins, séisme, division, bavure, non-lieu, recul, sueurs froides, tout feu tout flamme, retour de râteau, bras-de-*

fèr constitutionnel, roman d'espionnage série B, le rallye des mille lacs, choc, tourmente, douche froide, il ne faut pas toucher à l'actualité, le bel ailleurs n'existe plus, glisser le courrier sous la porte, s'il y en a, c'est tout. Lou a les vertus de l'eau, le sourire clair et le regard pur. Je l'ai rencontrée il y a un an, un an aujourd'hui, un jour comme les autres. Je vais acheter un gâteau, avec une bougie. Ce sera la surprise. Elle vend des fringues, fin de soldes. Erika, ma mère, s'invente une histoire vraie. A ce détail je la respecte et l'admire, je me reconnais et ne me connais plus du tout, elle annonce sa jalousie de Lou, elle donne prise, c'est l'aval de la rivale. Comment a-t-elle dit, *complètement négatif et stérile* ? Quand j'ai dit à Lou que je n'avais pas pris l'enveloppe, elle a murmuré « enfin », *il n'y a que les murmures pour être entendus et que le quotidien pour modifier le quotidien*. Où ai-je lu cela, emprunt, répétition ? Je le dédie à Lou et à un an de vie commune pas si commune que ça, de vie privée pas privée de palier. Rue Romain-Leval il n'y a qu'une seule famille par étage, d'un étage à l'autre on ne se salue pas, ici aussi, reste le palier, le « vous allez bien au même étage » pour commencer, forcément, heureusement, et après, très vite plus rien. Lou a les vertus de l'eau, le sourire clair et le regard pur. Le courrier pour Lala est adressé à *Maria-Lamberta Ulves da Rassecca da Pohrinho, 31 bis, rue du Chemin-Vert, 75011 Paris*, si son nom ne figure pas en entier, elle se fâche et répète « c'est une insulte », qui invente quoi? Mardi, treize heures, il faut que j'aille la réveiller. Lou vient de m'appeler du magasin, « je t'invite, ce soir ». « Non, Lou, ça se passera à la maison. J'ai tout prévu. » « Sacré badeur, à tout à l'heure. » Elle a raccroché, elle raccroche sec, j'ai le coeur, alors, qui fait tic et pas tac, une seconde, pour une seconde de bonheur. Lala m'a demandé d'une voix plaintive, de son lit, de revenir dans une heure. Raoul Germain écoutait derrière sa porte, je l'ai senti. J'ai glissé le courrier de Lala sous la porte. Sur la porte du 808 le syndic de l'immeuble a fait apposer un avis, *le vide-ordures étant bouché, les colocataires sont priés de descendre directement au sous-sol n° 2*. Réparation prévue début septembre, compte tenu des congés annuels. Le 806 a donc désormais les oreilles de Raoul. Au 805, silence, Bruno médite, il a quitté Sète parce que sa soeur Hélène a crié dans l'escalier « madame Sida ? Le dîner est servi ! » Au 804, Josette ne fait plus ses gammes, elle pleure, on peut l'entendre du palier. Gregg est furieux parce qu'on a volé son paillason, Silence chez Mehdi Kashani. Retour au 802, chez nous. Il faut que le dîner de ce soir soit une fête, pour nous, un an. Dehors, il fait gris, il pleut, il faut que j'achète de l'encre et une bougie, de novembre à juillet la momie d'une mamie, mademoiselle Penchont, j'écris pour elle, on n'écrit pas pour soi.

10.

La parole est à Josette, « je ne restera pas longtemps, Lukas. Pardon pour les gammes, je reprends tout de zéro. J'avais écrit à Vera Dalila, elle m'a répondu, j'ai compris, une photo dédicacée, ce n'est pas ce que je lui demandais, dans ces cas-là on ne répond pas du tout. Elle a un secrétariat, business, je comprends, si au moins c'était elle qui avait signé, si j'en étais sûre, même pas. J'ai décidé d'être moi, c'est la fin de Sniff-sniff. Je ne te gêne pas, assise là ? Ça, c'est un cadeau pour vous deux, je sais que c'est ce soir. Lou a dit la date, ici, un jour de réunion ras-le-bol, cet hiver, je l'avais noté. C'est rien comme cadeau, une pensée, de toutes les façons je dois être au Centre à dix-huit heures tapantes, deux retards la semaine dernière et un premier avertissement. Il paraît qu'ils n'ont pas le droit, ils le font. Je suis de nuit en ce moment. Au service changements d'adresses provisoires. C'est bien chez vous parce qu'il y a deux fenêtres et l'angle. Si tu parles de moi, si tu écris ce que je te dis, tant pis, tant mieux, c'est risqué. Si tu parles du temps présent, du temps qui court, au jour le jour, comme nous, comme nos jours, c'est fini d'avance. Ce que les gens veulent, c'est du rêve. Ce que je veux, moi aussi, c'est autre chose, autrement. Vera Dalila

me faisait rêver. Je me croyais elle. C'est Josette qui te parle maintenant. Je peux t'aider à mettre la table? Je ne resterai pas longtemps, il faut que j'apprenne à réussir mes sorties. Les entrées, c'est plus facile. Comme Vera Dalila avec son tube inusable, *Je chante pour vous*, ça marche à tous les coups, j'ai marché, le coeur battant. En fait elle chante pour s'acheter des vaches. A chaque concert, une vache. Elle l'a dit. Elle ferait mieux de gueuler *je chante pour m'acheter une vache*. Seulement voilà, on ne rêverait plus. Vera, j'ai fait une croix dessus. Je fais des gammes, je serai moi. J'aurais voulu te dire l'amitié funéraire des gens qui viennent vers toi et te demandent si *ça va*, avec juste ce qu'il faut dans l'intonation pour, que tu sois obligé de répondre que ça ne va pas, pourquoi, et livrer ce que tu veux chasser de ta mémoire, comme dans la chanson *Les Papillons noirs*. Moi je réponds, je me force, je reprends ma respiration, je me maîtrise comme on dit, et je glisse un *ça va*. Une fois sur deux, presque deux sur deux, on me relance avec des *tu as mauvaise mine, ça ne va pas, dis-moi ce qui ne va pas ou pourquoi pleures-tu ?* Oui, j'ai de la hargne et de la rage, pas de la haine, j'en suis bien incapable. Il me suffit de brefs instants de courage quand on reprend face et front, comme l'autre jour, quand tu me donnais le bras. Je me dis *peut-être demain*, de plus en plus faiblement *peut-être* et invariablement *demain, demain*. Pardon, Lukas, si tu enregistres, là, maintenant, c'est pour toi, pour moi, pour nous, ce n'est même pas sentimental et romantique, tiens, je devrais en faire une chanson romantale et sentimentique, pour le moment je trie, tout crie, je donne dans la réexpédition, j'ai de la hargne et de la rage, pas de la haine. Je sens de la haine, souvent, partout, soit violente, à visage découvert ou insidieuse, soit rongeante, mesquine et même badine, tout en sous-entendus et en rancoeurs. Ça tourne très vite dans ma tête, de moins en moins peut-être et immuablement demain, demain. Ma mère me parlait comme à un nounours. Elle réglait ses comptes avec un nounours. C'est pas plus difficile que ça. Moi je grandissais et elle me parlait toujours avec la même voix, sur le même ton, pourquoi? Un couple venait chaque année, à l'hôtel, chez nous, avec un boa. Mes parents leur cédaient leur chambre parce qu'il fallait une baignoire dans la salle de bains, pour le boa, le lit du boa. Un couple sans enfant. Lui, de Dusseldorf, ventripotent, l'air passe-partout et elle, blonde, décolorée, de Hambourg, sans âge, un couple lisse avec boa. Mes parents les adoraient, des clients, quoi. Pour moi, pendant leur séjour, c'était plus de bain, plus de douche, la rage. Après le départ du couple, la première année, j'ai pris un bain, une seule fois, terrifiée. Le boa avait dormi là. Ça te fait sourire, tant mieux. Je vous envie, un an, une bougie, qui la soufflera ? Il faut du bref, même toi tu es pressé, tu souris, très vite tu ne souris plus, il te faut des images. Tu as tout le temps pour ton roman, notre roman, alors ? Quel événement ces gens étranges avec boa, ils revenaient chaque année, des clients fidèles. On se forge une rage, Lukas. Puis, une année, ils arrivent sans leur boa. Ils l'avaient perdu à Strasbourg, je ne sais plus quel hôtel, le boa vit là-bas, il va de baignoire en baignoire, par les tuyauteries, il s'est perdu. Mon père leur a posé la question de savoir pourquoi ils voyageaient avec un boa. La dame blonde a éclaté de rire, le monsieur passe-partout a répondu « pour qu'on se souvienne de nous ». Tu ris de bon coeur ? Vrai ? La hargne vient après la rage. Comme ils n'avaient plus de boa, pour qu'on se souvienne d'eux ils ont acheté un terrain et ils ont fait construire une maison avec piscine, sur la colline, en face du village, en face de la pension. Alors j'ai appris à attraper les couleuvres. J'en ai jeté une dans leur piscine, la nuit de leur arrivée. Le lendemain, aucun commentaire. Ça leur a peut-être fait plaisir. C'était à l'époque des draps en papier. J'avais vingt ans. Pas très belle, la Josette. Vera Dalila, cette vieille peau qui fait de l'effet, trop de copines autour d'elle, la Vera chantait déjà pour moi. Pardon, Lukas, il faut que j'arrête, vite, les draps en papier, un mec qui a peur des taches, monsieur et madame Boa en haut de la colline, entre-temps ils se sont mariés au village, banquet chez nous, plein de Mercedes et de BMW devant la pension et il a suffi que je trouve une vipère, une vraie, petite, à tête triangulaire, une perfection, dans un piège, en bordure de bois, pour que

l'idée me vienne d'aller la jeter dans la boîte aux lettres de monsieur et madame Boa et de quitter le village dare-dare, avant le passage du facteur et le ramassage du courrier. La suite, je ne l'ai jamais sue. J'aurais tant voulu mieux te parler des serpents. Prendre le temps. La suite, c'est Paris, maintenant, sept ans plus tard, du comme hier. Après tout, ça m'a peut-être donné l'idée d'entrer aux P & T. C'était ça. Les serpents. Je te les devais, c'est ma contribution à ton roman. Faut que je m'en aille. Je voudrais bien souffler une bougie, un jour. Comment fais-tu ? Tu recopies ? Mot à mot ? La voix est-elle dans les mots ? Ça sent bon. Encore une minute et en avant pour les enveloppes de réexpédition. Vous partez quand en vacances, vous ? Vous allez où ? Tu me prêteras ton magnéto ? J'enregistrerai des bandes quand tu ne seras pas là. Un roman qui s'écrirait avec l'auteur en vadrouille. Tu ne veux pas ? Moi, je prendrai des vacances en novembre. J'ai fait ma demande trop tard. Où aller en novembre, je te le demande ? N'oubliez pas d'ouvrir mon cadeau, ce n'est pas un serpent. Promis ? Ça y est, je pleure. Dehors il pleut. Tant mieux. Quand on pleure sous la pluie, ça ne se voit pas. Je vous aime. »

11.

Ça ne servirait donc à rien de vouloir changer le monde ou changer de monde, faudrait-il le laisser à ses laideurs, à ses horreurs, à ses tromperies et à ses manques, prendre ce que l'on peut rendre, un bouquet de violettes, et laisser aux autres le soin de saluer le monde pour le bafouer plus encore ? Mercredi matin. Hier, j'ai accompagné Josette sur le palier, j'ai appelé l'ascenseur. Elle m'a dit « ici, chacun vit seul », elle a noué très fort la ceinture de son imperméable, « comme partout ailleurs. C'est la loi du chacun pour soi et je n'en veux pas ». Hier, Lala s'est réveillée en retard. Elle n'a pas pu prendre son service aux Bains thaïlandais de la rue Vivienne dont elle est la déesse, dit-elle, parce que la plus experte. Hier, en fin de journée, j'étais allé acheter des fleurs, il en manquait pour le dîner An I, il y avait conciliabule dans l'entrée de l'immeuble, les pieds dans les prospectus que tout le monde jette par terre, une dame bon genre, « au troisième, ça ne pouvait pas être nous ! », la péripa du premier, « moi ? des couches ! », un couple du quatrième très culpabilisé, avec bébé, « nous savions très bien que ce n'était pas ça » et un pompier célibataire qui vit, je crois, au 206. Il venait, avec une tringle spéciale, « on n'allait tout de même pas attendre septembre », de déboucher le vide-ordures et de trouver le paillason de Gregg, coupé en deux, une moitié avec Wil et Bien, l'autre moitié avec kommen et venue. « Il n'y a pourtant pas de Boches dans l'immeuble », a dit la dame du troisième en vérifiant les noms sur les boîtes aux lettres. La péripa lança « c'est Babel, ici, madame ». « Oh vous Babel, c'était quoi Babel, un lupanar ? » « Moi j'appelle ça un bordel, madame », le ton monta, le bébé se mit à crier, je pris l'ascenseur avec la petite famille en face de moi, et mes fleurs à la main. J'avais l'air d'un con. « C'était pas nous », répéta la femme au bébé. Le mari dormait debout. C'était pour lui fin de journée de travail, et pour moi, pour le dîner, tout était prêt. J'avais déjà transcrit la seconde bande de Josette, un boa. Lou arriva, la bise, la douche à deux et le dîner, nus, en tête à tête, fenêtres ouvertes, bruit de la pluie, sans rien nous dire, pas un mot, des regards pleins, juteux, les petits riens qui comptent et racontent. C'est Lou qui a soufflé la bougie, « l'égoïsme a du bon, surtout quand c'est le mien ». Puis elle a levé son verre, « à ton roman, j'y pense tout le temps ». Nous avons trinqué, nous nous sommes couchés. Là, le jour se lève, Lou dort, côté Mehdi Kashani. Le cadeau de Josette, deux petits coquetiers en forme de poussins qui picorent. Je ne fais plus aucune différence entre les famines de tel pays, trop grande sécheresse, de tel autre pays, pluies diluviennes, et la mort de cette dame, quel était son nom déjà, qui s'est fait mourir de faim. J'ai vingt ans et des poussières, pas d'illusion, et si j'étais, moi aussi, ici, à chaque ligne, derrière un miroir sans tain ? Lou s'est retournée, a ouvert les yeux, m'a adressé un clin d'oeil et s'est

rendormie en serrant contre elle mon oreiller, je crois même qu'elle l'a embrassé. Répétition, lorsque j'écris à Erika, ma mère, et que j'achève par *je t'embrasse, Lukas*, j'ai toujours l'impression d'écrire *je t'embarrasse Lukas*, elle est là, elle surveille, elle se penche sur ces lignes, elle est jalouse, elle annonce sa jalousie, la jalousie déclarée en la plus subtile des cruautés, faut-il que je m'explique ? Le roman s'écrit, je suis, je suis je, hors jeu, hors de moi, en Lou. Mercredi, le jour s'est levé, nous dormons volets levés, ces volets roulants, stores verticaux, qui grincent chez les voisins à l'heure du dîner et du journal télévisé et si tôt le matin. Au huitième, il n'y a que le ciel pour nous voir, pas de vis-à-vis, comme cette page qui inaugure le jour. J'ai rejoint Lou, dans le lit, et nous nous sommes fait de cet amour, *totalemment négatif et stérile*, dirait Erika, ma mère. Que pense mon père en tournant les pages de son journal? Lou s'est rendormie, j'ai regardé les toits de Paris, j'écrivais en regardant les toits, les nuages d'après la pluie, une promesse de beau jour à l'est. C'était il y a un an, gare de Lyon, j'avais décidé de ne pas suivre le clan à Cluny, trois fois rien dans un sac et de l'argent de la rue Romain-Leval, je regardais le tableau des trains au départ, je cherchais une destination, j'ai remarqué Lou, devant le tableau, comme moi, sourire échangé. Je lui ai offert un diablo menthe au buffet de la gare, elle a pris un panaché. C'est comme ça que tout a commencé. Elle m'a dit « tu vas où, toi ? » J'ai répondu « je ne sais pas ». « Alors on y va ensemble ? » Elle m'a dit tu, c'est ce qui m'a plu. Nous sommes hypothéqués, bradés, décidés d'avance, au huitième il n'y a pas un seul poste de télévision, c'est un palier rare. Lucile Bedel, ma grand-mère, ne retirait ses gants que pour jouer du piano. Pour la nuit de la conception de Ludo, Ludovic, mon père, les a-t-elle retirés, les avait-elle encore pour regarder Emile Bedel, le grand-père, du haut du ciel, partout où il irait ? J'avais cinq ans, Edmée six et Alex huit, réponse d'Érika, ma mère, une paire de claques. Les Mrs Psy ne giflent pas, elles claquent. J'ai ce jour-là regardé Érika, ma mère, à tout jamais un regard interdit, égal, brutal. Elle n'a jamais recommencé. Mercredi matin, premiers rayons de soleil, beaux nuages à la dérive, je range les assiettes du dîner sans faire de bruit, les verres et les couverts, je secoue la nappe par la baie de droite, sur la loggia. Lala vient de rentrer, Josette l'a précédée de peu, sans faire de bruit j'ai préparé la table du petit déjeuner. Je suis la Léa de Lou, Léa s'en va, Rack la mordait tout le temps, Zig & Puce se moquaient d'elle. La vraie raison, c'est Rack, Rack défend Edmée, sa fuite, Edmée se défend, elle fait comme elle veut même si je ne peux pas imaginer ses étreintes, même si je ne peux pas imaginer les étreintes de Bruno, même si Gregg jouit seul, c'est le genre, même si Sniff-sniff a la tête bourrée de draps en papier, même si la main de Lala est experte. Et Mehdi Kashani ? Et Raoul Germain ? Même si ! L'odeur de café réveillera ma Lou, fin de l'An I, début de l'An II, nous allons inaugurer les coquetiers. Au walkman, sans faire de bruit j'écoute Beardsley Housman, *Star, City, I am nobody* et surtout *No friends at all*, chacun pour soi, il fait soleil, c'est l'heure pour les oeufs à la coque. L'eau frémit déjà. Lou vient de bouger. Une vie et rien que Lou. J'ai gardé la bougie, soufflée. Je la rallumerai au dernier mot de ce roman mort-vif. La variation n'est plus un procédé d'écriture mais un procédé d'expression, une procession, une excursion. Après avoir terminé son panaché, au buffet de la gare de Lyon, Lou m'a dit « nous allons chez moi ? » J'étais déjà debout, « tu ne finis pas ton diablo ? » Nous avons passé le mois d'août chez elle, ébahis, reconnaissants, nous faisons connaissance, nous prenons la juste et exacte mesure l'un de l'autre. Son chez-elle est devenu chez nous. Nous sommes même allés visiter Versailles avec un car de touristes japonais, de vraies vacances, Paris nous appartenait. *Souvenir n° 1*, j'ai trois ans et quelques semaines, je suis sur les épaules de mon père attaché à une corde qu'Érika, ma mère, tient et qu'Alex et Edmée ont ordre de ne pas lâcher. Il y a foule dans les rues. Mes parents parfois s'embrassent ou embrassent des amis rencontrés, ils nous oublient tous les trois. Mes parents se sont mariés en mai 1958. C'était mai 1968, je l'ai su après, une corde, une famille, la foule, la rue, des parents qui ne s'embrasseront jamais plus devant nous.

Au retour, la rue Romain-Leval était déserte et calme, comme à l'ordinaire. Excursion n° 1, fin, clap, séquence, pas de variation. *Souvenir n° 2*, j'ai seize ans, il y a peu de temps et, pourtant, comme un siècle déjà. Nous sommes au restaurant de la tour Eiffel, au premier étage. Nous fêtons en famille mon succès au baccalauréat. Léa garde Zig & Puce, elle fait aussi la baby-sitter. Edmée est en pantalon rouge, foulard rouge, et Alex en costume cravate, comme mon père. Il y a le parrain de mon père, le juge Kappus, lui-même filleul du grand-père Bedel. Il y a Mme Kappus qui ne dit pas un mot. Le juge vient de prendre définitivement sa retraite, ils arrivent des Charentes « pour trois jours seulement, la première fois depuis trente ans ». Le juge parle de la Jabeuse, une rivière où il se baignait nu quand il était jeune homme. Il y a aussi Massimo Carcoglione, de passage à Paris pour la préparation d'un séminaire. Le repas semble exquis mais personne ne mange avec joie. Ludovic, mon père, n'écoute pas son parrain. Alex a rendez-vous avec sa fiancée. Massimo Carcoglione est pressé de repartir. Sous nos pieds, le vide, premier étage, tour Eiffel. Après le dessert, fruits déguisés, paroles en l'air, « et toi, Lukas, que vas-tu faire maintenant ? » et « il faut venir nous voir, en Charente ». Un violoniste s'approche de Mme Kappus et lui demande ce qu'elle veut entendre, elle répond « la *Valse triste* de Sibelius ». L'addition est arrivée en même temps. De retour, rue Romain-Leval, sans Alex, sans Edmée, « bonsoir Léa, merci et à demain », l'appartement était vaste et calme, comme à l'ordinaire. Excursion n° 2, fin, clap, séquence, vague bruit de querelle de mes parents, dans leur chambre, première et dernière fois, ils crient. Je sors en catimini. Cyrille et Richard, sur le pas de la porte de leur chambre, me surprennent et disent en chœur « on t'a vu, on le dira ». Je leur donne un franc à chacun, c'est le tarif, double clap, je verrai si je laisse le tout au montage, les chutes d'un roman font le roman, les silences également, cinoche, pas de variation. Tout est spéculation. On spéculé, même et surtout sur les malheurs des autres, sur leurs bonheurs, sur tous, sur tout. Et moi je bade. Il y avait le monde et le reste était vide. Mercredi matin. Lou prend son café. Je lui prépare une tartine. « J'ai fait un rêve, dit-elle, je l'ai oublié. » Le bol à deux mains, le nez dans le bol, je vois à peine ses yeux, « pourtant, dans le rêve, je me disais, ma Lou, ce rêve, il faut que tu te le rappelles pour le roman ». Elle pose le bol, me regarde. Je lui tends la tartine. Elle dit à mi-voix, avec un air désenchanté que je ne lui connaissais pas, « c'était un rêve simple, il fallait surveiller, nous étions de garde, un seul mot pouvait nous perdre. Je ne sais plus lequel, ni où, ni quand, ni pourquoi. Ça me reviendra. Dernier jour de soldes aujourd'hui. Les patrons ont envoyé une carte postale des îles Moustique. Ils vont ensuite remonter le fleuve Oyapock, en Guyane. Toujours en avance d'un troupeau de touristes, ceux-là. Comme disait mon grand-père allemand, *ni poisson ni viande, c'est tout simplement du mauvais voyage*. Sur la carte collective, les patrons nous ont écrit *veinards vous allez partir, vous aussi*. Demain, vendredi et samedi, on fera l'inventaire. Samedi soir, Lukas, nous partons pour où? L'argent, j'en trouverai. Tu as bien fait de refuser l'enveloppe, bien fait ou mal fait, on s'en contre-balance. J'en trouverai, des sous. Partir pour où ? Plage ou alpages? » Dernière gorgée de café, « j'aime quand tu souris, comme ça, l'air béat ». Elle fait sa toilette, s'habille, s'en va. Sur le palier, bise furtive, j'ouvre la porte de l'ascenseur, nous nous tenons par la main, la porte de l'ascenseur se referme et nous coupe l'un de l'autre. Lou a juste le temps de dire « travaille bien » et moi « je t'aime ». Lou a donc un grand-père allemand, comment dit-on *ni poisson ni viande* en français ? C'est où la Guyane et le fleuve Oyapock? J'écris dans le vide, *Valse triste* de Sibelius. Il ne faut pas lâcher la corde nouée autour de la taille. Moi, je vois tout de haut, mains à plat dans les cheveux de mon père. Gregg a remis en place les deux moitiés de son paillason, il a recollé en dessous, la porte de son studio est entrouverte. Du haut des épaules de mon père, je voyais la foule et des rues envahies. Il y avait du monde et il n'y avait personne.

Souvenir n° 3, Cluny, l'été, un jour de pluie, Émile, le grand-père, me regarde dessiner, « si tu tailles un crayon et si tu appuies trop fort, la mine se casse, la gomme, elle est bannie. L'art commence au savoir-tailler le crayon et à l'esquisse ». Après, au dîner, la famille était attentive et silencieuse, comme à l'ordinaire, peu solidaire. Excursion n° 3, coda, fin, clap, séquence, pas de variation, cinoche. Le temps de prendre mon magnéto. Chez Gregg, la parole est à Gregg, « Lala m'a prévenu, tu enregistres tout, tout ce que je dis maintenant ? Tu peux prendre des grands airs pour ceci, des grands airs pour cela, tu es comme les autres, tu pilles, tu es de la race des pilleurs. Le paillason, ce n'est ni toi ni Lou, encore moins Lala et pas du tout Josette, j'ai ma petite idée, ferme la porte s'il te plaît ». Il est nu, il sort de la douche, il se frotte hardiment avec une serviette, plus *pompabenzina* que jamais, « ce n'est pas Bruno, c'est le nouveau voisin, tu le connais? Je vais prendre mes renseignements. Il doit être fiché quelque part et j'ai mes entrées ». *Souvenir n° 4*, Cluny, l'hiver, un jour de neige, un arbre de Noël près du piano, je joue tant bien que mal, ritournelles, Emile, mon grand-père, me demande d'arrêter, ferme le clavier et m'ordonne de me lever. La banquette sert de casier à partitions. Il en prend une, « la sonate de Fauré, sa sonate, elle la connaissait par coeur, cette sonate-là, de Scriabine, c'est un certain Ibert qui lui en avait offert le fac-similé de manuscrit, regarde, là, Lucile jouait quand même, Scriabine a écrit, *alors l'épouvante surgit*, et il faut plaquer un accord de treize notes avec dix doigts. Lucile ne le ratait jamais. Quand elle retirait ses gants, elle avait des mains immenses ». Il s'approche de la fenêtre, regarde le ciel, qui regarde-t-il ? Je range la partition dans la banquette. Excursion n° 4, fin, clap, séquence, pas de variation, trop tard, le roman s'écrit. Gregg a enfilé un slip. Il se coupe les ongles des doigts de pied. Même Lou ne le fait pas devant moi ni moi devant elle, l'intimité a de l'émoi. Gregg poursuit, « ce n'est pas la peine de prendre cet air dégoûté, c'est le jour de l'aspirateur, Lala me l'a prêté et c'est celui de Lou. Pas le tien. Ça ne se partage pas comme ça, un territoire. Je t'observe, Lukas, depuis septembre dernier, en t'observant je me fabrique des anticorps, je deviens plus fort. Je suis sûr que tu as toujours la clé pour rentrer chez toi rue Romain-Machin-Truc, avoue, tu as peur ? Ma famille, je l'aime, elle est là où elle est, je suis là où je suis, chacun s'aime dans son coin, j'ai compris, toi pas. Tu peux regarder les murs, il n'y a plus rien, plus d'affiches, plus d'insignes, plus de fanions, les forces armées je les ai désormais dans ma tête et dans mon poing, on va tout remettre en ordre et à l'heure, même si ça fait *boum*, le grand *boum* dont tout le monde parle et dont on n'a plus peur parce qu'on en parle trop, ça fera du nettoyage et moi avec s'il le faut. En revanche, ton racisme intello me débecte, tu touches à tout du bout des doigts, tu es ici en observateur et si tu écris, Jo me l'a dit, Lala aussi, elles parlent tu sais, je t'imagine beaucoup plus avec une plume de paon à la main qu'avec un stylo, tu retardes d'un siècle. Tu as le regard invariable, tu ne peux pas savoir combien de fois j'ai eu envie de te foutre mon poing dans la gueule. Mais tu m'intéresses. Attention, je vais passer l'aspirateur, arrête ton magnéto-confesse, ferme la bouche, tu ne vas tout de même pas enregistrer le bruit de cette quincaillerie garantie silence absolu. » Moi, Bedel, Lukas, Marie, François, je n'ai rien à dire pour ma défense, je n'ai rien à dire pour mon accusation, je vais, ça va. Quand on me demande si « ça va ? » je pense au verbe aller, je vais, même si je ne sais pas où, pour le regard de Lou. Quand la douleur est plus forte que la réticence, on irait vers n'importe quoi; on reviendrait vers n'importe qui. Peu importe l'histoire, ne compte que l'écriture, si elle dure, si elle est rude, si elle est drue et crue, pas de variation. « Pousse-toi, il faut que je passe l'aspirateur là où tu es. » Moi, Bedel, troisième enfant de l'aîné d'Émile et de Lucile, je sais ce qui fascine Gregg, ce qu'il attend de moi. Ma douleur est bien ordinaire, peu importe si je l'exporte ici, je la traîne avec moi, mal, mal de vivre, comme dirait Érika, ma mère, *exprimer sa problématique tout en préservant sa liberté*,

domestiquer la douleur ? Ils ont beau jeu, ceux qui prétendent le faire. Un courrier me calmerait, faire reculer le seuil du cri, ce roman comme un courrier, je sais et je sens ce qui fascine Gregg, fin de la séquence aspirateur, je reprends place et rebranche le magnéto. Gregg prend des airs de conspirateur. Ils ont beau jeu, ceux qui croient au nom d'une idée, ils jouent. Comme disait Erik Satie, « un *si* bémol au microscope, c'est répugnant ». Rien ne peut présider à une création, surtout pas une idée, l'idée, jusqu'à l'idéologie qui implique, impose, la re-création. Je me perds, Gregg, tu peux parler, je suis perdu. « Tu m'intéresses, Lukas, parce que tu clames. Moi aussi, je l'ai eu ce besoin de gueuler pour gueuler, ça te passera. Il faut agir. Après tout, Lala, Jo et moi sommes les soutiers de ton roman, ou les pigistes. Ça mènera à quoi? Lou était joyeuse, avant toi, avant septembre. Moi, j'ai une âme de *permanent*, même si je change tout le temps de slip, même si j'ai l'air de retourner ma veste au jour le jour, j'agis. J'ai eu ton sentiment comme une peste, j'y ai échappé. Ce ne sera jamais assez d'ordre pour l'ordre que je souhaite. Je m'en fous de ta musique néotonale ou de ta symphonie à la manière de, j'imagine ton roman, le genre farfouilleur de faits divers, mythes en tous genres, du romanesque qui se dit pur, une larme par-ci, un sourire par-là, et un petit drame qui, si possible, se termine bien, ou qui se termine mal mais avec élégance, ou encore qui ne se termine pas du tout, syncope, plus rien, c'est tellement plus chic. Tu crois avoir du courage, tu n'en as pas. Tu crois te confronter, tu ne fais que frôler l'essentiel. Tu m'intéresses parce que tu n'as pas encore compris tout ça. Sinon je te cognerais, même pas, on n'écrase pas les loches, on les laisse aller de salade en salade. Tu ne dis rien ? Tu enregistres ? Va falloir quoi ? » *Souvenir n° 5*, Cluny et Paris, parfois, au cours des repas, je sentais monter en moi de terribles colères, sans haine, de la hargne et de la rage, dirait Josette, curieux mélange de désir absolu et de courage à l'état brut. Je quittais la table sans rien dire, pliant précautionneusement ma serviette, donnant ainsi un signal à la tribu, et j'allais, à Cluny, bien au-delà de la terrasse illuminée pendant les repas jusqu'à la limite de la nuit noire. Là seulement, immobile, je pouvais reprendre ma respiration. Il suffisait que l'un d'entre nous aille moins bien, flanche un peu, pour que les autres l'attaquent en réglant en fait des comptes avec eux-mêmes, c'était facile, anodin, insupportable. Edmée et moi étions les cibles favorites. Dès qu'Edmée eut Rack, il n'y eut plus que moi. Pour trouver de la nuit noire et respirer enfin, à Paris, la nuit, il fallait aller plus loin, du côté des Bois, là où ça grouille. Le parc Monceau, est entouré de grilles, tant d'enfants choyés dont je fus y sont quotidiennement prisonniers et demi-pensionnaires. Je sentais grandir en moi de farouches colères quand chacun, critiquant l'autre, ne parlait que de lui et tentait de se disculper. Je fuyais la table, ce n'était plus le repas prévu. Erika, ma mère, disait « ne vous inquiétez pas, il n'ira pas loin ». Un soir, à Cluny, face à la nuit, aucune étoile, je repris difficilement ma respiration, sentis qu'on s'approchait de moi, une main sur mon épaule, lourde main du grand-père, il me dit « Lucile rêvait de mettre des vipères dans les mules de celles qu'elle appelait mes petites Bovary ». Excursion n° 5, fin, clap, séquence, pas de variation. Gregg jubile et piaffe, « et une minute de silence pour la bourgeoisie décadente qui va devoir retrouver la cadence, à quoi pensais-tu, avoue? Tu as peur? Le voilà, ton aspirateur. Ton inspiration, tu la trouves où ? N'importe où ? Ce que tu écris, c'est n'importe quoi. Un individu, c'est une foule en soi, c'est mille personnes et mille personnages, rien que des personnages et aucune personne. Moi, au moins, je sais où je vais. Tu devrais venir avec moi jeudi soir. On lance un mouvement, on a une radio libre avec nous et un magazine qui va être publié à la rentrée. Tu ferais partie des premiers. Mais pas de Lou, pas de femme, pas au début, après on verra. Va ranger l'aspirateur, je vais m'habiller ». Il suffit de m'interdire pour que je m'attache. Je n'ai jamais été aussi seul avec les autres, moi, Lukas Bedel, fils de Ludovic et d'Érika, petit-fils d'Émile et de Lucile, je suis nombreux à cause d'eux, à cause. La famille d'Érika, ma mère; je ne la connais pas. Elle dit aussi s'être *coupée* d'elle. Érika, ma mère, a désormais tant de familles, elle les a, du verbe avoir,

comme mon père, le récupérateur, derrière son journal, a le temps, il l'a, du verbe avoir, lui, le totem Chronos et moi, Lukas Bedel, troisième fils, l'échappé de Lou. Une colère monte en moi, ici, à cette page, à ce repas, des lignes et des pages. Je ne m'arrêterai plus à la lisière de la nuit noire. Le théâtre commence quand personne ne croit plus personne sur parole. J'avoue ne pas très bien comprendre moi-même comment ce roman s'écrit et son étrange agencement. C'est peut-être ainsi que la vie va. Je n'ai rien à peindre sur le miroir. Je vais reprendre mon magnétophone. Gregg est toujours en slip. Sur la bande il a ajouté « fous ton roman à la poubelle, pas dans le vide-ordures tu le boucherais. Et rendez-vous jeudi, vingt heures trente, au bar Le Balzac, rue Saint-Dominique, dans le septième arrondissement. D'ici là, vis mieux, rien de plus vieux qu'un jeune con ».

13.

La sagesse, je ne l'ai pas trouvée, je ne la trouverai pas, et l'apaisement m'intrigue, ceux qui prêchent la sagesse, ceux qui annoncent l'apaisement également. Les conflits, la force, tout par la force, ce sont, si souvent les mêmes à prendre certains airs olympiens, détachés, ou je ne sais trop quelle attitude carrée, décidée, la même assurance me confond, chez les uns comme chez les autres. Le roman de Lukas, le roman de Lou, le roman des Lukalous commencerait par *Or...* Il y serait question d'abord et avant tout de nos corps, chacun entrant, afin de ne pas écrire *prenant conscience*, je l'ai écrit quand même, dans son corps, livrant son corps à l'autre, présentement, au présent, sans qu'il y ait d'auparavant. *Or...* L'habitude morale implique la présence des sages, hypocrites, et des forcenés, affiches, fanions, insignes. Le texte d'un ou de deux ne se peut sans eux, ils et elles, frères, soeurs, parents, alliés, voisins de palier, ils affluent, ils embarquent à chaque page en brandissant leur rame comme des lances. La rue Romain-Leval sentait la pierre morte. La rue du Chemin-Vert sent le carton-pâte et la salle d'attente. Délivrer ces lignes des *mais*, des *quand même* et des parenthèses. Gregg m'aurait-il fait peur ? La sagesse, je n'en veux plus. Je me méfie des porteuses de bons conseils et des pourvoyeurs de certitudes. Encore plus suspects, les branchés et les nonchalants, les chialeurs et les arrogants; Je me défie de tous et les salue bien haut, avec ce sentiment de *perdu d'avance* sans lequel on ne peut rien entreprendre, ou alors à coups de coude, dans l'humain pourfendu, le grotesque, la mascarade qui finit mal, les copines, copains et camarades qui passent sans laisser aucune trace, paroles en l'air et jamais aucune preuve, « on se reverra, juré » ou « il vaut mieux se quitter bons amis ». Lou, c'est l'évidence et la permanence d'un passage, rien n'est défini, nous ne savons pas où nous allons. En bas de l'immeuble, au coin de la rue Bouffard, un chantier,, une palissade et de grandes affiches. On placarde déjà pour la rentrée des classes. Avant, les prix étaient *écrasés*, *cassés*, *pulvérisés*, cette année, ils sont *rikikis*. Nous ne savons même pas pour où nous partons, Lou et moi, samedi, ni avec quel argent. La sagesse, je ne l'ai pas trouvée, et l'apaisement m'intrigue. Refrain, fallait pas y croire. Il y aura toujours les blouseurs, *comment allez-vous ma chère amie*, et les laissés-pour-marge, *ne faites pas attention il n'ira pas loin*, ou encore *nous t'attendrons, nous t'attendons*. Gregg vient de partir en claquant la porte, je lui sais gré de ma colère et des balbutiements à ces lignes, même si je ne me comprends pas très bien, un texte brut de coffrage, est-ce possible, ne pas y toucher? Dans le journal du jour, *nouvelles brèves*, on a retrouvé le corps d'un retraité de la marine marchande, un squelette, assis, dans sa cuisine, il était mort depuis deux ans. Cette fois il y avait peu de courrier, prélèvements automatiques des factures de gaz, d'électricité et de téléphone sur son compte en banque. Les abonnements seulement, pas de consommation, pas d'appels et pour cause, automatiquement. Les voisins déclarent « il n'était pas très causant, toujours bien mis, courtois, mais... », le terrible *mais*, qui revient, reproche ou

chagrin, et « il partait souvent en cure pour de longs mois, alors... », le terrible *alors*, qui annonce la bonne conscience, le tour est joué. C'était la nouvelle brève du jour. Le reste, *menace, catastrophe, attentat, déclaration exclusive*, les rubriques ordinaires, la vie ne sera plus comme avant, comme avant quoi ? Qui a détraqué la grande horloge ? Rubriques du quotidien, celles qui remplissent des pages, un jour. Je voudrais écrire en un roman de moi l'histoire d'aujourd'hui, de quelqu'un, moi, Lukas. Aujourd'hui. Refrain, *fallait pas y croire*. Lou y croit. C'est dans son regard quand elle m'embrasse sur le bout du nez ou sur le front, en parlant, le matin, en rentrant, le soir. C'est quoi la sagesse ? Méfie-toi du sage, il cache un déçu ou un lâche. Sur le mur de l'imprimerie La Quotidienne, en face du 31 *bis*, rue du Chemin-Vert, tout du long, le long du trottoir, l'habituel, déjà habituel et qui sera demain oublié, *touche pas à mon pote*, quelqu'un a rajouté *surtout pas à David*, avec une étoile de David. Pourquoi surtout ? Déjà surtout ? Refrain, *ces choses-là n'arrivent que dans la vie*. Josette vient de quitter son studio en claquant la porte, elle aussi, à égalité de mauvaise humeur. C'était il y a un an et des poussières, gare de Lyon. Quand j'ai vu Lou, je me suis dit « tiens, on se ressemble. Sa démarche et son sac de voyage, le même clin d'oeil, le même détournement de sens ». Ça dansait dans ma tête. Un ballet sans aucune musique et à deux, sur l'immense plateau d'une gare déserte, plus aucun train au départ, plus aucun train à l'arrivée, et nous deux, un pas de deux, un plus un. Ce serait un roman, il serait publié avec le nom de Lukas Bedel, mon nom, pas de changement. Le roman s'intitulerait *Lukas* parce qu'à force de faire semblant de ne pas parler de soi, on se pare, on se flatte, on n'est plus l'exclu du départ, étourderie du commencement, et on devient celle ou celui qu'on ne sera jamais, idéal, une récréation, l'idéale récréation ? Le roman serait publié tel quel, sans aucun changement de prénoms et de noms de lieux, avec les adresses exactes, les dates et les impressions au fil des jours, fil coupant, fil de lame, ce serait *Lukas*, roman de Lukas Bedel, et je recevrais une lettre, aux bons soins de mon éditeur, *un lecteur à un auteur, avant la fin de Lukas quelque chose me pousse à l'envoi, par retour, du point où je suis touché, « l'expérience du texte devrait conduire à l'effort premier de notre temps de chute », chapitre 13, page 519, chute, silence des pierres et vide qui conduisent par la douleur et le vertige au travail du funambule. Ce coup de foudre de la lecture porte au coût de la foudre, une dette d'amour, le désir d'écrire et son espoir. L'écriture du désir, être, sans la dictée, le lecteur premier, là où le père ne voit pas, témoignage de ce qui se transmet de votre désir d'auteur, par le texte, à mon propre désir*, j'imagine, une lettre. Bruit de baie coulissante, Mehdi Kashani vient de sortir sur la loggia. Il regarde la ville et peut-être la rue, en bas un camion livre d'énormes rouleaux de papier à l'imprimerie La Quotidienne. La rue est bloquée, concert de coups de klaxon, le ciel est bleu. Ce serait un roman, comme un jeu d'enfant, le jeu des *petits signes*. La famille est sur la ligne de départ, loin, derrière moi, et moi, loin, devant eux. Ils doivent me toucher. Règle du jeu. Je dis « un, deux, trois », je compte jusqu'à trois, plus ou moins vite, et à voix claire en leur tournant le dos. Ils ont alors le droit d'avancer. A trois, quand je me retourne; celle ou celui qui bouge doit retourner à la ligne de départ. Alex et Edmée perdent tout le temps, Rack aboie, Cyrille et Richard, petit-Zig et micro-Puce vont trop vite, eux aussi. Seuls Ludovic, mon père, l'air distrait, et ma mère, Erika, savent prendre leur temps. Ils avancent lentement, ils veulent gagner, me toucher. Je dis « un », puis « deux » et je vois passer Lou. J'oublie de dire « trois », ils me tombent tous dessus et se querellent afin de savoir qui m'a touché le premier. J'en profite pour m'en aller. Le jeu des *petits signes* recommence ailleurs, un roman, deux romans, tant de romans. Lou n'est pas sur la ligne de départ. Elle m'a touché avant même que je dise « un ». Elle me touche, c'est la gagnante. Elle suce son pouce, j'imagine, les *petits signes*, un jeu d'enfant, le roman. Bruno vient de glisser une aquarelle sous ma porte, un oiseau vole, seul, devant une falaise. Au dos du dessin, Bruno a écrit *pour les Lukalous, ne partez pas sans me faire signe. Merci. J'ai besoin de vous. B. Faire signe ?*

Il est l'heure d'aller réveiller Lala. Ce serait le roman d'une ville. Une fois l'an, tous les habitants de cette ville jetteraient ce dont ils ne veulent plus dans leurs poubelles. Et, une fois l'an, ils feraient les poubelles des autres. Chacun y trouverait des merveilles, un roman, j'imagine. Le promoteur du 31 *bis*, rue du Chemin-Vert a gardé tout le neuvième étage et les terrasses du dixième pour lui seul, jamais vu, jamais croisé dans l'ascenseur. Il vit en chaussons. C'est midi. La femme de ménage passe l'aspirateur, c'est le jour de l'aspirateur. Elle a dit à Josette « il y a beaucoup de poussière là-haut, je ne vois jamais monsieur, il laisse les sous, c'est tout ». A Cluny, quand nous jouions aux *petits signes*, je perdais toujours. Edmée, elle, gagnait, jamais personne n'a pu la toucher. Zig & Puce trouvèrent ce jeu débile. Ils ont eu leur période *débile*, tout était *débile*. Après la partie il fallait ratisser la terrasse, surtout pas de traces de pas, surtout pas d'empreintes digitales, une famille et plus aucune preuve, rien que de vagues présomptions. C'eût été un roman, mais la réalité ne supporte pas qu'on la touche. Au premier mot de la première ligne, c'est déjà un mensonge. Un roman ne se décide pas. Lou est mon songe. Refrain, *appelle-moi hier comme convenu*, ou encore *j'ai déjà donné*²⁸. Ils ont belle allure, ceux qui croient avoir touché, ceux qui croient avoir gagné. Pour régler des comptes avec eux-mêmes, ils ou elles vous trouvent bien amer. Refrain, *je continue*. Perdu en pleine famille, perdu en pleine forêt sacrée, on nous demande de renoncer, de renoncer à quoi ? On nous presse. À côté de quelle vie sommes-nous en train de passer, nous ne le savons même pas. En pleine forêt sacrée, en pleine famille. Zig vient de m'appeler. Il chialait au bout du fil, il veut bien aller au bord de l'Adriatique, « encore que, dit-il, c'est plein nord, le soleil se couche derrière la plage et pas moyen de parler aux autres mais je ne veux pas aller chez Gargouille, il me tripote comme papa n'oserait même pas le faire ». Ce serait un roman, tout irait mal, un cavalier solitaire arriverait, tout irait bien, les femmes l'aimeraient et les hommes seraient solidaires, comme dans un film, un western, avec sous-titres et son stéréo pour l'arrivée du cavalier et son départ. Car quand tout va bien, il s'en va, un mec comme on n'en fait plus. Ce film, je l'ai vu. Dans mon roman, *Lukas*, de Lukas Bedel, le cavalier s'appelle Lou. Tout va bien, c'est mauvais signe, de ligne en ligne, je ne peux plus arrêter la projection, les pages font écran. Puce a pris le téléphone, « Cyrille peut s'arrêter de pleurer, c'est cent balles et c'est tout de suite. On n'est pas loin, au café Balto ». J'ai ri. J'ai dit que je n'avais plus d'argent. Puce a raccroché. Zig chialait pour de vrai. Ce serait une pièce de théâtre. Décor, ce studio. Lou serait Lou. Lukas serait Lukas. Nous ferions l'amour pour de vrai, en scène, devant Érika, ma mère, qui essaierait de glisser entre nous son monologue. Ludo, sur la chaise où je suis assis maintenant, se cachant derrière le journal du jour, du vrai jour de la représentation, observerait des silences. C'est quoi, pour de vrai ? C'est un roman ? C'est, ici, maintenant.

14.

La parole est à Raoul Germain, « j'avais un fils unique qui aurait l'âge de votre père. Il avait vingt ans, quel âge avez-vous ? Les Allemands l'ont arrêté le 27 juillet 1943, madame Germain et moi ne l'avons jamais revu, nous l'avons attendu, c'était l'anniversaire hier, je l'attends encore, j'avais besoin de le dire à quelqu'un. Votre amie, mademoiselle Lala, n'est pas rentrée ce matin. Je vous guettais. Vous enregistrez ce que je dis ? » *Emotion n° 1*, il ne peut être, autant que texte se peut, question que de la mortalité de l'artiste, chacun étant l'artisan obligé, rebelle ou simplement demandant, de sa propre vie. « Madame Germain s'appelait Suzanne; mon fils, Martial. Nous avons une librairie-papeterie près du parc Montsouris. Nous habitons rue Vercingétorix,

²⁸ C'est le titre d'une chanson de Jacques Dutronc.

l'immeuble n'existe plus. Suzanne vendait les crayons et les cartes postales, je vendais les livres. Elle est partie la première, il y a presque dix ans, aucune nouvelle de Martial, je l'attends encore, c'est normal. Elle l'aurait attendu, seule, ce n'est pas une folie. Avec le marteau et le clou, je voulais accrocher la photo de Martial. Vous avez dit à mademoiselle Lala pour le parfum ? » *Émotion n° 2*, je rêve d'aéroports, de bagages enregistrés, de beaux équipages pleins de vêtements soyeux et doux, parfaitement coupés, idéaux, précautionneusement pliés pour que rien ne soit froissé, je rêve à de l'argent, trop d'argent, ce pouvoir qui autorise tant de voyages inutiles et permet les illusions du départ, mirage, je n'en rêve pas, je n'en veux pas, moi, fils du fric, l'émotion prime. « Pendant trente ans, nous n'avons fait que le trajet du magasin à la maison et de la maison au magasin, aucunes vacances, aucune sortie, même pas dans Paris, nous voulions être là, sûrs de ne pas manquer son retour. Nous faisons le trajet à pied. Lui aussi le faisait, quand il était petit, de l'école et de la rue d'Ulm ensuite, il y était entré du premier coup, la guerre venait d'être déclarée. La suite, vous la devinez, nous avons perdu Martial, les Allemands nous l'ont pris, il n'a rien dit, pas trahi. La mairie du quatorzième arrondissement a voulu donner son nom à une nouvelle rue, ils ont renoncé parce que nous ne pouvions pas fournir de certificat de décès. C'est ce qui a tué Suzanne. Chaque nuit, nous avons guetté le pas de notre Martial, il montait l'escalier quatre à quatre, un peu essoufflé à l'arrivée, toujours souriant, à nous promettre de ne jamais nous quitter. Il ne nous le disait pas, tout concordait, nous en étions sûrs, il nous aimait, c'était notre amour. Il n'y a pas de rapport sexuel, jeune homme. Votre rapport à cette jeune fille n'est pas un rapport. C'est beau la naissance d'un fils, le pas d'un fils, quand on le guette encore. Martial était bon pianiste. Je jouais ce qu'il avait joué, tout, sauf la musique allemande. L'été, Suzanne refusait de vendre du papier à lettres et des cartes postales aux Allemands. Il y eut un incident, une fois, elle leur cria rendez-le-nous. C'étaient des touristes, ils ne comprenaient pas, ils ont tourné leur page, eux, pas nous. Suzanne est morte. J'ai été expulsé, transféré dans un hospice. L'immeuble a été rasé, il n'y a plus rien de la rue Vercingétorix, il n'y aura jamais de rue Martial-Germain. A l'hospice, j'étais trop jeune pour les plus vieux, je m'occupais de la bibliothèque de prêt. Il y a trois mois, je me suis résolu à vendre le magasin. Ils en ont fait, je crois, un restaurant où l'on mange debout et vite, pour les étudiants du quartier. La dame de Poitiers n'a accepté de me louer ce placard que vu mon âge et parce que je ne risque plus de me trouver au chômage. Moi aussi je ne vendais plus de livres allemands, ou traduits de. On nous prenait pour des fous, nous étions fidèles. C'est où, ici, dans Paris ? Le parc Montsouris, c'est par là, n'est-ce pas ? La tour Montparnasse, doigt tendu vers le ciel, nous aurait-elle fait de l'ombrage ? Il suffit de parler et tout devient trop grand. Je ne cherche pas à vous émouvoir. Votre amie, mademoiselle Lala, écoute de la belle musique, le matin. Suzanne et moi aurions bien voyagé un peu. » *Émotion n° 3*, retirez le *t* de mortalité et vous aurez la mort ordinaire, celle qui gomme, gomme interdite par le grand-père Émile Bedel, celle qui efface et qui ronge, il reste toujours des traces. Où sont passées la fraîcheur des personnages et la joie enfantine de réinventer des clichés ? Moralité, pas mortalité, un désenchantement, une joie encore, un souvenir d'enchantement, l'émotion ne passera pas, seuls les fascismes passent, l'air de rien, l'air de ne pas toucher à l'histoire et au temps qui court. « Même s'il prenait l'ascenseur, je reconnaîtrais son pas. Tenez, c'est lui, sur la photo. » *Émotion n° 4*, qu'est-ce que Wolfgang Amadeus a voulu dire à Mozart, pas un coin et recoin qui ne serait habité ? Qu'est-ce que Beardsley a voulu dire à Housman ? Gregg m'a fait peur, une peur parmi tant d'autres, une de celles qui ne se signalent pas tout de suite, il a retiré les affiches. Qui passe à côté de qui, en ce moment ? « Quand Suzanne est morte, me croirez-vous, une intimité commençait seulement à se créer entre nous, il n'y avait plus personne en coulisses, alors plus fort encore j'ai cru au retour de Martial. On ne donne pas un nom de rue à un *porté disparu*. En dix ans d'hospice je n'ai pas dit le millième de ce que je vous ai dit, déjà. Tout doux, tout passe si

vite. Il suffit de s'en tenir à un retour possible. Quel âge aurait Martial, maintenant? Suzanne vendait le papier à lettres, les enveloppes, les plumes Sergent-Major. Il y eut la vogue des stylos à bille, les pointes Bic qui ne faisaient plus ni pleins ni déliés et les cahiers aux horribles spirales. Un cahier n'est un cahier que si on ne peut arracher une page qu'en arrachant les autres. Suzanne aimait ce qui allait s'écrire et moi je vendais les livres que j'aimais. Tant pis pour Goethe, Novalis et Le *Gai Savoir* qui avait été mon livre de chevet, avant. Ils nous ont pris notre fils ! Martial, rue d'Ulm, avait le projet de traduire *Être et Temps* de Heidegger, il aurait trouvé les équivalences, il était parfaitement bilingue, c'est pour ça qu'on l'a utilisé, qu'il a servi, qu'il a été pris. Je vous ennuie, je me suis tu si longtemps, je ne voudrais pas regretter de vous parler, maintenant. C'était une petite librairie-papeterie, grande comme quatre fois ici, plus haute de plafond, un antre, et il y avait de quoi lire le monde entier, sauf l'Allemagne, il y avait de quoi saluer et écrire le monde entier, sauf l'Allemagne. » Cinq heures de l'après-midi, transcription, commentaire puisque je m'interdis les *émotions & souvenirs*, la quincaillerie, l'encre est mon sang, retirez le *r* de mort et vous aurez un mot, le mot de passe, mot, mort, moralité, mortalité. « Et je salue chaque matin, comme un guetteur, un rite, des retrouvailles, ce n'est pas une folie, c'est une attente. Comment cesser de rencontrer ceux qui veulent toujours, coûte que coûte, vous rendre responsable de votre malheur, souvent le leur, ou du malheur qu'ils vous prêtent ou souhaitent ? Couper, cesser, ne plus rencontrer ceux qui laissent planer des mystères ? Ceux-là imposent, s'imposent et en imposent. Tout leur est dû. Ils règnent, règnent-ils vraiment? Pour nous, pour moi, seul Martial est le roi. Voici ma déposition. Il y a jouissance à se taire autant qu'à se dire, tentative d'évasion qui ressemble jusqu'à l'étrangeté à l'épreuve des damnés. Le paillason avec *Willkommen*, non. C'est arrivé une fois de mon vivant, petit à petit, sans que personne ne s'en rende compte, ça ne s'annonce pas, ça survient, c'est trop tard, ça vous rafle un fils. C'est dur de découper un paillason en deux. Il est pourtant accueillant, ce palier. Pouvez-vous demander au jeune homme? Pouvez-vous lui dire que ... » La voix s'est étranglée. Un vieillard qui pleure, sans larmes, ça se voit aux yeux, à la bouche, au rictus et à la voix si on écoute. Qui interdit de pleurer ? « J'ai exactement vingt ans de plus que Martial. Ils ont rasé l'immeuble, il n'y a plus rien de la rue Vercingétorix, le bail de la librairie-papeterie est venu à échéance, les étudiants de la Cité universitaire mangent là, désormais, en vitesse. J'ai ce que j'ai donné, quand j'ai donné. Nous lui avons tout donné, Suzanne et moi. Il nous l'a rendu, il me le rend encore. Je ne l'attends plus et je l'attends, je vous parle parce que vous avez été le premier à me saluer ici, merci. Le jeune homme, là, de l'autre côté, a passé la nuit sur la loggia. Je lui ai proposé une couverture pour qu'il n'attrape pas froid, il l'a refusée. Dans son regard il y avait du vertige et de la bonté. » Lou vient de m'appeler. Dernière journée de soldes, « des folles de fringues, si tu les voyais s'arracher les fripes, j'ai bien dit fripes », elle a ri. J'entendais le bruit du magasin et celui de la caisse enregistreuse. Je n'ai pas reconnu la voix de Lou, « on a reçu une carte de Cayenne, les patrons sont là-bas, tout va bien pour eux. Tu ne peux pas savoir, on vide les fonds de tiroirs. Et il faut que je range ce soir, pour l'inventaire et la clôture des comptes. Je rentrerai tard », puis « non, je ne rentrerai pas cette nuit ». Et elle a raccroché. C'était elle et ce n'était plus elle. Je me suis préparé un café, j'ai voulu me beurrer une biscotte sur une biscotte, comme d'habitude, elles se sont toutes les deux cassées, du calme, Lukas. Transcription. « Je sors, je ne vais pas très loin, l'habitude de l'hospice et de son jardin, pompeusement appelé le parc. Pour l'hospice, on disait Centre d'accueil du troisième âge, c'était un C.A.T.A. L'habitude aussi de donner le bras à Suzanne. Je me trompe, je lui prenais le bras, elle avait deux ans de plus que moi. Et vous, d'où venez-vous ? Vous n'avez pas le regard du quartier. Je voudrais bien pouvoir jouer du piano chez votre amie Josette quand elle n'est pas là, si elle me confiait sa clé. Vous pourrez lui en parler ? » Zig est venu sonner à la porte, Puce ricanait dans son dos. Zig a dit « on vient pour les cent

balles ». J'ai ouvert la cagnotte de pièces de dix francs, plus que neuf pièces. Puce a dit « ça ira quand même » et il a empoché l'argent. « Attendez ! » Je leur ai remis le paillason avec mission de le jeter loin et même, si possible, dans la poubelle d'immeuble de la rue Romain-Leval. « Ce sera fait », a dit l'un. « C'est facile, on rentre », a dit l'autre. Zig avait le visage sali de larmes séchées. Je lui ai tendu mon mouchoir, il s'est mouché, « merci Lukas ». Cyrille est mon frère, à part entière. Un simple mot brûle comme une allumette algérienne, on l'allume, on la fait tourner le temps d'un émerveillement, Lou. « Que recherchons-nous ? Des repaires, des épithètes aimés ? Suzanne, avant son départ, avait des cheveux blancs, soyeux. Elle avait vieilli, ses mains étaient intactes. Des mains pour les crayons de couleur, toutes les couleurs. Nous dormions, elle s'est réveillée, elle m'a dit : il faut que tu sois là quand Martial reviendra, et elle s'est endormie pour toujours. Une douleur chasse l'autre, pas un soupir, je ne veux pas vous encombrer. Je n'ai jamais réveillé personne la nuit. Il fallait bien que je me présente. C'est fait. Je ne vous ai même pas offert à boire. » Les heures ne font plus la ronde. Je n'ai pas reconnu la voix de Lou.

15.

Mercredi, minuit, le désespoir, je ne veux pas connaître. Je pensais qu'on avait le droit de vivre un peu plus longtemps en roue libre. J'ai fait le guet, à la sortie du magasin. Plusieurs fois des policiers m'ont demandé mes papiers parce que je ne circulais pas. Le quartier de la rue Saint-Denis sent la frite et le néon des sex-shops, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ça clignote, ça racole, odeur de moquette moisie. Dans le magasin, tout s'est éteint. Lou est sortie avec un garçon blond, beaucoup plus grand que moi. Il l'a aidée à fermer les grilles. Ils sont partis ensemble. Je n'ai pas vu le visage du garçon. Lou, en marchant, s'est serrée contre lui, frêle, petite, heureuse. Je me suis dit qu'à ce moment, très précisément, elle pensait à moi, c'est la dernière image que je veux garder d'elle. Ici un séisme, là un putsch et partout la chamaille politicienne, le journal du jour est receleur. Il vole, viole, dénonce tout, n'annonce rien, reflet du monde. Ce roman n'est qu'une toute petite histoire, mienne, fut-elle nôtre ? Lou est restée Lou et Lukas Lukas. Le roman, lui, est comme la gueule du loup. Où ai-je lu *qu'on ne sortait de la gueule du loup que par la gorge du loup*?²⁹ mauvaise lecture, un coup de griffe dans ma mémoire. Que m'annonçait Raoul Germain, pas de rapport entre Lou et moi ? Les espions de l'Est passent à l'Ouest et ceux de l'Ouest passent à l'Est, on échange otages contre prisonniers et toujours les idéales pages de publicité, *Paris la seule ville du monde où la Concorde ait une place, la rentrée des classes sera à des prix rikikis*, j'ai laissé le journal du jour sur la banquette du métropolitain, au retour, plus aucun Samaritain, la penchée est suspecte. J'ai guetté Lou. Si ç'avait été un *rapport* sensuel, monsieur Raoul Germain ? J'entends l'ascenseur. Va-t-il s'arrêter au huitième ? Non, neuvième, c'est le promoteur, il entre directement chez lui, il a déjà enfilé ses pantoufles. Lou, elle, ne rentrera pas. Ces choses-là n'arrivent que dans la vie, je l'attends, chez elle, ce ne fut donc jamais chez nous. Quel *rapport* ? Un *rapport* épisodique ? Un plus un et jamais deux ? Faut-il rencontrer Lou une veille ou une avant-veille de départ ? Lala est revenue, un peu cognée, elle a passé vingt-quatre heures au poste, « ils se sont bien rendu compte que là où je passais l'herbe ne repoussait plus. J'en ai au moins pour huit jours à me refaire un visage. Ils chantaient *nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés, la belle que voilà*, et ils me pointaient du doigt, s'il n'y a eu que le doigt. Là où je passe, l'herbe ne repousse pas depuis longtemps, des sentiers, les sentiers de la nuit, les fourrés, j'ai simplement peur de perdre mon buisson, va me chercher de la glace, je me

²⁹ Peut-être un jeu de mot. Il s'agit de termes de menuiserie : taille d'assemblage de boisage. On dit aussi fermeture à la française.

couche, t'as une drôle de mine ». A ces lignes, je transcris de mémoire. C'est surtout du Lukas et plus tellement du Lala. Elle a pourtant bien dit que là où elle passait l'herbe ne repoussait pas, et *nous n'irons plus au bois*, ça ne s'invente pas. Je lui ai apporté des glaçons, j'ai ouvert la baie de son studio, il m'a semblé voir l'ombre de Raoul Germain, sur la loggia. Le programme spécifie bien que le Théâtre des Variétés est accessible aux handicapés, c'est écrit dans le journal, pour la publicité de la pièce qu'on y donne, location trois semaines à l'avance, j'ai oublié le titre de cette comédie qui fait fureur, mon titre du soir, c'est *Lou*. Le titre du roman de nous, c'est *Lukas*. A quoi bon garder un roman sur le cœur, toute une vie, une épine blanche, sous l'ongle de l'annulaire, comme lorsqu'on ramasse des herbes folles, *les mauvaises herbes*, disait-on à Cluny. Raoul Germain nous épiait. Après tout c'est sa loggia, huitième balcon de face, vue imprenable sur Paris et, au loin, la tour Montparnasse. Couchée, allongée, ma Transamazonienne de choc, un sac en plastique Félix Potin, slogan *on y revient*, plein de glaçons, sur le visage, pénombre, et le parfum. Lala a murmuré « j'aurais préféré un sac de beaux garçons. Je ne peux même pas rire. Mets de la musique s'il te plaît, *saudade*, houla, *saudade* ». J'ai rempli d'eau les bacs à glaçons de son mini-frige, comme elle l'appelle, « en Europe, tout est mini », et je me suis agenouillé devant son lit, « ton voisin me charge de te dire qu'il aime ton parfum ». « Je m'en fous. » « Et qu'il aime la musique que tu écoutes. » « Je m'en fous. » « Lou ne rentrera pas ce soir. » « Ça te fera un chapitre de plus. » « C'est certainement fini entre elle et moi. » « Fous le camp ! » puis « il faut tout de même, en cadeau d'adieu, que je te dise comment je suis arrivée en France. Si jamais on ne se revoit pas. Une Lou de perdue, dix de retrouvées. Moi, c'est par cent que je les ai recherchées. Une histoire de *garimpos* et de *garimpeiros*. Un seule One-Eyed Bill dans une vie. Je ne devrais pas te le dire, Lou ne reviendra pas, c'est pas le genre. Fallait pas faire le ménage, fallait pas la ménager, bref ». Le visage sous le sac de glaçons, la voix qui fait un peu beuh-beuh et un brin de gouaille, « je suis arrivée en France en faisant la *passseuse*. J'ai *passé* deux gosses d'un coup. Là-bas il y en a trop. Ici, c'est très demandé. Il y avait un petit garçon de onze mois qui a fait ses premiers pas dans l'avion et une petite fille, un bébé de six semaines, à qui les hôtesses chatouillaient le menton et tout le tralala, biberons, couches, hamac, en première classe s'il te plaît, et moi, faux papiers, j'étais devenue Mme Maria-Lamberta Ulves de Rassecca de Pohrinho, épouse d'un diplomate à la retraite. Un vrai commerce, bien organisé et de très haut. Rien à craindre. Je suis protégée *ad vitam aeternam*. A l'arrivée, discrète, comme diraient tes petits frères Zuce et Pig, on m'a pris les gosses et on m'a laissée avec mes valises de breloques, une enveloppe avec beaucoup, beaucoup d'argent que j'ai déposé à la banque Sottomayer, les intérêts me paient le loyer, alors tu peux imaginer, et surtout de vrais papiers de résidente, complètement faux, totalement vrais, j'étais devenue une madame avec un nom long comme une *pompabenzina* de *garimpeiro*, rien à voir avec le modèle européen. Un beau voyage, maintenant ils me prennent pour Lady Punching-Ball, si tu passes un jour par la rue Vivienne, demande-moi, je te ferai un massage quatre étoiles, promis, allez, fous le camp, merci, adieu ». Elle a bien dit Zuce et Pig, et tout le reste, pas besoin de magnéto, le magnétophone, cadeau d'Erika, ma mère, la reine du boulevard Malesherbes, la voyeuse, la touchante, la religieuse de l'anti-Proust, qui lisait et relisait ce conte pour enfants, *Monsieur Personne*, toujours le même sinon je refusais de m'endormir, je n'acceptais aucun autre conte. A peine sorti de chez Lala, le bruit de l'ascenseur, je compte, six, sept, huit, Gregg sort de l'ascenseur. « Merde, on m'a encore piqué mon paillason. » « Non, je l'ai jeté. » « Pourquoi ? » « T'auras qu'à lire mon roman ». « P'tit con ! » Il a fait claquer sa porte. J'ai fait claquer la mienne, la nôtre, la porte du studio de Lou. Deux heures du matin, je lui donne une nuit pour rentrer. Je me donne une nuit pour ce chapitre. Quand la vie vire au roman il faut partir au petit jour. A cette heure-là, tout à l'heure, Erika, ma mère, emmènera Zuce et Pig en voiture. On ne passe plus par le Mont-Cenis. L'autoroute tout le temps. Et, à l'arrivée, Massimo

Carcoglione, une autre histoire. Je verrai peut-être mon père demain soir. Plus de Léa. J'ai les clés. Il nous faudrait la magie d'un lieu perdu, oublié, un décor pour l'émotion, tentative de retrouvailles. Comment peut-on séparer la musique de l'amour ? Transi, le petit Lukas ne joue même pas à l'abandonné. Avant, je vivais assez vite pour ne pas connaître l'effarement. Un, deux, trois, stop, Lou se retourne, j'ai bougé, retour à la ligne de départ. Dans la forêt sacrée, forêt de toi, forêt de moi, forêt de soi, la végétation semble près d'engloutir de colossaux vestiges de nous-mêmes. Que faire, jour après jour, contre l'assaut des lianes, des ronces et des enchevêtrements d'épineux ? Tout doit disparaître, tout de l'individu, « le plus tôt sera le mieux », disent-ils, ceux qui ont compris qu'il fallait passer sans même s'arrêter et surtout pas se pencher, laisser le journal sur la banquette du métropolitain, continuer, descendre à la bonne station, celle qui conduit droit à la maison, des murs dans la tête, à chacun sa geôle. Dans la forêt du texte, si tout s'écrit, tout le monde parle, chacun pour soi. Chacun attend un conte innocent, un conte de commencement, de quand on rêvait de devenir grand sans savoir que l'on découvrirait à quel point les choses se révoltent si elles sont signifiées par des mots. Lou a quitté la forêt. Deux heures du matin, heure fixe, et puis le jour se lèvera. Bruit de l'ascenseur, cinq, six, sept, huit, c'est Lou, j'entrouvre la porte, c'est Josette, « tu me surveilles maintenant ? » « Non, c'est Lou qui ... » « Alors va-t'en vite. Vaut mieux partir tout de suite dans ces cas-là. Depuis que je vis ici, tu es le troisième. File, Lukas, je t'aime bien, non, je t'aime tout court, c'est net. Prends tes cliques et tes claques et bonjour la vie. Je suis crevée. Ne souris pas, je t'en prie, je vous aimais tous les deux comme si, comme si. Ne me laisse pas parler. » Elle ouvre la porte de son studio. Je lui dis « ton voisin, monsieur Germain, m'a chargé de te demander s'il pouvait jouer du piano chez toi, pendant ton absence et si ... » « Le piano repart demain, je ne payais plus la location, je ne l'ai jamais payée, ils le reprennent. Et je n'y crois plus. *Vera Dalila, tchao!* c'est le titre de la dernière chanson que je n'écrirai pas. S'il y a de l'avenir dans le tri postal, je le trouverai. Ton roman ? » « Ça avance. » Elle m'a embrassé sur les lèvres, petite bise furtive, baiser volé. J'avais l'impression que, derrière leur porte respective, Mehdi écoutait, Gregg écoutait, Bruno écoutait et même Lala, son sac Félix Potin à la main, par curiosité, la famille au grand complet. C'est l'histoire d'une chatte qui croit rencontrer un chat, le chat n'est qu'un furet qui se prend pour un lion, la chatte a froid, elle s'en va. Souvenir numéro mille, deux ou dix mille, quelques centaines, quelques dixièmes et des unités, tant de souvenirs, la parole ne résisterait donc pas à l'envahissement des lianes, pourtant voici un souvenir numéroté à l'infini. A Cluny, le grand-père Emile citait souvent « cet immense peintre que Lucile a eu l'étourdissement de rencontrer à l'époque où son Gabriel adoré lui a dédié une sonate. que vie pour une sonate. Et moi alors ? » Il donnait des coups de canne, nerveusement, devant lui, les yeux baissés, comme un aveugle qui veut traverser une avenue, et ajoutait « un immense peintre qui eut de la gloire de son vivant, c'est rare, on lui donna une église pour lui tout seul, à peindre, de haut en bas, dedans. L'immense peintre se savait perdu, condamné, il avait un cancer à l'anus. Ne me demandez pas ce qu'est l'anus, les enfants. Laissez-moi terminer mon histoire. Comme il achevait de peindre l'église, un reporter de la T.S.F., ne me demandez pas ce qu'était la T.S.F., les enfants, lui a posé la question *croyez-vous* en Dieu ? L'immense peintre a répondu *quand je travaille, oui*. Vous comprendrez plus tard, les enfants. Allez vite vous coucher ». Nous restions, fascinés. Il tapait encore plus fort avec sa canne, « le même peintre disait quand je n'ai plus de bleu, je mets du rouge, il avait du bon sens, cet homme-là, le ciel est bleu, la Terre est rouge, rouge de sang, la Terre, on s'y perd. Il n'y en a qu'une, tout le monde l'oublie. Alors je reste ici. Je n'ai pas créé, moi, à part vous, votre père. Lucile a renoncé à tout pour moi. Ne me laissez pas parler, les enfants. Allez vous coucher, zou ». Alex prenait un coup de canne, Edmée embrassait Emile sur le front, je lui baisais l'autre main. C'était bien avant la naissance de Cyrille et de Richard. C'est l'histoire d'un furet qui se prend pour un lion, il se fait

passer pour un chat, il rencontre une chatte, la chatte se rend compte qu'il n'est qu'un furet, elle s'en va, Lou. Il n'y a rien à dire des catastrophes naturelles sinon qu'elles sont naturelles. La terrorisante affection des uns et la fuyante affection des autres, un chapitre entre deux familles. Le vulgate dit *faute avouée, faute à moitié pardonnée*, ni faute, ni aveu, ni pardon, rien de cet attirail ne peut justifier une seule ligne, un seul mot, ne serait-ce qu'un cri. Je suis passé à côté de Lou, un an comme un instant. C'était quand la nuit des temps, et si c'était maintenant, cette nuit ? L'amoureux éconduit a l'impression que tout commence, ah ! si tout était à refaire maintenant, et puis non, balivernes, une chanson de plus pour la chaloupe et la larme à l'oeil, une chanson comme on n'en fait plus. Sur les murs, au pochoir, ils écrivent *ça rocke dur dans la ville*, rien pour moi. J'écrivais « nous », l'éconduit se retrouve amoureux, c'est la gare de Lyon, je regarde le panneau des trains au départ, elle a pris un panaché et moi un diabolo menthe. Elle c'était Epinay et moi rue Romain-Leval. L'éconduit est malheureux, ou il le tait et il se tue, par silence, le désert de l'âme, l'âme a bien, parfois, le corps de l'autre, aimé, aimée, ou il le clame et il se foudroie. Le coup de foudre, en fait, c'est la fin, pas un début, un tour de manège dans une toupie, la toupie tourne sur le manège qui tourne, du flou. On ne se voit même plus, même si on se regarde dans les yeux. Dans le journal du jour abandonné sur la banquette du métro, il y avait aussi et surtout l'éternel festin des politiciens qui se chicanent, traquenards, déclarations exclusives, pièges, quel sombre cortège, partout, on frise le complot, le système se meurt, stagne dans sa propre imposture. Début de prise de conscience ? Les vieilles gardes essaieront imperturbablement de se refaire une beauté, les militaires seront, toujours, précautionneusement, à brosser leurs uniformes, la politique politicienne, rites et pitreries, aboutit toujours en impasse. Si ma génération s'en fout, tous les racismes sont possibles, c'est pas nouveau, je ne peux pas le croire, je ne veux pas le croire. Depuis ce soir, je n'écris plus le même « je », je ne suis plus le même « je ». Je suis sorti sur la loggia. Bruno s'est penché, « Lukas ? » « Oui, je t'écoute. » « Tu es seul ? » « Oui, parle moins fort, tu pourrais réveiller Gregg. » « J'ai froid, je peux venir ? » « Viens. » Il frappe à la porte, magnéto, faut que j'aille ouvrir.

16.

La parole est à Bruno, « faut toujours parler de soi comme d'un autre. Tu as joué avec le feu, je te préfère malheureux et partant, je sais que si je te dis que je t'aime, cela aura, enfin, en toi, une autre signification pour le garçon qui n'aime pas les garçons comme moi je les aime, l'un après l'autre, ainsi de suite, en y croyant à chaque fois si fort que j'ai failli me perdre au point de ne plus me voir dans le paysage. Ça te parle ? J'ai soif, je me sers, tu enregistres, ça me trouble, ça m'aide, non, n'arrête pas. Ce sera un petit souvenir de moi, comme une gomme, ça efface et ça laisse des traces, j'ai tellement été quitté que je fais fuir avant même de rencontrer. Amusant, même pas, et si je plais, tac, salut, bonsoir et à jamais se revoir. Ou si, un p'tit sourire, vaguement, de loin, en passant. L'amour, je le fais quand je peins. Plus l'aquarelle, est transparente, plus j'en jouis. Je suis un homme-mère, comme dirait Goethe. Et toi, tes cahiers, ton barda pour demain matin, salut, et à *bientard*, même plus à bientôt, rions, comme d'autres disaient : prions. Ce n'est pas une heure pour citer le poète. Faut toujours parler de soi comme d'un autre. Elle est belle, Lou. Tu sais où aller ? Tu vas rentrer chez toi ? Et là-bas, c'est du genre n'oublie-pas-ton-cache-col, n'attrape-pas-froid ? J'ai tout entendu, même ce que Raoul Germain t'a dit. Tu poses un verre contre le mur et tu colles ton oreille au verre, ça fait caisse de résonance, comme si on y était. L'histoire de Martial m'a fait peur. Quand il a parlé de moi, de la couverture, je me suis dit que Lou ne rentrerait pas et que tu te le disais également. Je parle trop, tu écoutes trop, tu me fais penser à ces princesses d'autrefois que nul n'avait jamais connues qu'enceintes. Tiens, bois, dans

le même verre que moi, je ne suis pas madame Sida. J'ai beaucoup traîné, Lukas, la nuit, pour tuer le temps, fuir en me retrouvant, c'était bon, descendre au second ou au troisième sous-sol de tel bar ou telle boîte, les choses de la terre dépendent de la couleur du ciel, les événements du passé se lient au présent, il ne nous resterait que des mots inutiles, dans ma chambre d'imagination il n'y a plus de murs, il n'y a plus de plafond, je me demande s'il y a encore de l'imagination. Nous avons tout, trop, nous *avons*, pardon Lukas, c'est le vrac, la bribe, ça tourne trop vite dans ma tête. Je ne peux t'aider qu'en te disant l'absurdité des ruptures, leur précipitation et, finalement, leur peu d'importance. C'est facile d'être spectateur, ce que je te dis n'arrangera rien à ton affaire, le malheur des uns n'a jamais fait le bonheur des autres, ou alors c'est inadmissible. Tu aurais attendu Martial, toi ? Je suis descendu très bas, je me donnais, au fouetté, dans le noir, ça ne sentait pas très bon et toujours une folle tordue, pour faire des remarques à voix haute, le cuir des blousons crissait, ne restait que le sexe, la bite, jusque dans les chiottes des boîtes, c'était plus pittoresque, le plus tard dans la nuit c'était le mieux pour les rencontres, faute de grives, etc. Cent fois j'ai fait fuir avant d'être quitté, tout dans le regard. Dans les *pick-up areas*, comme disent les Américains, je me suis vite démolé, toujours pas de caparaçon, or je n'aime que les picadors, images, des images, rien que des images. Comme si je cherchais d'autres secrets que ceux de jadis, ceux extrêmes ? Tu as joué avec le feu, une fois, et moi, cent fois, c'était bon, ça se passait, en bas, dans le noir, là, à chaque fois, il y avait des murs et un plafond. Souvent, en rentrant ici, je m'arrêtais au septième et je montais à pied au huitième, si tard dans la nuit ou si tôt le matin, afin de ne pas vous alerter, surtout Gregg, je continuais à me faire mon cinéma sur lui, je continue, faudrait que je te dise pourquoi. S'il écoutait, en ce moment, avec un verre à dents contre le mur, l'oreille collée au verre, son côté *Services secrets*, il dit qu'il connaît, il dit, merci pour le paillason. Moi non plus je ne l'aimais pas. C'est ma soeur Hélène qui m'a appelé madame Sida. A l'heure du dîner, elle a crié dans la cage d'escalier *le dîner est servi, madame Sida*, juste le temps de faire mon sac et j'ai quitté Sète, sans embrasser Marie, sans embrasser Mamie qui sent si bon l'eau de Cologne, petit détail qui a dû vous faire sourire, vous, les Lukalous, et sans même embrasser mes parents, le premier train de nuit pour Paris et je débarque gare de Lyon. J'aime Sète, tu le sais, la terrasse en haut de la maison, la mer, l'horizon. En arrivant gare de Lyon, je me suis dit des choses du genre *comme les gens sont tristes, comme les gens sont laids, personne ne parle à personne*, je rentrais trop tôt et blessé. Au fait, j'ai vendu un modèle d'enveloppe-gadget à un imprimeur, modèle par avion, à la place de *par avion*, j'ai écrit *par émotion*. C'était trop tôt Paris, boulevard Diderot, je me suis arrêté à une terrasse de café. Il faisait le petit soleil d'ici, légèrement voilé, j'ai commandé un café, un croissant et une orange pressée. La serveuse était assez âgée, la cinquantaine flétrie qui ne renonce pas, un bon regard. Je lui ai dit *vous êtes la première personne aimable que je rencontre dans cette ville*. Elle m'a répondu exactement *je suis votre reflet*, c'est beau. Roman Siwulak était beau, lui aussi, je l'aimais, il m'aimait, il était polonais, il s'est pendu. C'est lui qui avait le studio de Gregg, avant Gregg. Alors tu comprends pour le paillason de *Bienvenue*. Je ne l'ai jamais dit à Gregg. Ce n'est pas Gregg qui m'intéresse. Roman, son prénom, ça s'écrit comme un roman, mais ça ne se prononce pas comme un roman, c'est une autre histoire, Roman Siwulak, il était ébéniste, il sentait la poudre de bois. Faut que je sorte un peu sur la loggia, besoin de respirer, des histoires comme celle-là, ça abonde. Paris, la nuit, est presque aimable. C'est la Goulue endormie, une danseuse sur le retour, épuisée, en coulisses. Je peux rester encore un peu ? Parler, c'est beau quand il se passe enfin quelque chose, on peut naître, resurgir, crever le plafond. Les mots sont une arme absolue, comme mes pinceaux, les plus fins surtout, quand les lavis sont réussis juste ce qu'il faut. J'éprouve alors le besoin de gratitude, un élan, une jouissance incomparable, ardemment, partialement, qu'importe, une génération seule, dramatiquement seule. La bêtise est

parfois une épidémie, gare au virus du racisme, Hélène ne s'est pas rendu compte de ce qu'elle me disait. C'est grave et pas grave, ce n'est même pas du vague à l'âme, c'est comme ça pour chaque génération, j.e renifle le pire, la haute mer, ça tangué dangereusement. D'où vient aussi cette impression que j'ai de toujours courir après le temps, haletant, à bout de souffle, intransigeant, le pourquoi, pourquoi transiger ? J'aurais pu rester à Sète, avec la terrasse du haut, le sentiment persistant de ne pas être qui je suis et de ne pas être là où je devrais être. Je suis revenu à Paris, je suis descendu dans les bars, il faut salement et seulement que je me fasse à l'idée que ma famille se fait de cette échappée, de cette libération, de ce célibat. J'ai vécu deux ans avec Roman. Il était plus souvent dans mon studio que dans le sien. Il n'est revenu dans le sien que pour se pendre. Gregg ne dort pas, c'est allumé, tu crois qu'il écoute ? Moi oui, ça fait partie de mon scénario. Tu as mon numéro de téléphone, si tu restes à Paris ce mois d'août, appelle-moi. Je n'appelle pas, la voix à nu, j'aime pas. Si je te regarde dans les yeux, c'est que je ne peux pas parler autrement qu'en regardant l'autre, l'autre, faut toujours parler de soi comme d'un autre et à l'autre comme à soi-même. Si j'ai besoin de ton adresse, je la trouverai bien dans le bottin, Bedel, rue Romain-Leval, ta famille, c'est certainement pas le genre *liste rouge*. C'était qui, ce Romain Leval? Roman Siwulak, mon Roman, quand je voulais parler, me mettait la main sur la bouche ou m'embrassait, c'est trop beau pour être faux, encore un verre d'eau et je m'en vais. Pars, Lukas, pars vite, garde la bonne image de Lou, farouchement, n'attends pas, ne cherche pas à comprendre, c'est l'oiseau qui vole seul devant une falaise qui te le dit, merci, je m'en vais. On se reverra, promis ? Ai-je l'air d'une madame Sida? Elle m'aime, Hélène, c'est ma soeur. Salut frère, laisse-moi t'embrasser sur le front. Je t'aime comme on aime quand on ne peut pas aimer. »

17.

Bruno venait de sortir et l'avait quitté, après tout, comme les autres. Il décida de parler de lui, comme d'un autre. Pour voir. Des liens véritables, chacun restant soi, y en avait-il, y en aurait-il jamais ? Le séjour avec Lou ne se résumerait qu'à une image, un instantané, un petit rien, un passage, déjà le souvenir de la liaison se fixait en lui, dans une mémoire coupée de ce désespoir qui fait faire n'importe quoi. Un jeu encore, couper net, trois ou quatre heures du matin, il ne faisait pas vraiment nuit, le ciel de Paris était d'un bleu profond, il y avait, au-dessus de la ville et doucement vers l'est, une lueur qui l'émerveilla. Il essaierait de parler de lui comme d'un autre, pour voir, rien que pour voir. Il se souvint du sujet de dissertation au bac, *est-ce dans la solitude que l'on prend conscience de soi ?* Il avait eu la meilleure note, sa copie avait été publiée dans *La Revue des écoles*. Il voudrait bien relire sa copie et la noter aujourd'hui, il s'endormit, la main sur le réveille-matin. Il fit un rêve en chaussettes blanches, il courait autour d'une maison, ses frères et sa soeur l'attendaient, un chien aboyait, ses parents l'attendaient également, c'était l'heure d'un dîner, mais il ne rentrerait pas. Il courait dans le gravier sur une terrasse, en chaussettes, il n'avait pas de chaussures. Les volets de la maison étaient clos, c'était quelle famille, dedans, et pour quel repas? Il, qui était-il? Il chassait ceux qui venaient et attendait ceux qui ne venaient pas. Il était malheureux et, pour rien au monde, n'aurait échangé son malheur pour un autre. L'idée même d'être envié, et on rêve si souvent d'être l'autre, le guidait, le maintenait, aux pires moments d'inespoir l'égayait. Ainsi, il n'était pas le seul. Il se sentait parfois si nombreux qu'il en oubliait jusqu'à la nature de ses peines, de ses attentes ou de ses exigences. Il laisserait passer les jours, il n'ouvrirait plus le journal, il ne plierait plus les serviettes dans la salle de bains, il laisserait le courrier en souffrance, le téléphone sonnerait, il ne répondrait plus, il préférerait être seul, en souffrir et en vivre, le plaisir de n'avoir plus aucun compte à rendre à qui que ce soit l'emporterait sur le souvenir qu'il pouvait avoir du projet qu'il avait fait de sa vie, des illusions auxquelles il

s'était volontiers soumis et des idées qu'il avait eues de l'histoire en cours et des partis à prendre. Toujours il s'était engagé, ci et là, par telle ou pour tel, le plus grand doute lavait à chaque fois décidé, il aurait fait n'importe quoi pour échapper aux normes. Il ne voulait pas que sa vie ressemblât à une autre vie ou, pis, à celle tracée et prévisible qu'il lui semblait avoir été désigné de vivre. Un seul rite importait dont l'exercice le comblerait chaque matin, il ouvrirait en grand la fenêtre de la chambre, secouerait les draps et ferait soigneusement le lit avant de prendre le petit déjeuner. La journée n'aurait aucun sens si le lit restait défait. Petit à petit, sans même s'en rendre compte, il avait chassé ceux qui étaient venus, celle qu'il avait aimée. Au rythme des jours célibataires il se mettrait à n'attendre plus que celles et ceux qui ne viendraient pas et dont, secrètement, il se disait qu'ils ne viendraient plus, tant son goût d'une solitude sans cesse proche de l'isolement rendait lointaines les limites de son territoire, les racismes et les peurs ne changent pas, les conformismes non plus, il venait de naître, c'était tard. Il aurait voulu pouvoir prendre pour devise *le silence du paysan qui enseme son champ*. Alors il eut le sentiment de n'en avoir plus pour très longtemps, à vingt ans et des poussières, cela n'avait aucune importance. Il se devait, simplement, de vivre ses derniers jours correctement, sans se poser aucune question sur le déroulement de la fin. Il était curieux du scénario de son départ. Qui pourrait l'écarter définitivement, qui allait survenir, franchir, le rapter et lui claquer au nez la dernière porte, celle qui ne s'ouvre pas de l'intérieur ? Il en ferait un roman, ce serait une histoire vive, brève, enlevée, et il aurait à peine, peine amoureuse, le temps de faire le point des rêves et des illusions, des mirages et des fêtes, des exploits et des chutes, des élans et des trahisons, une vie, sa vie, des souvenirs de toutes sortes lui revenaient en mémoire et le choyaient. Plus il écartait les souvenirs, plus ceux-là revenaient. Il se disait *les hommes ne font que survivre. Et s'ils croient vivre, ils s'entre-tuent*, il avait des forêts en marche dans la tête. Il poursuivit, tout s'achevait, tout commençait, il ne voulait pas l'admettre, il le savait, il ne l'admettrait jamais. Cela le captivait. A celui qui lui dirait *je suis amoureux*, il rétorquerait *si vous l'étiez vraiment, vous ne le diriez pas*. L'humain avait ceci de vertigineux qu'il ne cessait, lui, il, l'autre, en avancée, toujours obstiné, d'en découvrir les contours et les jeux, les appels et les manquements à l'ordre des jours. La vie lui paraissait de plus en plus dure et simplement exaltante, il jubilait, c'était la fin. Il entreprit de faire l'état des lieux de paroles. Il renonça. Qui était ce il, lui donnerait-il son nom et son prénom ? Il fallait être plus carré, en prise directe, ne pas jouer, à quelle rançon, en retour. On ne peut voyager qu'avec un seul visage en tête. La forêt en marche, il aurait tant voulu la saccager, en être le bûcheron. Alors seulement pour un visage, une seule image de deux, les paysages regardent et inspirent. Il chercherait loin, en lui, un peu de chaleur. C'est tout. Le reste, amoureux, n'était plus envisageable, il n'était plus occupé. Il arrêta. C'était la nuit, en lui. Il transpirait de peur, il osait. Ça sert à quoi de parler de soi comme d'un autre ? De quel troc s'agit-il ? Je ne garderai de Lou que l'image d'elle suçant son pouce, une image pour une friandise, elle dormait là, le lit n'est pas défait, le jour se lève, il va falloir que je prépare mes affaires, si peu de choses, en somme. Il doit bien y avoir, en haut du placard, mon sac de départ de l'an dernier. Il me faudra surtout laisser l'appartement propre et net, ménager jusqu'au bout, vider le réfrigérateur des denrées périssables, le débrancher et en laisser la porte entrouverte sans oublier de ranger l'aspirateur et de mettre au sale les serviettes de la salle de bains, avec, bien en évidence, les tickets du pressing de la rue Bayon pour qu'elle puisse reprendre le linge propre, elle, Lou, *ma* Lou, plus du tout *ma*. Le jour qui se lève me dit qu'elle ne réparait pas de sitôt. Elle vivra chez le blond. Elle passera après l'inventaire du magasin, c'en son affaire, et pour moi, du net, au travail. Plus tard, je suis installé à une terrasse de brasserie, place des Ternes, café-croissant, il ne me reste plus qu'à faire à pied le chemin qui me sépare de la rue Romain-Leval, Erika, ma mère, est partie avec Zig & Puce, je ne veux pas croiser mon père, gagner du temps, du terrain, j'écris, je note; je dis *je*, la suite, le

silence du palier quand j'ai appelé l'ascenseur, adios Lala, ma Transamazonienne de choc, adieu Raoul Germain, le parc Montsouris, le pas de Martial et la rue Vercingétorix, adieu Josette et sa Vera, les draps en papier et les serpents, et adios muchachos, Gregg et les bottes qu'il a dans la tête, Bruno et le souvenir d'un aimé pendu dont je ne saurai rien de plus. J'allais entrer dans l'ascenseur quand Mehdi Kashani est sorti de chez lui, propre comme un sou neuf, « je vais à un mariage ». Dans l'ascenseur il m'a demandé si je partais en vacances. J'ai répondu « Lou et moi, c'est fini, je m'en vais », voix vague et ensommeillée de celui qu'un texte dévore. Il a eu l'air surpris, « votre compagne? » Dans l'entrée de l'immeuble, alors que je mettais les clés du studio dans la boîte aux lettres de Marie-Louise Hecquard après avoir barré le nom de Lukas Bedel, Josette m'aura peut-être au tri, *changement d'adresse définitif* comme on dit, *on*, Mehdi Kashani a murmuré « dommage, j'aurais voulu vous connaître mieux, vous, tous les deux, parler un peu ». Il m'a serré la main. Devant moi il a retenu la porte de l'immeuble pour que je puisse passer avec le sac. J'ai dit « adieu », il a répondu « au revoir ». Il est parti d'un côté et moi de l'autre. Dans l'enveloppe, avec les clés, j'ai écrit un petit mot, *chère Lou, Lukas n'est pas Bedel* trop compliqué, premier message déchiré, un second; *ma Lou, Bedel est absent Lukas t'attend*, trop compliqué, second message déchiré. J'ai opté pour les clés dans l'enveloppe, à nu, sans aucun commentaire, faut couper, le café est amer, le croissant est sec, du surgelé. Dans la poche gauche de mon pantalon, il y a la bougie du soir du premier anniversaire. Quand je marche, ça pique un peu à travers le tissu, comme dans les romans que j'aimais, parfois, autrefois, déjà autrefois ? Place des Ternes, balayeuse municipale, odeur de chaussée mouillée.

18.

Les Parques disaient « tu vas sortir de l'enfer et tu vas trouver l'enfer chez toi », brave Thésée, on se crée l'enfer, *on* y entre de plain-pied, sans le savoir, réminiscences, refrain des années de jeunesse, pas d'illusions, plus aucune illusion, j'inaugure, c'est l'inauguration. J'ai retrouvé ma chambre de jeune homme. Le lit est fait, les vêtements sont suspendus, les chemises, les cravates, tout est en place, même les livres adorés qui m'ont fait tant, ou trop, voyager sans voyager. L'enfer, on se le crée quand *on* rêve comme *on* nous propose et impose de rêver. Au-dessus de mon bureau, une affiche géante, en noir et blanc, Beardsley Housman et sa guitare, en scène, bien avant sa période Came & C°, bien avant ses cures de désintoxication, quand il chantait vraiment *No friends at all* et *City*. À gauche du bureau, la fenêtre sur cour, vue imprenable sur le mur d'en face, calme absolu, second étage, l'étage noble, sur les rayonnages, mes cours de droit, première année, recalé, les photocopiés de pharmacie, première année, recalé, et maintenant, tout de suite, le roman, la suite, pas de transition, il faut le tenir d'une main, serrer le poing de l'autre main et ne pas le perdre de vue. Emile, le grand-père, à Cluny, me racontait l'histoire de Thésée quittant l'enfer pour le retrouver chez lui et me disait pourquoi il avait voulu cette terrasse de plain-pied devant la maison, « ta grand-mère continue. Elle est là. Elle est là. C'est clair et net. Elle me surveille plus facilement ». Alex et Edmée se moquaient de moi, « tu écoutes le vieux radoter ». Alex me disait « il te donne combien? » Edmée ajoutait « grand-mère se venge d'avoir été enfermée ici ». Je suis revenu dans cet appartement comme un voleur. Ma chambre est telle qu'au soir de mon départ. Le parquet a été encaustiqué, lustré, comme avant, merci Léa, sur ordre de qui ? Pas un brin de poussière. Le pyjama obligatoire est sur le lit, à cause d'Edmée, manque Rack. Seuls les tiroirs de mon bureau ont été pillés par Zig & Puce. Le réveil-matin a disparu. J'ai oublié ma montre rue du Chemin-Vert sur la table de chevet, l'aiguille des secondes tourne là-bas et l'aiguille des heures. Lou aura le temps, en revenant. Ne plus parler d'elle, faire couler l'encre comme on faisait couler le sang, j'ai vingt ans, vingt ans et des poussières, et les illusions de

celles et ceux qui prétendent n'en avoir plus. Je suis tombé bien haut, je suis tombé en amour, ceux qui tombent bas se font moins mal, ils savent qu'ils sont en bas et n'ont peut-être eu d'amoureux que l'amour qu'ils se portaient à eux-mêmes. Je tombe bien haut, taire Lou ne suffira pas. Cet appartement est comme un repaire, *nous t'attendrons, nous t'attendons* Erika, ma mère, aura peut-être le dernier mot, je garderai le premier, par-devant cette ligne pour une chambre retrouvée, un pyjama bien repassé, un lit fait au carré, le parfum de la cire d'abeilles, pas une de ces cires qui teintent, brillent tout de suite et qui bien vite ternissent; et sentent le pétrole. Dans ma chambre, le parquet craque sous le pas, dans l'air un parfum butine, un beau rêve peut devenir, à la longue, un cauchemar. Je suis allé à la cuisine. Dans l'évier il y avait trois bols et trois cuillères, plus celle de la confiture de mûres de Cluny que j'ai léchée, Erika et les petits frères, leur départ. Je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai fait le ménage. Dans la salle de bains des parents, j'ai trouvé le bol de café de mon père, café presque froid, sucré, cuillère, il ne l'a pas bu. C'est alors que j'ai décidé de faire le ménage, en grand, tout l'appartement, une fête, pour lui, Ludovic, Ludo, le père, ce soir, faire place nette, briquer et faire l'inventaire. J'ai appelé mon père pour le prévenir de mon retour et du dîner. Il a simplement répondu « merci, ainsi donc, demain, je partirai, à mon tour, le coeur léger. Je rentrerai à la maison tard ». J'ai fait le tour de l'appartement, j'ai ouvert les fenêtres, courants d'air dans le labyrinthe, la concierge est montée, « ah, c'est vous, j'ai eu peur, votre mère m'avait demandé de passer demain pour donner un petit coup partout ». « Merci, madame Raillard, c'est déjà fait. Je serai là tout le mois d'août. » « Alors nous serons deux. L'immeuble est désert. Léa a rendu son tablier, vous le savez ? » « Je le sais. » « Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas. » « Sur le palier du second étage, il n'y a qu'une porte, la nôtre. Mme Raillard, dans sa loge, vit derrière des rideaux tirés, espace clos, elle a connu le music-hall, « aux belles heures », dit-elle. Elle est veuve, pour elle toutes les femmes sont des rivales et tous les hommes des poltrons. Elle nettoie l'escalier une fois par mois. Elle monte le courrier du jour. Le reste du temps, elle dort, trognon, fouine, elle a capitulé. Zig & Puce l'appellent la Chouette. Je suis allé à la poste de la rue de Courcelles pour effectuer mon changement d'adresse, « provisoire ou définitif ? » « Définitif, s'il vous plaît. » « C'est le formulaire bleu. » Maintenant, à l'ouvrage de l'appartement. Le bleu du ciel si on se penche, du vif, du carré, du rompu, pour Lukas, de *Lukas*, le roman, c'est la tombée. Etrange femme que cette Mme Raillard à qui vous demandez s'il y a eu du courrier et qui répond « vous n'avez pas connu le concert Mayol », ou qui vous lance, parce que vous avez mis votre Mobyette dans la cour et sali le carrelage de l'entrée, « et Pacra ? La Lune rousse ? La Nouvelle Ève ? Ça ne vous dit rien ? » J'ai souvent rêvé de Mme Raillard, « mon homme, lui, jouait du saxo, pas gringalet comme vous ». Les rideaux de sa loge sont fermés à longueur d'année, elle ne surveille pas qui entre, qui sort, le spectacle est fini. Quand un visiteur frappe à sa porte, pour demander l'étage, elle gueule « il y a les initiales sur les paillasons et pas d'ascenseur. Vous ne pouvez pas vous tromper ». Quand les parents recevaient les grossistes en épandage, engrais ou fertilisants, camarades de promotion du père, ou les jeunes amis psy de la mère, avec leurs daminettes, en quête de nouveauté et de promotion sociale, Alex, Edmée ou moi descendions coller sur la vitre de la loge un papier avec Bedel second étage. Edmée en profitait pour aller promener son chien et l'enfermer dans la voiture de Ludovic, il ne mordrait pas les invités. Les petits dormaient déjà, un somnifère pour Cyrille, un somnifère pour Richard, Zig & Puce, endormis, avaient un air ravi. « Alors, maman, tu nous la donnes ta drogue ? » disait l'un, « c'est craignos, en plus ça fait rêver », disait l'autre. Léa mettait un tablier blanc, amidonné, « Madame devrait comprendre que je n'aime pas les carcans ». Moi, j'étais toujours en bout de table, servi le dernier. « Et vous, jeune homme, vous voulez faire quoi dans la vie ? » Je répondais « rien ». Une seule fois un invité me rétorqua « comme je vous envie ». Erika, ma mère, soulagée, avait trop vite lancé un « bravo »

Ludovic m'avait regardé avec ferveur, comme une fraternité. Le vrai scandale, c'est quand Edmée fumait la pipe, à table, après le dessert. Alex, lui, parlait plutôt de sa nouvelle raquette de tennis, dîner de famille, repas froid. Au-delà de cette limite, les billets ne sont plus valables, aller simple, sortie obligatoire. J'ai fait la chambre de Puce, Richard. Aux murs, voitures de course, bolides en tous genres, voiliers idéaux, et la collection des contraventions qu'Érika, ma mère, ne paie jamais, on se bouscule au portillon du texte, la foule, la foule des familles. La chambre d'Edmée ensuite, vide, elle a tout emporté, le chien et la photo de son idole Louise Brooks et de sa vérité, Virginia Woolf. Elle a simplement laissé le lit qui, pour elle, a toujours « fait trop jeune fille », sa chambre, dent arrachée dans la bouche grande ouverte de l'appartement, image, maudite image, la foule des absents comme celle des présents, un roman, grand nettoyage de printemps, on passe, et sitôt après la poussière revient, elle est là. Chaque ligne du roman est une lutte contre la prolifération des lianes, la forêt sans cesse reprend le dessus, être soi n'est pas une petite affaire. Dans la chambre de Zig, Cyrille, ancienne chambre d'Alex, c'est le foutoir. Il est le nouvel aîné, il règne, tout croule, en vrac, dans son placard, il faut plier, classer, mettre la famille au garde-à-vous. Chez Cyrille, rien aux murs. J'éprouve de l'étourdissement dans ce grand rangement, je fais le lit, je ferme la fenêtre, c'est le grand tour de l'appartement. Voici la chambre des parents et la gêne d'avoir à faire leur lit, pour le dernier soir du père avant son départ, ramassage et pliage des journaux, j'empile les revues au-dessus de la table de chevet de Ludovic, les portraits d'Émile et de Lucile, et une photo du mariage d'Alex sur la terrasse de Cluny, côté Érika, rien. Elle dit de mes grands-parents maternels, ses parents, morts tous deux pendant la guerre, qu'ils étaient *apatrides*. Et à la question de savoir ce que cela voulait dire, enfants, nous, les trois aînés, Edmée aimait à se sentir incluse dans ce masculin collectif, elle répondait « ils n'ont pas eu le temps de se faire une patrie » ou « leur seule patrie, c'étaient leurs valises », pas la peine d'insister. J'ai nettoyé leur salle de bains, gêné encore mais cela m'aidait et cela aide, je reviens sur le lieu du crime impossible, le lieu de tous les liens et, dans la foule des miens, je perds Lou. Elle est si petite, je suis si petit, nous nous sommes perdus de vue. Puis de l'ordre dans la salle de bains des enfants, les toilettes, la cuisine, le grand couloir qui prend la cour dans ses bras avec juste un détour pour ma chambre, décrochement. C'est ensuite le tour des pièces à vivre, le petit salon, le grand salon et la salle à manger. Je fais les vitres, je passe l'aspirateur, décor anodin, confortable, habituel et le parfum de la rue Romain-Leval, mi-vertige mi-désertion, parfum calme et nul, cajoleur et absent. J'ai nettoyé les vitres en hommage à Léa qui détestait les faire. Quatre heures de l'après-midi, tout est prêt, tout rutil. J'ai rangé ma chambre. J'avais la bouche pleine de poussière, je me suis brossé les dents. Reste à dresser la table et à préparer le dîner. J'ai repris possession du territoire. Fils prodigue, j'attendrai mon père comme un galant, père prodigue, en partance, lui.

19.

La parole est à Ludovic, « je suis heureux, Lukas, de partager ce dîner avec toi. Force est de t'avouer que pendant un an j'ai souhaité que tu ne reviennes pas. Je me disais des choses comme *pourvu que ça marche, pourvu que ça dure*. Notre désir ici, réunis, désunis, en quête permanente des uns et des autres, demeurera et demeure pour toi une réalité et un mystère. Je trouve en toi des traits que je n'ai pas pu ravir à mon père, tu tiens de lui comme j'aurais voulu qu'il me tienne encore. L'appartement sent bon, tu es revenu, j'aurais voulu que tu ne reviennes pas et que tu réussisses le grand écart, j'y ai pensé toute la journée. Dans ma tête j'ai encore vingt ans, je voudrais partir et c'est trop tard, je voulais que tu réussisses là où j'ai échoué. C'est dit, merci Lukas. L'idée, aussi, que tu peux te faire d'une vie toute tracée, idée fausse, le décor est peut-être

resté le même mais ta mère et moi avons toujours navigué à vue. Je sais ses projets. Ils n'ont d'importance que pour elle et moi, chacun prenant ses distances pour mieux revenir vers l'autre, c'est ça, un couple uni. Tu reviens, toi, quel dommage, quel bienfait, j'ai faim, c'est bon. Ma distance, c'est le silence, un silence que tu m'as souvent reproché en silence, je n'avais pas à l'expliquer. Ça sent bon dans la maison. Ton grand-père aurait dit *ça fleure bon*, la nostalgie est une fiction, si peu une science, cette fiction-là. Ce qui m'ennuie, c'est que ta mère va s'imaginer que tu reviens parce que tu as refusé l'argent qu'elle a voulu te donner lundi dernier. A t'observer, je sais bien que ce n'est pas le cas. Elle non plus, elle a l'air dupe, elle ne l'est pas, c'est son charme. J'ai l'air de ne pas écouter, je suis toujours aux aguets, c'est mon repli, l'offensive. Ce n'est pas un dîner ordinaire. Je te remercie. Le reste de la table est vide et ça ne tangué pas, il faudrait pouvoir montrer que tout change, sauf, en l'homme, ce coeur profond et misérable, je parle pour moi, pour moi seul. Je suis souvent passé rue du Chemin- Vert, pour voir ton immeuble. Je stationnais, je sortais de la voiture, je levais les yeux, je comptais et recomptais les étages, c'était quel studio, en angle? Ce retour devrait t'apprendre à mieux haïr, peut-être aussi à mieux aimer. Lou te ressemblait. Vous aviez étonnamment la même taille, j'avais peur. L'amie d'Edmée est plus âgée, elle a des lèvres de sang, je trouve ça plutôt rassurant. C'est moi qui ai payé pour son petit appartement de la rue Boursault. Il faut qu'Edmée s'en sorte ou se trouve, au choix. J'ai payé *la reprise* comme on dit. Toi, tu reviens, mon petit génie, avec le bonheur dans tes sabots, je te parle comme si tu étais petit, tu n'es pas né, tu es à naître, je ne peux pas y croire, tu m'en veux ? Ne sois pas malheureux, c'est tout ce que je veux, ou alors un peu, un jour ou deux, pas trop, ça ne vaut pas la peine; Je n'ai jamais vu un nuage dans le regard de ton frère Alex, dommage, hommage. Je suis inquiet pour Cyrille, moins pour Richard. Ta mère a sans doute oublié de te dire que nous nous aimions comme si c'était le premier jour. Alex doit passer ce soir, Edmée aussi. C'est un vrai repas, comme avant, comme avant quoi ? Tu l'as trouvé le secret, toi ? Tu t'es trouvé un peu, toi ? Rien n'est concevable de l'épreuve si l'on n'est pas dans l'épreuve. L'épreuve est constante si le corps de deux ne transige pas. Il faut chaque jour, plus encore, avoir recours à soi, cruel et nécessaire repli, et ce n'est jamais assez. Je parle à moi-même, pardon. » Servir, desservir, faire des aller et retour à la cuisine, mesurer le pas dans le couloir, entrée, plat principal, fromage, dessert, veiller au vin, à l'eau, au pain, ne pas oublier le moulin à poivre, s'inquiéter d'un coup de sonnette ou d'un bruit de clé dans la serrure de la porte d'entrée, Alex arrivant trop tôt pour sa bise, Edmée arrivant en avance pour la sienne, leur surprise de me revoir à la maison et mon désir de vivre ce repas, le sentiment oui le sentimental non, jusqu'au bout, sans aucune contrariété, farouchement, égoïstement, pour lui comme pour moi. Je sors avec des assiettes sales, je reviens avec des assiettes propres, un vrai repas, rite, retrouvailles, l'affection est brutale. Au fil des ans, les traits du visage de mon père se sont légèrement effacés. Il se mettait à ressembler à n'importe qui d'aimable et de considérable. Il s'éloignait d'Emile, le grand-père. Un silence le gommait. « Je te demande pardon, tu me fais baisser les yeux, quand tu m'as appelé, ce matin, au bureau, la réunion était rude. Là, en revanche, ça tangué. Le boulot, quel boulot, finalement, ta mère et moi faisons le même travail. Je lui ai demandé *tu as vu Lukas ?* elle m'a répondu *oui*, je lui ai dit *comment va-t-il?* elle m'a fait taire en murmurant *il écrit*. Tu enregistres tout, elle me l'a dit, après j'ai eu peur pour toi, pour vous, Lou et toi, alors que le guetteur souhaitait que la lumière s'allume et s'éteigne à je sais trop quel *tout jamais*, rue du Chemin-Vert, du huitième, quelle fenêtre exactement ? Ecrire brise, sépare, c'est trop tôt pour toi, la séparation, ce sera toujours trop tôt. Je parle encore pour moi. Et si ta mère, toi et moi, faisons tous les trois le même métier ? On ne change rien au cours de l'histoire, le reste, ce n'est que des histoires, plus ou moins plaisantes, plus ou moins riantes. Je me doute qu'avec toi c'est plutôt moins que plus, signe des temps. Comment sortir du clan et où est le totem? Si je prenais mes

vacances, avec toi, ici, à la maison ? » Le téléphone a sonné. Mon père est allé répondre dans l'entrée, téléphone-guérison, « un instant, je t'en prie », et il est allé dans sa chambre. J'ai préparé la table pour le dessert, méticuleusement ou peureusement, comment faire la différence, puis je me suis réfugié dans la cuisine. J'ai rangé le fromage dans le réfrigérateur, j'ai commencé à mettre les assiettes dans le lave-vaisselle et j'ai attendu que mon père, Ludovic, Ludo, regagne la salle à manger, « c'était ta mère. Elle est bien arrivée. Carcoglione n'était pas là. Il a dû oublier. Elle part demain directement pour l'Adriatique en passant par Florence, pour les petits. Je la rejoins directement là-bas. Je lui ai dit que tu étais rentré. Elle ne veut pas que je te laisse seul, ici. Je lui ai répondu que tu étais libre de partir avec moi, ou pas. Elle me charge de t'embrasser. Cyrille m'a dit en riant qu'il te rendrait l'argent, il m'a même dit l'argent des larmes, une affaire entre vous ? Mais c'est un festin ! » Silence, « tu voulais lui parler ? » J'ai fait signe que non. Mon père a simplement murmuré « il vaut mieux que tu restes ici, seul », puis « que tu deviennes l'ami de la solitude » et « je te fais confiance », aucun commentaire sur le dessert brusquement devenu trop doux. J'ai tout rangé. J'ai rejoint mon père au salon. Il a plié son journal et nous nous sommes regardés, jusqu'à ce que les autres passent. Edmée, « alors tu viendras m'aider à repeindre l'appartement ? » Alex, « tu es là, toi, on dirait que tu as fait un marathon », puis « je suis pressé, j'ai un rencart, salut Pa, embrasse Ma », le ton décontracté, l'air intrus et « salut frère ». Mon père a dit « nous ne nous connaissons pas, tous », puis, voix basse, pour lui tout seul, on n'atteint jamais la conscience de quelqu'un » et « sortons, veux-tu, allons marcher ». Ce fut une promenade sans un mot, silence, plus rien, des rues, des avenues, le tour du parc Monceau. Nous sommes rentrés à deux heures du matin. Il m'a dit « n'oublie pas Lou », c'est tout. Il est allé se coucher. J'ai préparé le petit déjeuner, à la cuisine. J'ai regagné ma chambre, avec le magnéto, toujours la même bande depuis le début, tout efface tout, au fur et à mesure.

20.

Il dort dans sa chambre, je veille dans la mienne. Plusieurs fois, dans la pénombre, sur la pointe des pieds, gare au parquet qui grince, j'en connais chaque latte plaintive et délatrice de fugues depuis que j'ai un pas de grand, je suis allé dans l'entrée, le guérison, le téléphone et j'ai composé mon numéro, notre numéro, son numéro, Lou. La première fois, elle a répondu, j'ai raccroché immédiatement, la savoir revenue, elle aussi, chez elle, suffisait et m'a fait du bien. Mais les douleurs, la nuit, deviennent lancinantes, un petit bobo à l'âme, si peu, pourtant j'ai fait plusieurs fois le trajet comme un somnambule. D'abord au décroché du combiné, une petite sonnerie, de quoi alerter un père, s'il écoute, dans son coin. Trois fois j'ai fait sonner et j'ai raccroché avant que Lou réponde. La quatrième, ça sonnait occupé, message transmis, on se soigne comme on peut, la dernière fois je suis resté longtemps debout, respirant posément, imperceptiblement, calmant la chamade derrière la porte de la chambre de mon père. Le dîner est transcrit, la bande du magnéto est à nouveau vierge, le pyjama est plié sur le lit, le lit est fait, je viens de remplir le stylo. Il dort dans sa chambre, je veille dans la mienne. Je ne me coucherai pas. *Malheureux*, a dit le père, *un jour ou deux* a dit Ludovic, *pas trop*, a dit Ludo. Quelle peur régit notre affection et ménage ses effets, d'où viennent le silence de notre promenade et la culpabilité de nos aveux, d'où vient que je le guette à mon tour, que je veille à son sommeil ? Massimo Carcoglione n'était pas au rendez-vous parce que je suis rentré, scénario, on tourne le film et on écrit le scénario après, impossible, pas conforme, pas comme au cinéma, le moment tant attendu du baiser renversé, bouche à bouche, le baiser fatal ? On a écrit mon scénario avant, le tour est joué, il y aura forcément des moments sublimes, truquage, vente de salades, l'épatant cinéma, et mon cinoche moche. Le père dort, le fils veille. La mère emmènera les deux derniers, l'un pas du père, l'autre du père, voir

Florence, ciné-Adriatique, l'immorale est sauve, sauve qui peut, qui peut le plus peut le plus, je ne joue plus. Lou. J'ai ouvert la fenêtre sur la cour. Sur un mur, en bas de l'avenue Hoche, pendant la promenade, j'ai lu en grand et en lettres capitales, comme la peine, peine capitale, prison à vie, toutes sortes de perpétuités, les mots *last poets*, derniers poètes, deux mots, au coeur d'un quartier morne, ultime message, pourquoi ultime ? Je ne sortirai pas de Lou. Elle est couchée en moi, elle se tapit, je ne me coucherai pas sans elle. Mon père marchait, deux pas devant moi, décidant de l'itinéraire, montrant le chemin, remplissant son rôle silencieux, mains dans les poches de sa veste, col ouvert, un air de jeunesse, la tête ni basse ni haute, et moi dans son sillage, me disant vaguement que je me méfiais des poètes qui s'annonçaient poètes, de ceux-là qui mettent *untel, poète* sur leur carte de visite, ou *untel, intellectuel, untel, romantique, untel, militant, untel ceci, untel cela*, ils ont leur carte mais ne rendent pas visite. *Last poets*, sur un mur, en bas de l'avenue Hoche, à hauteur de passants. J'ai ouvert la fenêtre sur la cour, le mur d'en face bouche la vue. C'est le cul de l'immeuble d'en face, mur aveugle, tout s'arrête là. Ce quartier n'est qu'une grande soupière, potage froid, sagas et romans morts-nés à tous les étages. C'était doux, la famille du palier ? Se serait-elle effacée avec la bande du magnéto ? Je ne peux pas sortir, je ne veux pas sortir de cette affaire indemne, nos bobos et chantages sont une ultime friandise, subtile et dernière gourmandise, le père dort, le fils veille, il écrit, le jour va se lever, *last poets ? Angoisse & Délice* ne sera pas publié. Cyrille rendra l'argent des larmes. A Cluny, le grand-père racontait un ballet qu'il avait vu à Paris, « au bout de son voyage au royaume du rêve, l'homme retrouve son éternelle solitude ». Je badais, je rêvais à mon tour. Je viens d'écouter Beardsley Housman, au casque, *Star, City* et Brenda O'Brien dans *Come back another time*, Reviens une autre fois, et surtout *The closer the better*, Le plus proche le mieux, il me faut la voix cassée de Beardsley, cette voix qui hésite, la voix d'avant les drogues et les cures, à chaque mot, trébucher, reprendre équilibre. C'était bon la famille du palier ? Bye bye Lala, Mister Germain, Gregg, Mehdi, Bruno & C°, adieu la compagnie, la troupe, le funambule a comme un vertige, c'est Lou qui se vautre, s'étend et tend le bras vers moi, entre le drap de ces pages, c'est elle qui écrit, pas Lukas, pas moi. Je l'ai dans le ventre. La voix vient du ventre, c'est sa voix. Les mots, également, les mots qu'elle a toujours tus. *One more*. Un de plus, un autre titre de Beardsley. J'aime moins ce tube-là, 'au suivant. Plus j'avance, plus tout s'estompe, je deviens la silhouette de ma propre histoire, je me devance, je me vois, un contour, la photo des familles doit rester floue, c'est insupportable, et le sujet premier, immuable. Le jour va se lever. Je me suis assis sur le rebord de la fenêtre, la cour d'un côté et ma chambre de l'autre. J'ai allumé une cigarette et j'ai toussé. Je la tenais à bout de doigts, le coude sur la rambarde, Pair éternel des grands auteurs qui posent pour je sais trop quelle postérité, faisant tomber les cendres dans la cour, me penchant pour observer le petit carré de ciel et les premières lueurs de l'aube, me tournant vers la chambre et observant sur le bureau, à côté du cahier et du stylo, piquée dans le bois, la petite bougie rose d'un premier anniversaire, passé, terriblement passé, révolu, j'avais besoin de réfléchir. L'odeur de la cour est neutre, vibrante. Elle rend l'air légèrement cisailant et monte à la tête si on la hume trop longtemps, immeubles, entassement des beaux quartiers, pierre rongée et brique brune côté cour, tout dans la façade, cour déserte, parfum des secrets de famille, vue plongeante sur une cour vide. D'où vient, dans ma famille, qu'il était dit et pensé qu'on ne pouvait *rien me dire* ? Cela me protégea. Cela m'oblige à la mise à nu, il est périlleux de .se rencontrer, de se trouver, comme dit mon père. Le père dort, le fils écrit, Lou a décroché le téléphone, il fait jour. Du bruit dans la chambre de mon père, il prépare sa valise, il partira directement du bureau. Le réveille-matin s'est mis sonner. Mon père se lève toujours cinq minutes avant la sonnerie. Il a un réveille-matin dans la tête, en avance de cinq minutes, « c'est pour ne pas réveiller votre mère », « votre grand-père, ainsi, ne réveillait pas Lucile qui faisait, disait-elle alors, dans le lit pour elle uniquement, d'extraordinaires

rêves de concerts, seule en scène, au festival de Besançon, elle remplaçait Clara Haskil ». Je ne peux parler que de ce que je vais écrire, la mémoire devance, j'ai Lou dans la tête, elle se pelotonne, elle fait la mutine. Puis tout se casse, j'ai un cheveu blond sur la langue. La valise est prête, mon père s'est rasé sous la douche, il a fait tomber le flacon de shampooing sur le carrelage, il faut qu'il soit beau à la descente de l'avion, à Florence. Le père se sèche les cheveux. Le fils vient d'entendre un oiseau chanter dans la cour, bon signe! Dans le ciel, il y a des nuages à la dérive. Le père s'arrête devant la porte de la chambre du fils. Le fils retient sa respiration. Le stylo fait une tache sur la page, le stylo est mort de trouille. Le père dépose la valise dans l'entrée. Le fils respire et se dit « je veux mourir ». Le père prend son petit déjeuner, seul. Tout était préparé par le fils qui se dit « je vais mourir ». Tant de romans dans un roman, et toujours le même roman, boudeuse bourgeoisie, le père et le fils n'ont plus rien à se dire, ils ont l'impression de s'être tout dit, les héros ne sont plus sympathiques, vingt ans ça ne se résume pas, c'est infini. Le père quitte l'appartement. Je peux enfin me coucher. J'enfile le pyjama comme si j'entrais dans ma propre peau. Le lit est étroit, je me cogne le coude. Je me relève pour noter cela. Mme Raillard balaie la cour. J'ai entendu un « au revoir monsieur Bedel, et bonnes vacances. Vous en avez de la chance ». « Au revoir madame Raillard, gardez bien notre Lukas. » Silence, bruit de balai, la journée sera belle, presque plus bobo, merci Bruno.

21.

La parole est à Edmée, « tu vois, c'est déjà repeint, un traquenard, je voulais seulement te voir, face à face. Les autres me manquent surtout lorsque je suis avec eux, comme toi. On avait l'impression qu'on ne pouvait rien te dire, tu peux entrer, visiter. Rack n'est pas là. Moune Pa emmené huit jours en Dordogne, sur un tournage, elle travaille dans le cinéma, elle est assistante de production. Son vrai nom, c'est Joëlle, elle préfère Moune. Elle a vingt ans de plus que moi, *vingt ans et des poussières*, aurait dit le grand-père Emile, tu te le rappelles ? Assieds-toi, il n'y a rien à boire, je ne vis pas ici, je vis chez Moune. Si tu veux les clés, je te les passe, tant que ça durera avec elle. Ici, c'est pour Ludo. J'ai été reçue en seconde année, je suis donc admise en troisième, tu me vois pharmacienne, avec des lunettes, toute une vie dans les ordonnances illisibles de médecins pressés ? Tu es pâle, allonge-toi. Ce magnéto, c'est bien un cadeau d'Érika ? Ça ne durera pas longtemps avec Moune. Elle m'appelle *son petit* Roger. Toutes celles qu'elle a connues avant moi, elle les a appelées *ses petits* Rogers. Elle adore Rack et elle a fait très bonne impression sur Ludo, un déjeuner d'anthologie, imagine l'inimaginable et tu seras encore loin de la vérité, tu es habitué. Je quitterai Moune avant qu'elle me quitte, j'ai les clés d'ici, voici les doubles. Ce que tu avais l'air bête quand tu es venu avec cette fille à la maison, elle aussi. Lou ? En fait c'était Marie-Louise ? Zig & Puce m'ont dit que c'était ce qu'il y avait écrit sur la boîte aux lettres. Si j'ouvre la fenêtre, on entend les trains, la gare Saint-Lazare, et si on se penche, on a le vertige. Tu ne dis rien ? Ce que j'aime avec Moune, c'est l'épisode. Tu te souviens de ton sujet de dissertation, au bac ? Il était question de solitude. Tu avais eu une bonne note. Moi, c'était du Sophocle, *je n'ai de mépris que pour le mortel qui se réchauffe avec des espérances creuses*. J'avais eu également une bonne note. C'est que nous avons de l'éducation, des enfances d'orphelins avec parents inclus dans l'orphelinat qui eux-mêmes, passons, et nous, beaux produits d'une union pas *stérile*, comme dirait Erika, nous avons connu à la manière douillette et pas annoncée comme telle, ni vu ni connu, l'oppression et la liberté, demain voulait pleinement dire demain. Nous avons appris à dissenter conformément, comme si nous allions recommencer la même histoire de clan et de famille. Tu peux inspecter, ici c'est propre, le parfait deux pièces de la jeune fille rangée, carrément *déviante*, comme dirait encore Erika, je la cite trop, je l'adore, si

au moins je pouvais le lui dire mais son regard interdit, stoppe. Je la froisse, je lui fais mal au ventre, je suis comme je suis et j'aime comme j'aime. Le père a payé la *reprise*, la mère a été rattrapée de justesse, elle vient de m'appeler de Florence, juste avant ton arrivée. Sa voix était un petit peu moins acidulée que d'habitude. La fille attendait son frère cadet, le bien-aimé en mal d'amour. Érika m'a eue au vol dans ce pied-à-terre où je ne mettrai les pieds que si je quitte Moune avant qu'elle se trouve un nouveau *petit Roger*, épisode, et ainsi de suite, j'ai compris, chacun pour soi, la bonne école, plus besoin de disserter. Rack vous mordait parce que j'avais envie de vous bouffer crus. Tel que je te connais, tu as mis de l'ordre chez ta Marie-Louise. Chez Moune, je n'ai jamais fait le lit, je laisse tout en vrac et, quand je ne rentre pas, à l'aventure, je ne la prévient pas. Il y a du vif dans ce que je te dis, Moune sait que je partirai avant qu'elle me flanque à la porte, seulement voilà, j'ai Rack et elle aime Rack parce qu'il est méchant. Ne joue pas les Abel ou alors souffre pleinement, un bon coup et qu'on n'en parle plus. Ne fais pas ça ici. Tel que je te connais, tu ne prendras pas les clés, tu as besoin de la rue Romain-Leval, ton cocon. Je t'aime bien, Lukas. Non, je t'aime tout court, c'est plus fort. Ce n'est pas le triomphe. Il y a toujours un des deux qui parle et l'autre qui se tait. Je souffre peut-être plus que toi. Moune est experte, elle me fascine, je me bute, je me cogne à la vitre. Si au moins on pouvait se parler, une fois, toi et moi. Voici mon numéro, chez Moune. Tu peux m'appeler à n'importe quelle heure du jour et de la nuit jusqu'à samedi prochain. Après, Moune serait furieuse et Rack aboierait. Je sais que tu n'appelleras pas, je suis l'étrangère, n'est-ce pas, étranges amours ? Que sais-tu du corps d'une femme ? Du corps de ta Marie-Louise ? Et du tien ? Ne serait-ce que le corps ? Tu as la mauvaise mine d'un gosse qui revient d'un camp scout, ça m'ennuie de te parler comme une grande soeur, comme une chef-guide avec chaussures de varappe, cheveux courts et lèvres pincées, les lèvres de maman quand elle se dit qu'elle n'a pas vécu la vie qu'elle voulait vivre, j'imagine, les lèvres de maman, tout le temps. Ne me regarde pas ainsi, je t'aime tout court, c'est plus fort. Moune a emmené Rack parce qu'elle avait peur que je parte. C'est bien, ici, il y a de la place pour moi toute seule. Je déteste Moune, c'est un vieux char d'assaut, j'ai besoin de mettre du désordre chez elle, en elle, elle a pris Rack en otage, chantage, j'ai le coeur volage, la revanche des *petits Rogers* sera sanglante. Elle m'appelle chaque nuit pour savoir si l'oiseau est dans le nid, *allô, mon petit Roger*, et je fonds, j'ai besoin d'elle, ça va durer, pas la peine de me regarder bouche bée. Tiens, un verre d'eau. C'est tout ce qu'il y a ici, l'eau de la ville. Je ferme la fenêtre. Il paraît que le bruit des trains de banlieue, on s'y habitue. Pour Rack, il y aura le square des Batignolles. Si jamais je viens m'installer ici, on fera le tour du square, la rue Boursault est amoureuse, fais-moi taire, arrête ton magnéto, fais attention à l'encre du roman, après ça fait des taches indélébiles. Érika est venue ici, une fois, ça lui a plu, ce n'était pas encore repeint, ça sentait le bébé de la précédente locataire, ça s'arrête comment, ton truc ? Tu ne devrais pas écrire. C'est dangereux. Ferme ta bouche. *Croix de fer, coeur de pierre*, tu te souviens de l'expression, à Cluny, quand nous nous jurions de ne pas dévoiler un secret sans importance, des histoires de cabanes, de fugues pas très loin avec certitude de retour, des histoires de fluide glacial et de dragées au poivre, désormais c'est uniquement *coeur de pierre*, je ne te le dis pas du tout comme un secret, au temps présent tout ce qui semble constituer une raison de vivre s'évanouit et l'on doit, au risque de sombrer dans le désarroi ou l'inconscience, tout remettre en question, ou alors se distraire, prendre des attitudes, faire semblant. *Petit Roger* ou *coeur de pierre*, idem, je t'ai cloué le bec ? On n'entre pas dans la peau de quelqu'un comme dans un pyjama. Je t'appelle, tu viens, c'est déjà repeint, je te parle, ça ne sen à rien, ça fera couler un peu d'encre, c'est tout. Moi aussi j'ai voulu écrire un roman, mon roman, à chaque première page je me sentais seule. Je suppose que chaque page est une première page si l'on ne se réchauffe pas avec des *espérances creuses*, comme diraient papa Sophocle et la clique des sages, trop pour moi, mon petit Lukas, j'ai

opté pour l'épisode, la passade et la chamade, je suis passagère. C'est plus supportable ainsi, même si je me méprise. Tu as de l'orgueil, il me reste quelques vanités, pour la distraction. Ma vie, c'est encore la récré. Fais gaffe à toi, Lukas, prends soin de toi. En fait, ne compte pas sur moi. Tu n'as pas arrêté le magnéto, alors file, file vite, merci, tu vois, je ne dis pas *merci quand même*. Si j'ai besoin de toi, je saurai où tu te niches. J'ai eu peur de toi comme tu as peur de Rack, laisse les clés et fous le camp, je t'aime tout court, c'est plus fort. C'est *petit Roger* qui te parle, pas Edmée, salut. »

22.

C'est fou ce que les jours parlent si on les interroge. Je suis parti comme un voleur, c'est vendredi, fin de l'après-midi. Au début on compte les heures et, très vite, on ne compte plus les jours. Pour les autres, ce serait une histoire sans incidence, une danse, décadence, trouver la cadence, un numéro de cirque avec les mots ? Edmée a bourré sa pipe, elle la allumée et elle a claqué la porte derrière moi. Si je lui avais répondu ? Des répliques, encore, lesquelles ! Pour quelle comédie ? Je n'avais rien à dire, cinquième droite, bâtiment fond de cour, pas d'ascenseur, j'ai dévalé l'escalier en courant, le magnéto sous le bras, comme un voleur. Où sont les lieux de paroles, ici, dans un livre, s'il circule, s'il est publié, faudra-t-il changer les prénoms, tout changer, masquer ? J'ai acheté de quoi dîner. Je suis passé devant la loge de Mme Raillard, rideaux fermés. Elle doit avoir des rêves pailletés, des rêves en strass, nichons à l'air, le premier rang des danseuses d'abord, le second ensuite. Dans l'entrée, le téléphone sonnait, je n'ai pas décroché. Un petit mot d'Alex sur le guéridon, salut *frangin, suis passé piquer des polos au pater noster. Je suis au 47760202 en cas de besoin. Alex*. Je suis le chien viverrin de ma propre histoire. J'ai transcrit le monologue d'Edmée, manque la voix, un peu rauque, je n'ai plus qu'à ponctuer. Chapitre vingt et un, c'est fait, et, sans transition, le chapitre vingt-deux pour ne pas *succomber à la tentation* comme dans la prière, *ouaf-ouaf*, diraient Zig & Puce, et ne pas aller traîner du côté du trou des Halles, à la recherche d'une certaine Lou, un certain magasin, un ultime inventaire et un grand blond en baskets sales. Lou avait une peau de lait, j'ai biberonné avec elle pendant un an. Je viens de remettre le magnétophone dans la chambre des parents, avec la bande tant de fois effacée. Ce roman doit courir à sa perte et moi avec, éviter Lou, bobo, plus bobo, bobo stop, chapitre vingt-deux, je suis le chien viverrin de ma propre histoire, question d'instinct, ainsi je parlerai peut-être, enfin, de moi comme d'un autre. Rien à voir avec la civette, le surikate, la genette, la mangouste et autres viverridés, rien à voir avec les *puants*, fouines, renards, blaireaux & C°, on les réhabilite, ceux-là, on les défend, seraient-ils en voie de disparition ? Vivent la belette, le furet et autres mammifères. J'ai l'âme du viverrin, il vient d'Asie, il vient de loin, il envahit, il surgit de la nuit des temps, il n'aboie pas, il porte sur le museau un masque noir, poussière, poussière noire de mes vingt ans. Il vit la nuit, il dort la journée afin d'éviter certains prédateurs, tout commence pour lui au crépuscule, c'est le plus primitif de la famille des canidés. Je suis viverrin, je me faufile dans mon propre texte, *angoisse & délice*, écrirait Erika, ma mère. Le téléphone sonne, je ne répondrai pas. Si c'est Lou, qu'elle s'inquiète, et tombe la nuit, j'ai faim. Le chien viverrin mange à peu près n'importe quoi. Il peut sans aucune difficulté avaler deux ou trois crapauds, ce dont un Rack ou un renard seraient bien incapables. Je n'ai rien d'un chien domestique, j'ai l'esprit viverrin, je me reproduis en captivité, j'aime avoir été quitté, merci Lou, bravo Bruno, la bande du magnéto est effacée, restent le texte transcrit et son inespoir. L'appartement est désert. Edmée fait souffrir sa Mounette adorée et détestée, Alex pique les polos de son père, les parents sont en train de dîner avec Cyrille et Richard à Florence, Léa regrette d'avoir rendu si vite son tablier, Lala est dans le taxi qui la conduit de la rue Vivienne au bois de Vincennes, transamazonienne en diable, elle

pavane malgré tout, amochée, Mehdi Kashani attend du courrier de Téhéran, Raoul Germain pianote sur son oreiller, Josette est allée voir un porno à la Bastille et Gregg se demande pourquoi je ne suis pas venu à la réunion, travelling, circulaire, dernier tour de palier, j'oubliais le vide-ordures débouché et un long plan fixe sur les pantoufles du promoteur immobilier, neuvième et dixième étages pour lui seul, son repaire. Aller et retour à la cuisine, j'ai mangé debout devant le réfrigérateur ouvert, du lait, du fromage, une quiche froide et le reste du gâteau d'hier quand Ludo parlait, voracité, un peu de fraîcheur. Dans la cuisine, il y a la porte des fuites et des fugues, escalier de service. L'important, c'est d'avoir son bac. Après, dis-moi, Lukas, comment va le monde et où il va, peux-tu le saluer pour moi, bien bas, il est bien bas, ne te penche pas trop. Le chien viverrin est glouton, friand d'oeufs et de jeunes oiseaux, il est même piscivore, il plonge et dévore, il peut, en une nuit, réduire à néant plusieurs années d'efforts d'un éleveur de truites. Vendredi, la nuit est tombée, j'ai ouvert la fenêtre, un orage se prépare. Lou a fermé le magasin, l'inventaire est fait. Où serions-nous allés, sans argent? Il y avait un étang, près de Cluny, en bordure de la voie ferrée, désaffectée, l'eau, c'est le ciel renversé. Pour où serions-nous partis, *pour de vrai* les pieds dans les vagues et l'écume, là où ça lèche, sans argent? Sous mon oreiller, ce matin, il y avait l'enveloppe refusée, avec l'argent du mois d'août, cadeau de la petite souris qui passe la nuit quand on perd une dent, enfant. Erika, ma mère, était-elle donc si sûre d'elle-même? Sur la table de la cuisine, sous mon bol, pour le petit déjeuner, à nu, des billets, de grosses coupures, cadeau du père, avec un petit mot, *pars si tu le peux, sois là quand nous reviendrons, besoin de toi, Ludo*. De l'argent, c'est foutu. Tard dans la nuit, un message glissé sous la porte, Edmée est venue en chatte pour avoir le dernier mot, elle a le code de l'immeuble, 137 AF. *A comme Anatole et F comme France*, expliquait-on au téléphone, Edmée l'aura, son dernier mot. Je lis et transcris, *la récré ne sera jamais finie. Je te laisse mon cartable, il est vide, adios muchacho, ta Petit Roger*. Voilà pour les messages de la famille Bedel. Le ciel gronde, l'orage va éclater, à l'abordage, à chaque page, je suis le chien viverrin, court sur pattes, l'air un peu chacal et galeux, toujours vif, je viens de l'Empire du Milieu, de là-bas, là où tout pullule, là où tout a commencé. Les bolcheviks m'ont importé et fait proliférer, en captivité, pour la fourrure, du pas cher, du rapide et du bien chaud pour les grands froids d'octobre. Puis le chien viverrin s'est échappé, la Finlande, la Suède, la Pologne, la Tchécoslovaquie et l'Allemagne de l'Est. « C'est de la faute à Yalta », dirait Gregg. Le chien viverrin, nyctalope procyonidé, a même franchi le rideau de fer, le voilà en Allemagne de l'Ouest et vite dans les Ardennes, on en aurait capturé un, à Guise, dans l'Oise, la semaine dernière. Il y en a un rue Romain-Leval. Je suis le chien viverrin de ma propre histoire, rien ne m'arrêtera, la rage se propage, L'orage vient d'éclater, ça nettoie la cour, fenêtre ouverte, un peu de fraîcheur, comme devant le réfrigérateur. Une cigarette allumée, je tousse. Dans ma tête, tout se faufile, tout est glouton, le vieux monde est en moi, le ciel se fâche, la court luit, une lueur, c'est le reflet de la lumière plafonnière de ma chambre, une ombre à la fenêtre, c'est Lukas, moi, court sur pattes, l'air chacal, rêvant de chaque page si elle était un régal. Le téléphone sonne, réflexe ou instinct je réponds, c'est Bruno, Lou a été attaquée en sortant du magasin, une dizaine de coups de poignard. Elle est à la Pitié, « elle partait avec l'argent, on a arrêté le type, la police est là ». J'attends Bruno: Je lui ai donné le code, 137 AF, *A comme Anatole et F comme France*, ou *A comme anodin et F comme féroce*, je n'ai pourtant pas le coeur à plaisanter. Bruno a dit « j'arrive ». J'ai froid. Le chien viverrin, dans sa fourrure, a froid. Cours, chien viverrin, le vieux monde est en toi.

Lou, morte. Pourquoi ai-je dit à Bruno de venir chez moi pour repartir ensuite, ne pas trouver de taxi avant la place des Ternes, perdre du temps sous la pluie battante, ciel furieux, morte, Lou. Quand nous sommes arrivés à la Pitié, « vous êtes de la famille ? », « non », « un proche, un parent ? », « non », « alors mieux vaut rentrer chez vous, les parents sont là, elle est à la morgue, elle est morte pendant le transport, c'est tout ce que je peux vous dire ». Morte, Lou. Bruno répétait « ils ont arrêté le type, les policiers l'ont dit, je te le jure, ils l'ont arrêté. Josette pourra le confirmer, monsieur Germain aussi, nous étions là, tous les trois, quand la police est venue. Veux-tu revenir au Chemin-Vert? Josette a dit qu'elle attendrait. Monsieur Germain aussi ». « Non. » « Tu veux que je rentre avec toi, chez toi ? » « Non. » « Alors on marche ensemble un peu ? » « Non. » « Vingt fois, j'ai essayé de t'appeler. » Je répétais « non », hébété, je lui ai dit « laisse-moi, Bruno, je vais rentrer seul, à pied ». « Je ne te laisserai pas dans cet état-là. » Je suis parti en courant, le long des quais, jusqu'à ce qu'il renonce à me courser, j'ai marché, marché, le jour se levait, samedi, un beau ciel après l'orage, linceul bleu pour Lou, bout de ciel, drap arraché, vent du matin. Ces choses-là n'arrivent que dans la vie, Lou morte, inventaire, fric, vacances. Pour Lou la grande vacance. Il ne me reste que ce cahier. Un recours pour un au secours, en cas d'appel, gare, les passants passent, indifférents, tout va trop vite, un mot, un seul, devrait pouvoir arrêter le temps, stop; attention, nous *voulons* vivre ensemble, surtout pas, nous *voulions* vivre ensemble, surtout plus, morte, ma Lou. Je n'irai pas à Epinay. J'y serai si j'imagine. Quel est celui de mes profs de lycée qui nous répétait, avant chaque composition trimestrielle et chaque examen de fin d'année comptant pour le classement général, *remettez-vous de vos alarmes ?* Ce professeur de sciences naturelles que j'ai eu deux années de suite ? Quel était son nom déjà? On le surnommait Gringalet, le surnom revient, pas le nom, diversion, se divertir, même et surtout aux pires moments. Ils sont venus enquêter. Mme Raillard se tenait sur le palier, fascinée et anxieuse, « je leur ai ouvert ». « Vous avez bien fait. Merci. Ce n'est pas grave. » J'ai poussé la porte et je me suis retrouvé avec trois policiers en civil, comme dans un film, dans le salon de l'appartement des parents, plus chez moi, terriblement chez nous tous, comme au théâtre, « oui, je vis chez mes parents ». « Oui, j'ai vécu avec Marie-Louise Hecquard », « un an, juste un an », « non, je n'ai jamais rencontré ses parents », « je suis étudiant ». Un policier m'a dit « c'est une enquête de routine », l'inspecteur, le seul cravaté des trois, m'a tendu une photo, « vous connaissez cet homme-là? » C'était le blond, baskets cradoques, menottes, on l'emmène, « oui, je l'ai vu ». « Quand ? » « Mercredi soir. Lou ne rentrait pas. » « Qui ? » « Marie-Louise, c'était mon amie, son petit nom. Je croyais, je l'aimais. » « Vous deviez partir ensemble ? » « Non. » « On a pourtant retrouvé sur elle deux billets d'avion pour Bali, achetés jeudi midi. » « J'étais déjà parti. » « Nous le savons. Avait-elle de l'argent à elle ? » « Non. » Le troisième policier m'a tendu la photo de Lou, au sol, recroquevillée sur elle-même, flaque de sang. Je crois que l'inspecteur a dit « voilà où ça mène », je pleurais, je pleurais en fermant les yeux. « De toutes les façons, Lerthier a avoué, il est sous les verrous. Vous ne le connaissiez pas? » « Je ne le connaissais pas. » « Nous vous convoquerons si besoin est. » Je les ai raccompagnés à la porte. « On peut vous joindre ici? » « Oui, merci », je ne sais pas pourquoi j'ai dit *merci*, la photo de Lou, poignardée. Je suis descendu chez Mme Raillard, les rideaux de la loge étaient ouverts, elle avait préparé un café. Je lui ai raconté. Elle a répété « c'est fou », « c'est fou », puis « c'est beau », je pleurais, elle m'a caressé le front, elle a murmuré « c'est rien, je vous vois encore faire du patin à roulettes », puis « moi aussi, vous savez » et elle s'est arrêtée net. Café, macarons, mal au coeur, quand j'ai quitté la loge, « ne faites pas de bêtises, Lukas, promis ? » « Promis », je n'ai jamais tenu mes promesses. Si au moins je n'avais pas vu la photo de Lou poignardée, entrevision, photo entrevue, se trouver, faible et nu, livré aux forces aveugles qui composent l'univers, une petite histoire comme l'Histoire, plus grande, qui dans la foule emporte, pas de foulée, ça piétine,

un fait divers, rien qu'un fait divers, rien que ça ? Alors on devise, on se souvient des préceptes, on se dit des *ne pas rire, ne pas pleurer, ne pas s'indigner, mais comprendre ou des faire de tout obstacle une matière de son travail, et en tirer parti*, on voudrait pouvoir dissenter de nouveau, tendre écart, rêveuse bourgeoisie, mais on ne voit que la photo tendue par quelqu'un que l'on raccompagne à la porte et que l'on remercie, routine. Il y a un coupable qui a reconnu, menottes, flashes. C'est où Bali ? Mon stylo en sait plus que moi, moi, floué, je, floué, Lukas, floué, toute une vie et finir pour atteindre, au moment de mourir, le pressentiment du bonheur le plus plein, c'est où Bali ? Le café préparé par Mme Raillard était savoureux et amer, la photo de Lou n'était pas floue, je me suis endormi, habillé, sur le lit, le nez dans le pyjama, la tête la première dans l'oreiller, comme une plongée, pendant une heure. Midi, la ville ne vrombit pas, premier jour d'août, le quartier est uniformément calme. Mme Raillard balaie la cour. Elle surveille ma fenêtre ouverte. Je me suis montré dans l'embrasure, nous nous sommes échangé un sourire, un petit signe, un petit rien, « je vous ai préparé à manger », a-t-elle murmuré, d'en bas, comme on envoie un baiser, l'air décidé et désireux. Le bonheur de lui répondre « j'arrive ». J'ai fait un rêve, je lisais un livre et, à la dernière page, dernière ligne, c'était inachevé, je lisais et relisais la dernière phrase, *si l'humiliation du malheur nous tenait en éveil et aux aguets, nous retrouvions cette grande vérité, nous pourrions effacer ce qui est le scandale de la*, le livre n'avait pas de titre, pas de nom d'auteur, que des pages blanches et à la fin, la toute fin, seulement cette phrase inachevée. Une photo marquait la dernière page, la photo de Lou, au sol, une main sur le ventre, l'autre sur la poitrine, cassée en deux, comme un pantin, un joujou, j'ai déchiré la photo et je me suis réveillé, bruit de coups de balai dans la cour, ciel nimbé, j'ai faim. Le temps de reprendre le magnéto et de mettre en place la bande pour écouter si ça marche, *un, deux, trois, ça va*, stop, retour, marche, *un, deux, trois, ça va*, la parole est à Mme Raillard, dans sa loge, le magnéto dans le pull-over posé par terre, « un repas toute seule c'est pas un repas, et depuis si longtemps, un repas à un, c'est pas un repas. Ce midi j'ai fait comme pour moi, sauf que c'est pour deux. J'y pensais ce matin, des coups de couteau, j'en ai vécu cent et plus, Pigalle, place Blanche, rue Saint-Georges, rue Lepic, on voit le sang, on nettoie, et après on oublie, qu'on soit concerné de plus ou moins près, de plus ou moins: loin ou pas du tout, c'est du pareil au même. Parfois il y en a qui s'en sortent, d'autres fois pas, je vous dirai même que l'arme blanche, je trouve ça plus beau, elle est franche, pas comme les règlements de comptes de ce quartier, sournoisement, ça dure, ça dure et ça n'en finit pas. Mangez, c'est pour deux. J'ai eu envie de le préparer, ce repas. Ça n'est jamais que votre premier coup de couteau. C'est moi, sur la photo, là-haut, la dernière à gauche, la grande époque, on m'appelait Aziza, je m'appelle Aziza. J'ai été obligée de changer de nom pendant la guerre, pour Elisabeth. Il y a eu coupe franche pour le reste de la famille. Mon vrai prénom, c'est Aziza. On dort comment dans les étages, mieux ? » J'ai pensé, *un poète aide à vivre, un homme libre est partout*. Elisabeth Raillard parlait, Aziza, mon Aziza, pourquoi *mon* tout de suite, a dit « servez-vous encore, il faut manger, ici pas de manières. J'ai un tiroir dans la tête, un tiroir plein de couteaux, avec des visions de draps blancs, parfois un contour à la craie sur la chaussée ou sur le trottoir, fallait attendre la première pluie, un balayeur avec l'eau du caniveau ou des piétons qui passent, ça efface. Au vif du sujet, c'est tout ce que je peux faire pour vous. Mangez, je vous sers, buvez, allez, buvez, ça vous donnera des couleurs. Le vrai prénom de mon mari, c'était David. Son nom de famille, le mien, c'est devenu Raillard, c'est lui, sur la photo, en haut, à gauche du bahut, parfois je monte sur une chaise et je l'embrasse. Je l'ai mis en haut pour qu'il me surveille, rideaux tirés, vous voyez, je vous en dis, des choses intimes. Mangez, faites-moi ce bonheur, et puis trinquez avec moi, c'est Aziza qui vous le demande. La générosité qui se porte mal, trinquons pour elle, merci, vous souriez. C'est pas ma première loge, vous savez. J'ai commencé rue de Rome. La voisine du dessus, au premier, une propriétaire, jouait de la harpe,

surtout la nuit, elle était insomniaque. Résultat, j'avais une harpe dans mon lit. Au début on aime, très vite ça rend fou, surtout quand on est veuve, et jamais un mot doux, la dame en question, une proprio quoi. Encore un peu ? Si, pour me faire plaisir. Au dessert il n'y a que des fruits. Pour ce soir, je vous ferai un gâteau, le gâteau d'Aziza, c'est samedi, c'est mon jour, si vous laissez la fenêtre ouverte, ça embaumera. J'ai tout pour le faire, manquait l'envie. La photo, là, c'est Pacra, celle-là c'est Mayol. Parfois je me dis que là-haut, chez vous, dans l'immeuble, c'est pire que tout, ça rampe et ça ne s'achève jamais. On se tait beaucoup dans vos familles, on se terre, on s'épie. Avouez que vous avez passé une année formidable, même si, ah non au moins un fruit, bonne pomme bonne forme, j'ai des couteaux dans la tête mais le tiroir est fermé depuis longtemps, fallait que je vous le dise, Lukas, quand je vous grondais pour la Mobyette en fait je vous parlais, j'avais enfin quelqu'un à qui parler, idem pour les patins à roulettes et bien avant, votre patinette, maintenant c'est le régal, tant que j'aurai Cyrille, tant qu'il y aura Richard, ils ne le savent même pas. Vos parents? Rien à dire, ils font ce qu'ils peuvent, ils ne font pas ce qu'ils veulent, ils vous ont fait. Alex et Edmée, eux, ne faisaient que passer. Je tirais les rideaux pour vous, je me disais qu'un jour vous viendriez. Pardon, le café est léger. Vous, Lukas, vous avez le regard d'avant la rafle, vous comprenez ? » Je suis parti avec mon pull-over et le magnéto, j'ai transcrit, puis j'ai jeté le magnéto et la bande vierge dans la poubelle de la cuisine. Je me suis allongé sur le lit, fenêtre ouverte, la cour embaumait, je me suis endormi.

24.

Lou, je ne l'ai pas vue venir. J'y ai trop cru, je n'ai pas eu le temps de jouer avec les autres ou le cran de me dire qu'il ne s'agissait que d'un jeu quand ce n'était qu'un jeu, immeuble vide, coups de rame, ça se trame, il y a du drame, samedi minuit. Le gâteau était bon. J'en ai repris trois fois. « Tiède, il faut le manger tiède », répétait Aziza. Ce fut ardent avec Lou pendant un an. J'ai eu Bruno au téléphone, Raoul Germain était à côté de lui, « il ne faut pas vous déranger, jeune homme », et Josette « veux-tu que je vienne ? » « Non, Jo, non », et Gregg, et Lala, je répétais « non », « non », même Mehdi Kashani qui a murmuré à plusieurs reprises « je ne veux pas y croire, pas ça, pas ici ». Je me suis tu. Je les ai remerciés de leur appel, j'y ai trop cru, minuit. J'aurais simplement voulu vivre ma vie, pleinement, jusqu'au bout, et, de l'un à l'autre, désormais, aveux, un espoir pire que le désespoir, chacun sa romance, sa chansonnette, me frayer un chemin, sans trop m'effrayer? Ecrire est meurtrier, les lieux de paroles sont interdits. Ou alors à chacune, à chacun, en son for intérieur, de page en page, un étrange partage qui fait que l'on n'est jamais deux, mais, singulièrement et de plus en plus, un, une seule, un seul, inadmissible coquetterie des romans qui jouent à la blquette et font croire aux éblouissements, éphémère ferveur des premiers émois, ou aux voyages comme s'il était encore sur cette Terre un lieu sans charniers et sans terreurs, les terreurs les plus terribles étant celles des mondes libres qui oublient l'effort sans lequel la liberté n'est plus rien. J'ai allumé la petite bougie piquée dans le bois du bureau, j'ai soufflé dessus, il a fallu que je m'y reprenne trois fois, j'avais un peu trop bu chez Aziza. Je voulais vivre ma vie et il me faut achever ce roman meurtrier qui m'a coupé de Lou, comment faire une oeuvre et être soi-même, rien ne réconcilie, rien n'atténue, faut pas raconter d'histoires, je suis tombé dans une bouteille d'encre. L'ancre d'Aziza sent l'épice et le raisin sec. Lou se mettait du transparent à lèvres à la fraise ou à la framboise, selon les jours. Ses lèvres, à nu, avaient le goût de tout, cet appartement ne sent rien. J'ai refait, seul, la promenade d'avec mon père, avant-hier, mêmes trottoirs, mêmes immeubles blafards, quartier déserté même lorsqu'il est habité, mêmes coins de me, l'air un tout petit peu plus vif des avenues et des boulevards, les arbres au garde-à-vous, un peu de verdure, je me sentais bien, ainsi, seul, un peu comme si j'allais

enfin à ma rencontre; En revenant du lycée Chaptal, pour le plaisir buissonnier, cartable lourd, je faisais un crochet avant de rentrer à la maison, des projets. Le ciel, c'était le ciel et la ville, la ville, je me disais des aventures, j'avais la tête pleine de lectures, et le secret, en moi, d'avoir à dire et me dire à mon tour. J'étais le passant célibataire. Je rêvais, assis sur un banc, je badais. Il y avait du boucanier en moi, je me figurais bourlingueur, chercheur d'or, explorateur, tout sauf missionnaire, je voulais voir le monde, écouter le monde, brasser le monde. La comédie familiale, plus tragique que comique, m'a entraîné pour sa cent millième représentation, énième reprise, succès fou, salle comble, je pars, je reviens, je fais semblant de partir, je fais semblant de revenir, les portes claquent, les répliques fusent, pétards mouillés, toujours les mêmes quiproquos et imbroglios, j'aurais tant voulu sortir de ce théâtre-là. Qui partage, désormais, qui accepte le partage ? Trois heures du matin, la peur de dormir c'est la peur de mourir. Quand je suis rentré, il y avait de la lumière, derrière les rideaux, dans la loge d'Aziza. « Enfin une loge pour moi toute seule », avait-elle dit en riant pendant le dîner. J'ai ri, avec elle. « Vous voyez, Lukas, tout n'est pas perdu. » Je veux tout quitter afin de trouver le repos. C'est facile de se croire, de se vouloir ou figurer un autre, et de passer toute une vie à côté de soi-même. Dire moi ! Comment, il a osé dire moi ! Il y a de la panique dans l'air de mon rêve fixe, on crie « évacuez la salle, s'il vous plaît, alarme, branchez l'alarme, un acteur a osé dire moi ». La salle se vide, je reste seul, dernier rang d'orchestre en bordure d'allée centrale. Je me suis vu entrer en scène, je ne faisais pas partie de la distribution de ma propre pièce, de mon propre texte et ma propre mise en scène. J'imagine lundi matin, Épinay, une sépulture provisoire, les parents bras dessus, bras dessous, les deux frères sans les belles-soeurs qui gardent les bébés, et la famille, les proches, les alliés, pas moi, la photo du meurtre est un cercueil en soi. Comme le prince, quitter la cour dont j'ai fait le tour, prendre du repos et faire un autre tour, à nouveau, ailleurs, toujours faire le tour. C'est quoi, un roman qui se termine bien ? La vie, comment s'achève-t-elle ? Cinq heures du matin, le jour s'est levé sans que je m'en rende compte. Ma chambre, personne n'en voulait, elle est sur cour et trop en face de celle des parents. Fenêtre ouverte sur la mer Adriatique, j'imagine qu'ils se parlent, eux, deux, dans le lit. Cyrille et Richard dorment dans une chambre voisine. J'imagine, Érika caresse le front de Ludovic, Ludovic embrasse la main d'Érika, ils se parlent à voix basse, comme si on les écoutait, je dessine, je les dessine, je fais comme Bruno, une marine. Et nous ne sommes plus sur le dessin. J'ai éteint la lampe du bureau. J'imagine qu'Aziza vient enfin de trouver le sommeil. Moi je veille, Lou gigote en moi, je suis encore deux, elle est dedans. Quand je lève le stylo ou quand je tourne une page: j'ai mal, il y avait donc partage, la publicité du malheur ne se distingue pas de sa suppression. Cette fatalité de l'échec, qui la crée ? Erika, ma mère, avait la manière subtile de refuser en acceptant. De quelle réalité voulait-elle nous protéger, pour quel résultat ? Je préfère imaginer les murmures et confidences de ses retrouvailles avec Ludo, gestes tendres, cinoche pas moche, la belle scène dans un hôtel de transition, le premier trouvé où il y avait de la place, ils attendent de pouvoir regagner l'hôtel où ils avaient prévu de se rendre après l'épisode, mot emprunté à Edmée, du séjour chez Carcoglione. C'est peut-être le plus bel hôtel du monde, l'hôtel dont ils ont rêvé puisqu'ils se retrouvent, j'imagine. Edmée fouillait tout. Au moment de la naissance de Cyrille, elle avait trouvé trois fiches rédigées par notre mère, sur chacun de nous. Elle nous fichait, à sa manière d'alors, son jargon, une fiche à chaque nom. La fiche Lukas est là, devant moi. Je l'ai cachée tant d'années à la page 73 de mon Céline, Louis-Ferdinand préféré. Je lis Lukas, *hypertrophie du narcissisme, orgueil, mégalomanie, intransigeance absolue ne supportant pas la contradiction : quelqu'un*. La fiche s'arrête là. C'est toujours aussi obscur à la lecture. Je n'avais jamais aussi bien lu le quelqu'un qu'aujourd'hui, maintenant, elle m'aime, elle-même, c'est comme je t'embrasse, je t'embarrasse. Le téléphone sonne, c'est Bruno, « j'appelle trop tôt? » « Non. » « Ça va ? » « Oui, ça va. » « Juré ? » « Juré ! » Neuf heures du matin,

dimanche. Dans un jour exactement, il y aura la petite cérémonie à Epinay et trois lignes dans les journaux, style *pas de bal à Bali* ou le *magot qui tue*, j'imagine, je ferme les yeux, j'écrirai ces dernières lignes en fermant les yeux. Je me suis fait du café, j'ai dévoré le restant du gâteau d'Aziza, août, Paris, ciel incertain, je vais m'allonger, peur du pyjama, le chien viverrin dort le jour.

25.

J'ai dormi deux heures, j'ai rêvé, la pièce de théâtre s'intitulait La Pêche à la truite. C'était la première représentation publique, personne dans la salle, à part moi, moi, moi et moi, et alors ? Deux personnages, *lui*, assez vieux, et *elle*, assez jeune. Pour tout décor un fauteuil pour *lui*, une chaise pour *elle* et un vaste écran panoramique derrière eux, pour projections de photos, dessins, couleurs, textes d'images à écrire par le meneur en scène. Le ton était quotidien, fatal, syncopé et la diction parfaite. Acte 1. Scène 1. *Elle entre.*

ELLE. - Il y a un monsieur qui demande si tu peux le recevoir.

LUI. - Lequel ?

ELLE. - Le même que celui de la semaine dernière.

LUI. - Dis-lui que je ne suis pas là.

Elle sort et crie en coulisses :

ELLE. - Monsieur vient de me dire de vous dire qu'il n'était pas là !

LUI. - Toute ma vie, je l'ai attendu, je l'ai appelé, je voulais le voir. Maintenant, il vient et je ne le reçois pas. Olga me disait « arrête, il finira par se présenter ». Je ne disais rien, je l'aimais trop, Olga. Et Clara, ma numéro deux, « c'est lui ou moi, faut choisir », j'ai choisi, je l'aimais moins, Clara, je l'aimais « bien ». Maintenant la numéro trois gueule. C'est pas parce qu'on se tutoie qu'on est mariés, elle n'attend que ça, la trois.

Elle revient.

ELLE - Tais-toi.

Elle s'assoit sur la chaise.

ELLE. - Il est parti. Il reviendra.

LUI. - Au début, quand j'étais petit ...

ELLE. - Tais-toi. Le dîner n'est pas prêt.

LUI. - Quand j'étais petit et même après, longtemps après, quand je faisais un dessin, j'étais toujours dessus, dedans, je me figurais. Un jour, j'ai fait un dessin, je n'étais plus dessus, plus dedans, mais assis en bordure. Enfin, un autre jour, le jour du dernier dessin, je suis tombé du mur, en bordure, vlan, je me suis retrouvé hors de mon propre dessin, poum.

ELLE. - Quoi, vlan ? Quoi, poum ?

LUI. - Oui, vlan et poum.

ELLE. - Tu ne vas pas recommencer.

LUI. - Ecoute-moi.

ELLE. - Plutôt crever.

LUI. - Crève, ma truite, crève.

Elle sort. Il parle seul.

LUI. - Pourtant, je fais un effort, je te raconte une histoire toujours différente, jamais la même, tu m'entends ?

Comme à lui-même :

Quand Clara avait trop bu, elle disait « je vais faire des mots croisés », elle allait se coucher, les gens la croyaient, moi je savais, même si elle quittait la table en titubant.

Il murmure :

Crève, ma truite, crève. J'ai faim ! Chaque fois que j'allais à la pêche à la truite, je me disais que c'était la dernière fois. Je n'en tirais que plus de plaisir. Tu entends, du plaisir. J'ai pris pour un ressentiment ce qui n'était peut-être, chez les autres, qu'un sentiment d'impuissance. Après un bout de chemin, quand on n'est plus sur le dessin, dans le dessin, le danger, c'est de faire le tri. Coeur donneur, coeur brisé ou coeur de pierre, non, pas de tri, le danger c'est l'aigreur.

Silence.

Elle avait l'air gentille, Olga, au début. Elle me plaisait, elle avait de jolis plis, partout, des fossettes, et le reste. Elle m'a séduit. J'avais peur. J'étais un vrai séducteur. Elle m'a eu, pendant quinze ans.

Silence.

Quinze, ans d'Olga. Et elle fumait la pipe. Quelle peste. Non, ma truite, pas toi !

Silence.

À table, chez mes parents nous ne disions rien. Nous n'avions rien à nous dire. Alors, nous parlions au chien, Rack, un bâtard, il avait sa chaise, nous lui parlions. Oui, ma truite, au chien ! Toi, quand tu prépares un repas, ça ne sent rien, ça ne sent pas, je n'attends plus personne, j'attends le monde entier.

Il se redresse. Ils disent tout ce qu'il faut pour qu'on n'ait plus envie de les voir, ils disent et ils font tout, bêtises affectueuses, les pires, les vénéneuses. Après, ils prétendent que vous ne voulez plus les voir. Leur tour est joué. C'est la fabrique du fou. Adios family, je vous aime et je vous hais, également, sans aucune rancune. Mais non, ma truite, je parle tout seul, j'ai faim. C'est encore de la purée en sachet ?

Il prend une lettre. Il lit le recto :

« Merci de ton petit mot qui me touche. J'espère que, pour toi, le plus dur est fait, La vie t'attend, ce sera merveilleux de la redécouvrir. D'autres découvertes me sont promises mais, pour l'instant, c'est supportable et passionnant, de grandes vacances, en roue libre, et un être neuf ...

Il lit au verso

... qui naît de moi, un squatter bizarre auquel je m'habitue. À bientôt peut-être. Amitiés de ton ami K. Pardon pour l'écriture, le squatter est gaucher. »

Il laisse tomber la lettre.

Un de moins, salut les copains.

Elle entre. Il murmure :

La générosité ne serait donc qu'une avarice de plus.

ELLE. - Tais-toi.

LUI. - J'arrête.

ELLE. - Je t'aime.

LUI. - Tu me gênes.

ELLE. - C'est la même chose.

Elle s'assoit.

ELLE. - Il y a un monsieur qui demande si tu peux le recevoir.

LUI. - Lequel ?

ELLE. - Le même.

LUI. - Dis-lui d'entrer.

ELLE. - Mais le dîner est prêt.

LUI. - Moi aussi, rajoute un couvert.

Un homme entre. La lumière s'éteint.

Fin du rêve, je me suis réveillé, neuf heures trente minutes, ni haine, ni rancune, ni vanité, un amour fou c'est tout. Pas de scène II à l'acte I, rien pour moi, si peu de Lukas, combien de fois Lou, pour rêver encore de Lou et partir en ne l'ayant toujours pas rencontrée ? Lou est morte, je ne suis pas obligé de le croire. Non point femme encore car elle est sans amour, comme est futile la vertu que les tentations jamais n'assaillent et ne poignent. Je me suis mal dit à Lou. C'est toujours le tableau des trains au départ. Les *grandes lignes*, comme on dit à la gare, le roman ne serait qu'une erreur d'aiguillage, image, stop, images interdites, stop, comme le prince qui a fait le tour de la cour et désire le repos. Non point femme encore car elle est partie sans amour vraiment, stop, morte, stop, je ne suis pas obligé de le croire. La pièce s'intitulait-elle *La Pêche à la truite* ou *La Fabrique du fou* ? Elle n'a tenu que le temps d'un rêve, seule et unique représentation.

26.

On s'imagine avalant je ne sais trop quelle bouillie à base de pilules trouvées dans l'armoire à pharmacie de la salle de bains des parents, vérifiant si les lettres d'adieu sont bien en vue sur le bureau, la lettre au père, la lettre à la mère, la lettre au frère aîné, à la soeur, aux petits frères, aux

amis, et les cahiers du roman, bien rangés, dans une enveloppe avec la mention *aux bons soins d'Aziza*. On imagine les pilules commensant à faire leur effet, on se voit qongé, nu, sur le lit, la tête sur l'oreiller et le pyjama, se piquant une petite bougie d'anniversaire dans le sternum, l'allumant et soufflant dessus au moment de perdre connaissance. On imagine. On se voit galopant dans le désert ou naviguant en haute mer, fuyant, dévorant le monde et les paysages. On se met en scène. On veut partir avant qu'on mette l'autre, ma Lou, dans un trou. On se dit « c'est dimanche midi, il n'y aura pas de lundi ». On croit que tout va se dérouler comme dans un de ces romans que l'on écrit quand on a vingt ans et des poussières. En fait, on continue, on écrit, on tait en soi les adjectifs, on a de l'instinct de conservation, on manque de courage, on se dit que cela n'a servi à rien et puis on sonne à la porte, on va ouvrir. Sur le palier, 17, rue Romain-Leval, deuxième étage, il y a Lala, Josette, Gregg, Mehdi, Bruno, Raoul Germain un peu à l'écart et Mme Raillard, mon Aziza. Ils ont des paniers, des bouteilles et même des fleurs. Première voix « on voulait te faire la surprise », seconde voix « quand ça va pas, faut manger », troisième voix « on peut entrer pour le festin? » Je fais les présentations. Mme Raillard rayonne quand je dis « je vous présente Aziza ». M. Germain est heureux quand je dis « Raoul, je vous présente Aziza ». Elle dit « je vais dans la loge et je reviens dans une heure avec du gâteau pour tout le monde, c'est dimanche, c'est mon jour, c'est tous les jours mon jour ». Les parents ont téléphoné « tout va? » « Tout va! » « Il y a du monde ? » « On fête l'amitié. » Bruno a souri, Gregg m'a pincé la nuque. La vie ne reprend pas, elle prend, elle ne retient pas, elle tient. Au royaume des mots j'ai ma place, je n'ai que ce que j'ai donné. Josette a dressé la table, « une vraie nappe, de vraies serviettes ». Lala et Mehdi se sont enfermés dans la cuisine, « pour la décoration des plats ». Raoul Germain a inspecté la bibliothèque, dans le petit salon, « je vous connais mieux, maintenant ». Aziza est remontée avec le gâteau. Toutes fenêtres ouvertes, le repas, et moi douché, rasé, chemise propre, chemise blanche, Aziza a dit « un vrai premier communiant. Je l'ai vu, vous savez, le jour de sa première communion, on lui aurait donné le diable sans aucune confession ». Le repas fut joyeux. Alex est passé, *Le Journal du Dimanche* sous le bras, ouvert et plié à la page des *faits divers*, « oh bon, si c'est comme ça », a-t-il dit, et il est reparti. Edmée est passée un peu plus tard, « Moune attend dans la voiture avec Rack. Elle est rentrée cette nuit. Heureusement que j'étais là », puis « tu as lu le journal ? » « Oui, Edmée. » « C'est qui, tout ça? » « Les amis. » « Mais ... », et « je t'appellerai ce soir ». « Je ne serai pas là. » « Alors quand ? » Je n'ai pas répondu. Mme Raillard, vue par Edmée, s'était réfugiée dans la cuisine. « Vraiment, Aziza, fallait pas », tous en chœur « fallait pas, Aziza ». Je ne sais plus qui a dit « encore un titre de chanson pour Vera Dalila » et un autre, était-ce Gregg ? « quelque part, ça m'interpelle ». Nous avons ri, oui, nous avons ri, de bon coeur. Puis, séparation. Bruno a vu le roman, sur le bureau, dans ma chambre. « Faut que tu arrêtes, Lukas. » « J'arrête. » Ils seront tous à Epinay, demain. Gregg a voulu avoir le dernier mot, en fermant ce cahier, « faut pas toucher à la vie », il s'est repris « non, je n'ai rien dit ». J'ai rendez-vous avec Bruno demain, avec Josette mardi, « on se fera une toile », avec Raoul Germain mercredi, chez lui, avec Mehdi jeudi, avec Lala vendredi, « c'est mon soir de relâche, je décide » et avec Gregg samedi, toute la journée, « on prendra l'air ». Ainsi va la vie. Dimanche, vingt heures, Aziza se fait belle, nous sortons, je l'emmène au Moulin-Rouge. Avec l'argent des parents.